A VIE SPIRITUELLE
385 Juin 1953

SOMMAIRE

★

LES MYSTÈRES DE DIEU

SCHILLEBEECKX, O. P. L'amour vient de Dieu. La charité fraternelle, mystère de salut..... 563

amour est comme un fleuve vivant qui émane du Père, arrive jusqu'à par le Fils en vertu du Saint-Esprit; il passe par nous, traverse tous les mes pour retourner au Père.

est pourquoi saint Jean lie étroitement la foi au Christ à la charité frater-. Le christianisme est comme identique à la charité fraternelle. Notre té pour nos frères est notre amour de Dieu. Il le manifeste, le réalise, et nce son règne à venir.

est tout cela que manifeste et nous donne l'Eucharistie, sacrement de la té.

I. BRAUN, O. P. Le « monde » bon et mauvais de l'Évangile johannique 580

n'est pas seulement le moine qui se trouve séparé du monde, mais tout sé. Vous n'êtes pas du monde... Mon choix vous a tirés du monde (*Jn*, 9), *a dit Jésus à ses disciples.*

religieux, le prêtre, le laïc, chacun selon son état, ne peuvent éviter de ser la question de leurs relations avec le monde : engagement ou *dégage-? Engagement* et *dégagement? Mais alors, selon quel équilibre?*

P. Braun nous donne le principe de la réponse en précisant les sens divers saint Jean, dans son évangile, donne au mot « monde ». Il organise son sous quatre chapitres : Le monde en état de péché; Le diable est dans onde; Le monde sauvé; Le monde déchiré. Nous publions aujourd'hui les premiers chapitres; les deux derniers paraîtront dans notre prochain éro.

NOTRE SANCTIFICATION

D.-M. NOTHOMB, S.M.A. AUX SOURCES D'UNE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE .....

Il n'est d'autre spiritualité chrétienne que celle de l'Évangile. Mais cha de nous le reçoit à sa manière : celle de sa vocation. L'apôtre envoyé en ritoire de mission étrangère est particulièrement sensible au caractère d' versalité, de « catholicité » humaine et donc géographique du « mystèr chrétien.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

JEANNE DANEMARIE. PAULINE DE NICOLAY, 1811-1869 .....

Religieuse du Sacré-Cœur, Pauline de Nicolay, après avoir consulté son fesseur jésuite, le Curé d'Ars et Pie IX, quitte sa congrégation pour se sacrer aux sanctuaires continuellement menacés de la Terre Sainte. G mystiques et tribulations de toutes sortes aboutissent à la constructi Emmaüs d'un couvent franciscain et d'une église.

CHRONIQUES

H. MARÉCHAL, O. P. LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA A CANNES .....

A TRAVERS LES REVUES

La Revue Grégorienne. — Nouvelle Revue Théologique. — Présenc Le Semeur. — Les Fiches Documentaires. — Aux Jeunes. — B tin des Équipes Enseignantes. — Collectanea Ordinis Cister sium Reformatorum, p. 631.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 6

L'AMOUR VIENT DE DIEU*

CHARITÉ FRATERNELLE, MYSTÈRE DE SALUT

ious voulons comprendre le sens chrétien de la charité fraternelle, nous devons situer cette charité dans la perspective du mystère du Christ, mystère qui nous e les réalités divines. Il est significatif d'ailleurs que Jean lie étroitement la foi au Christ et la charité fra-lle en tant qu'elles constituent un même commande-, une même offrande d'amour : *Et son commande-, c'est que nous croyions au nom de son fils Jésus-st et que nous nous aimions les uns les autres* (1 Jn, 3, La foi au Christ, autrement dit le christianisme, est ainsi dire identifiée ici à la charité fraternelle. Dans iture Sainte, ceci est exprimé avec une telle force qu'il ouvent difficile de déterminer s'il s'agit d'amour de ou d' « amour du prochain ». En outre, le terme bi-ie central *agapè*, amour, est souvent employé dans le eau Testament pour désigner *l'amour* chrétien tout : il comprend alors aussi bien l'amour de Dieu pour que notre amour pour lui et pour notre prochain.

aduction d'un article paru dans la revue dominicaine flamande *rift voor Geestelijk Leven*, novembre 1952.

I. — LA CHARITÉ FRATERNELLE, IRRUPTION DE L DANS LES RELATIONS ENTRE LES HOMMES

Charissimi, diligamus nos invicem, quia caritas ex est : mes biens-aimés, aimons-nous les uns les autres l'amour vient de Dieu, dit saint Jean (1 Jn, 4, 7). Ce t obscur à première vue, nous dévoile le mystère de l'a fraternel chrétien. L'amour, c'est Dieu lui-même : *Die amour*. Cet amour divin nous est communiqué da Christ par le Saint-Esprit. Telle est la marque du pré chrétien : à notre tour, nous devons rendre à Dieu ce d'amour, mais en passant par les hommes. L'amour, nous avons reçu de Dieu, nous devons le transmettre autres. L'amour est comme un fleuve vivant, qui éma Père, arrive jusqu'à nous par le Fils en vertu du Sai prit; il passe par nous, traverse tous les hommes pour retourner au Père. Voilà le *circuitus amoris*, le circui réalise l'amour de Dieu. Au reste, « faire du bien » à ne peut vouloir signifier que nous puissions enrichir et le rendre plus heureux par notre amour pour lui. Lo Dieu demande quelque chose à sa créature, il ne le dem jamais pour lui-même. Il nous demande uniquement tisfaire à sa bonté dans la créature même. En d'autre mes, notre charité fraternelle *est* notre amour pour C'est pourquoi notre amour pour Dieu trouve sa réali dans la charité fraternelle. Alors nous donnons satisf à la bonté de Dieu en nous montrant bienveillants vis du prochain. Saint Jean semble suggérer cette vérité fonde dans une phrase obscure : *Mes biens-aimés, si nous a tant aimés, nous devons à notre tour nous aim uns les autres. Personne n'a jamais contemplé Dieu; si nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en* (1 Jn, 4, 12).

Dieu est, en effet, *un Dieu caché*, qui est amour amour caché. Si donc nous nous aimons les uns les a alors Dieu est révélé en nous. Ce n'est pas d'abord

le que le Christ est venu nous révéler le Père : non pas
disant » que Dieu est bon, mais par son action, notam-
par sa charité fraternelle humaine et visible. Ainsi,
devons à notre tour révéler la bonté de Dieu.
est donc par la charité fraternelle que nous rendons vi-
notre qualité d'hommes sauvés, de chrétiens : *Nous*
is, nous dit saint Jean, *que nous sommes passés de la*
à la vie (c'est-à-dire que nous sommes sauvés) *parce*
ious aimons nos frères (1 Jn, 3, 14). La charité frater-
est, dans le sens fort de ce mot, l'amour rédempteur
ieu réalisé en nous. Tout comme la colère de Dieu, que
Paul nous décrit d'une manière si frappante dans son
e aux Romains, est une réalité tangible dans ce monde
stre lui-même, à savoir : la malice aveugle et l'endur-
ment de l'homme au cours de l'histoire, ainsi l'amour
rédempteur et miséricordieux n'est pas seulement une
sition réelle d'amour en Dieu, il en est en même temps
arition terrestre : la charité fraternelle du Christ et
charité fraternelle. *Voyez comme ils s'aiment*, disaient
aïens des premiers chrétiens; la charité chrétienne fai-
sensation, c'était un événement tout nouveau dans le
de : en d'autres termes, le fait que les hommes étaient
s était manifesté avec éclat. Celui donc qui n'a pas la
té fraternelle, *qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu* (1 Jn,
: *Quiconque aime... connaît Dieu; qui n'aime pas, ne*
aît pas Dieu, car Dieu est amour (1 Jn, 4, 7-8). C'est
otre ch.ité fraternelle que les hommes doivent pou-
toucher du doigt la bonté du cœur de Dieu. La charité
rnelle de l'homme-Jésus vis-à-vis de tous les hommes,
sauvait par charité fraternelle, a été la première forme
ble de l'amour divin à notre égard : par notre charité
rnelle, nous entrons dans ce mystère du Christ. Les
iens sont par et dans leur charité fraternelle les témoins
mour que Dieu nous porte : « Si cet homme est déjà
n, quelle doit être alors la bonté de son Dieu ? » Peut-
re cela de nous, alors, nous pouvons en toute sûreté
er notre *nunc dimittis* : la mission de notre vie a
i. La grâce est toujours aussi une mission. *Je ne suis*

plus avec vous que pour peu de temps. Je m'en vais. C
pourquoi je vous donne un commandement nouveau : q
de vous aimer les uns les autres comme je vous ai ai
(Jn, 13, 33-35). La période qui va de la résurrection du Ch
à notre résurrection future lors de l'avènement glor
du Christ est désignée par Jésus comme un temps
mour : sauvés que nous sommes, nous devons nous tr
mettre les uns aux autres ce que le Christ nous a don
l'amour. D'une façon claire, évidente, le Christ nous a
comprendre qu'à son retour il jugera notre amour, la
rité que nous aurons montrée à notre prochain dans les
constances ordinaires et même banales de notre vie
maine. C'était une vérité manifeste pour les premiers c
tiens : *Mes petis enfants*, dit saint Jean, *comment do*
que, si Dieu nous a tant aimés qu'il a donné sa vie pour n
nous devions aussi nous aimer les uns les autres (1 J
10-12) ?

La « nouveauté » de ce précepte d'amour — le *ma*
tum novum — le commandement nouveau, réside
dans le caractère christique de la charité fraternelle; a
comme Dieu nous a aimés (Jn, 13, 34). C'est là qu'on re
naît le christianisme pur (Jn, 13, 35). Au sens stric
terme, l'amour de Dieu vient à nous et en nous, il s
chair en notre charité fraternelle, qui est l'ultime c
quence du *Verbum caro factum est*, de l'incarnation o
mystère du Christ : la charité fraternelle est le « s
ment », c'est-à-dire la manifestation voilée, mais auss
voilante, du mystère caché, à savoir l'amour de Dieu
nous, personnes d'une communauté de salut. La ch
fraternelle, au sens chrétien, est toujours l'irruptio
Dieu même dans les rapports qu'ont les hommes entre
Si nous nous aimons les uns les autres, l'amour de
vient vraiment en nous pour nous *parfaire* (1 Jn, 4,
Alors nous sommes *des imitateurs de Dieu..., vivant do*
charité, à l'exemple du Christ qui nous a aimés et s'
vré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice (Eph., 5,

De là découle immédiatement le vrai motif de notre
rité fraternelle. C'est encore saint Jean qui nous le dit

on si précise : *Aimons, nous aussi, puisque Dieu nous imés le premier* (1 Jn, 4, 19). *Si quelqu'un dit : « J'aime eu », et a de la haine pour son frère, c'est un menteur... iconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu; et iconque aime celui qui a engendré aime celui qui est né lui. Nous reconnaissons que nous aimons les enfants de eu à ce que nous aimons Dieu* (1 Jn, 4, 20; 5, 1-2). L'a-our de Dieu pour nous est un amour rédempteur qui est venu visible dans la bonté humaine du Christ. *Notre* our pour les hommes doit être aussi un amour rédemp-ur pour les *enfants de Dieu* : c'est-à-dire rachetés et pour us ceux qui sont appelés à l'être : à savoir, tous les hom-es, car *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés* Tim., 2, 4).

Notre charité fraternelle chrétienne se fonde sur cette lonté de salut universelle dont Dieu témoigne dans le rist. C'est pour cette raison, précisément, que la charité ternelle, parce qu'elle est divine, ne fait point acception personnes : elle se dirige vers tous les hommes, dans urs possibilités merveilleuses d'enfants de Dieu. La re-arque de l'apôtre Jacques est très caractéristique à ce su- : *Mes frères, n'alliez pas des considérations de personnes la foi en Jésus-Christ, notre glorieux Seigneur* (Jac., 2, La foi au mystère du Christ est incompatible avec une arité qui n'irait pas à tous les hommes. La charité frater-lle chrétienne est une charité familiale envers tous les fants du Père qui, dans le Christ, a fondé la famille chré-nne. C'est pourquoi la charité est universelle : non pas ns le sens de platonique ou abstraite, mais en ce sens 'elle n'exclut et n'omet personne, et qu'elle a pour mo-*le Père* de tous les enfants. On comprend mal parfois la role du catéchisme « nous devons aimer le prochain pour eu ». Cela ne signifie pas que nous ne devons pas aimer ns le prochain, le prochain lui-même, mais Dieu. Dire quelqu'un : « Je vous aime; mais, en fait, à y bien regar-r, ce n'est pas vous que j'aime, c'est un autre », ce serait en étrange! Naturellement, Dieu n'est pas « quelqu'un autre » vis-à-vis de nous; nous nous rapportons entière-

ment à lui; nous ne pouvons pas nous opposer à lui. Et
nous touchons précisément à ce qui est propre à la char
fraternelle et notre amour pour Dieu. Mais pourtant j'ai
vraiment mon prochain, tel qu'il est. Les hommes sont
mables en eux-mêmes en raison de leur être humain,
surtout en raison de leur familiarité divine ou de leur vo-
tion à celle-ci. Tous les hommes sont aimés par Dieu, et
amour divin leur donne une valeur; c'est là le fondem
de la charité chrétienne envers les hommes. C'est pourqu
nous ne pouvons jamais considérer la charité fraterne
comme un moyen pour nous élever à l'amour envers Di
Notre charité va vers les hommes mêmes, dans leur existe
concrète et historique, mais elle s'y dirige avec cette cha
que Dieu infuse en nous par son Esprit : avec une charité
vine. Ainsi saint Paul nous dit : *Faites-vous les serviteurs
uns des autres par la charité de l'Esprit* (Gal., 5, 13). La c
rité fraternelle est liée plus intimement à la personne c
crète du prochain, que l'amour purement terrestre. Les cr
tures sont impénétrables l'une à l'autre. Cette solitude p
fonde est invincible, malgré l'unité qu'opère l'amour
main. La charité seule jette le pont vers le plus intime
notre prochain parce qu'elle est un amour divin qui pén
tout, bien que la richesse et l'intimité de cette charité fra
nelle ne nous seront révélées que plus tard. Car ici-bas la c
rité fraternelle reste, tout comme notre amour pour Di
foncièrement basée sur la foi. Ce n'est que par la foi
ce contact d'amour avec Dieu et avec le prochain peut
réalisé. L'intimité reste une intimité de foi. Et cette sit
tion, considérée d'un point de vue purement naturel, do
à l'amour surnaturel du prochain, aussi longtemps qu
foi n'est pas vivante et profondément vécue, l'appare
d'être un amour presque artificiel. Pourtant, il n'en
rien. Il y a des gens qui sont bien disposés sur le plan
la charité fraternelle, mais qui précisément méconnaiss
tous les aspects d'une vraie charité, pour ne plus gar
pensent-ils, que le pur amour de Dieu. C'est ce que Pé
reproche à certains religieux par cette boutade : « Pa
qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Die

est vrai que certaines gens, si je puis m'exprimer ainsi, ent mettre un peu plus de surnaturel dans leur amour rel, il n'est pas moins vrai qu'il en est d'autres qui ent mettre un peu plus de naturel dans leur vie surrelle. De même que notre amour de Dieu est un amour avec toute la richesse que ce mot évoque, ainsi notre ur du prochain n'est pas un « faire semblant », mais : *amour*. Une charité qui ne s'exprimerait que par une ide extérieure, correcte et superficielle, accompagnée refoulement des antipathies intérieures, du désir d'é- tout conflit, d'une bonne tenue extérieure, cette cha- à n'est pas encore chrétienne. *Nonne et ethnici hoc fa- t ? Les païens n'en font-ils pas autant ?* (Mt., 5, 47). *harité fraternelle est une charité qui vient du cœur* ., 1, 22).

charité chrétienne signifie : « savoir combien est ins- la valeur de l'homme, combien profond l'abîme dans el il peut tomber, et l'aimer malgré cela » (G. Von Le). C'est avec ce sérieux que Dieu a aimé les hommes. Christ nous a aimés *alors que nous étions pécheurs* n., 5, 8), ce qui veut dire, dans nos plus mauvais mo- s. La charité, avec laquelle nous aimons pourtant les mes eux-mêmes, est indépendante de la valeur ou non- ur du prochain; elle est un « commencement absolu » qui pénètre dans les relations temporelles des hom- Si souvent, même, au contraire, nous retirons notre té dès que nous constatons avec peine les côtés faibles itants du prochain, au moment même où elle devrait r en pleine action. Nous devons plutôt aimer les hom- els qu'ils sont, non en dépit de leurs défauts, mais avec ci. Saint Jean formule cela d'une façon tranchante : *re fratrem suum quem vidit, aimer le frère qu'on voit* , 4, 20), c'est-à-dire aimer les gens que l'on rencontre. là le sens de « prochain », d'après la parabole du bon ritain. Il est plus facile sans doute d'aimer son frère igné » que son frère « prochain ». Le prochain, ce sont sément les hommes que nous rencontrons concrète- dans notre vie. C'est d'ailleurs la dernière consé-

quence du caractère *historique* de l' « incarnation » : p
tration de l'éternelle réalité divine dans des situations
porelles déterminées. Ainsi « aimer l'homme qu'on v
signifie en même temps : l'aimer *tel qu'il est*, avec toute
misères et imperfections, et l'aimer comme le Christ nou
montré : *in finem dilexit eos, jusqu'à la mort* (Jn, 13

La charité rédemptrice est toujours miséricordieuse
si nous-mêmes nous ne sommes pas ce qu'il y a de
beau devant Dieu, nous ne le sommes pas davantage de
les hommes. C'est sur ce fondement qu'est basé le
mandement d'amour, exigence intérieure en nous de
mour de Dieu pour nous : *Mon commandement, c'est
vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai
(Jn, 15, 12). La charité d'une famille n'exclut aucun
bre, et, malgré tout, le Père aime tous les hommes :
tous les enfants doivent également s'aimer d'un amour
proque afin que l'esprit familial croisse sainement.
la seule possibilité qu'a toute vie humaine de s'achev
beauté fait que chacun est personnellement digne d'a
grâce à l'amour créateur et « attirant » de Dieu.
homme est digne d'amour, à tel point même que Di
fait homme et veut faire le sacrifice de sa vie. La c
saisit l'autre précisément dans sa tendance vers un
achèvement, dans les valeurs et les promesses que
homme porte en soi. La charité voit toujours, même
l'homme le plus dévoyé, un grain d'espérance, ce
de sa personne qui peut être enfoui, enfermé, impuis
paralysé même, mais jamais mort; endormi, mais po
toujours être réveillé par la grâce de notre charité. Ce
intime refroidi sera réchauffé par notre charité, nos so
notre sollicitude, par notre compréhension et le don
téressé de nous-mêmes. Ainsi réchauffé, il revivra
développera. Bonté et charité sont toujours créatrices
guérissent et édifient. Celui qui est pleinement con
qu'il vit et respire de la miséricorde de Dieu ne peu
manquer de miséricorde envers son prochain. Si chaqu
nous disons la sainte messe ou y assistons, et si nous n'
pas cette « chaleureuse » charité fraternelle, c'est contre

e le Christ fulminera cette parole : *J'aime la miséricorde non le sacrifice* (Mt., 9, 13). *Si tu présentes ton offrande 'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque ose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va abord te réconcilier avec ton frère; tu reviendras alors pré- ter ton offrande* (Mt., 5, 23-24). C'est là-dessus que se nde l'exigence chrétienne d'aimer aussi le pécheur et l'en- mi. Pardonner, en effet, ne signifie jamais ne pas tenir mpte du mal et fermer les yeux sur ce qui n'est pas bien; contraire, telle en est la signification merveilleuse : ncre le mal intérieurement par la charité, introduire eu dans une situation où la sainteté est absente et ainsi sanctifier par le dedans. Être prochain, d'après la para- le du bon Samaritain, n'est pas tant un fait donné qu'une ssion. A la question : *Qui est mon prochain ?* le Christ ond dans la parabole : *Celui qui a pratiqué la miséri- de à son égard, c'est lui le prochain.* Nous devons donc us faire nous-mêmes prochains par la charité. Cet élé- nt actif dans la charité : sortir de soi-même à la rencontre utrui, détachait si parfaitement les saints d'eux-mêmes, ils ne se rendaient plus compte de leur bonté pour le chain et qu'ils s'étonnaient qu'on les nommât bons. *eu seul est bon.*

Supportez-vous par la charité les uns les autres (Eph., 4, cela signifie non seulement se supporter mutuellement, is se *porter*, pas au sens littéral de ce geste charitable, is au sens figuré, dont le sens littéral n'est, au fond, un symbole : *Portez les fardeaux les uns des autres* l., 4, 2). Cette mission ne s'inspire pas d'un principe étique ou même humain et éthique, mais du dogme rétien fondamental. Portez les fardeaux les uns des autres, t comme le Christ a pris sur lui le fardeau de tous les mmes en mourant à leur place sur la croix. Une charité eille édifie la communauté de salut : *C'est du Christ que corps tout entier tire cohésion et unité... ainsi s'opère la issance du corps pour se construire dans la charité* h., 4, 16). Cette charité fraternelle recevait aussi une omination technique dans la traduction de la Vulgate :

la *caritas fraternitatis* (Rom., 12, 10; Héb., 13, 1). Parei charité fraternelle comprendra aussi, selon la loi essentie de l'amour salutaire du Christ « jusqu'à la mort », une fo dose de meurtrissures, de détachement de soi-même : qui est fondamentalement bien davantage qu'une « ascèse. C'est avoir sort commun avec la charité fraternelle Christ. La charité fraternelle, pratiquée même dans les tails les plus petits et les plus ordinaires de la vie, c'est que se trouve la quintessence de toute ascèse positive : l mour du Christ rendu visible dans notre vie. C'est amour qui se livre totalement : « Un tel amour peut re placer une longue vie », dit la petite sainte Thérèse, pour celui qui aime ainsi, peu lui importe s'il vit tren cinquante ou soixante-dix ans. Alors nous pouvons co prendre pourquoi Dieu appelle à lui parfois si tôt des ho mes jeunes, des saints qui vivent sous l'empire de l'am de Dieu.

De tout ce qui précède il ressort suffisamment que la c rité fraternelle du chrétien n'est pas simplement *prati de la vertu* ou un instrument de perfectionnement mo Le prochain est bien plus qu'objet ou moyen de sanctifi tion personnelle! Cette charité n'est pas non plus à co sidérer comme valeur sociale utilitaire, moyen suprême p favoriser la bonne marche de la communauté. La cha é fraternelle est l'expression vitale de ce que nous *som* s en tant que chrétien. Ici nous devons réagir contre la not n superficielle de la « philanthropie » moderne, dont le m if se situe dans la détresse humaine et point dans le bes n de Dieu, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Saint Pi e rencontre juste en disant : *Ministrate... in amore frate i-talis caritatem* (2 Pt., 1, 5-7), ce qui signifie : Si l'am r est l'éclosion d'un acte d'amour divin, pénétrant dans s relations humaines d'ici-bas, alors les affections terres s ne seront charité que si, de l'intérieur, elles sont trans r-mées en une manifestation de Dieu, une expression de e que nous sommes en tant qu'hommes sauvés. L'activité i correspond à la nature du chrétien, c'est d'aimer. N s avons là le baromètre qui mesure la profondeur de sa ie dans la grâce.

C'est pour cette raison que la charité fraternelle du chré-
n est essentiellement un événement religieux, une mis-
n religieuse, et non pas simplement moralité; elle n'est
s profane, bien qu'elle prenne corps dans la réalité de
monde : la charité fraternelle est une action sainte, tou-
urs précisément dans la mesure où elle est chrétienne :
*isque vous avez sanctifié vos âmes pour vous aimer sincè-
nent comme des frères; aimez-vous donc les uns les au-
s du fond du cœur et ardemment* (1 Pt., 1, 22). Révéler
rendre visible dans notre attitude de vie positive l'être
ime de Dieu qui est amour, cela ne peut, en effet, être
tre chose qu'un événement saint, phénomène religieux :
mmencement de l'avènement du Règne de Dieu sur cette
re, achèvement de la Rédemption. Et alors nous compre-
ns que saint Paul ose dire : *Sans la charité je ne suis rien*
Cor., 13, 2). La charité fraternelle c'est être soi-même
ur les autres vers Dieu. C'est la merveille de l'amour du
ochain dans le christianisme. C'est pourquoi nous trou-
ns, dans la structure même de la charité fraternelle, la
ution du problème qui, à la longue, mène certains à un
inque de charité fraternelle : après un temps ils cons-
ent qu'ils ne cessent de se donner, de se livrer dans une
arité généreuse, mais que le dévouement charitable n'est
s réciproque et que le prochain n'y répond pas; et qui
is est : ils voient que leur disponibilité devient une occa-
n pour les autres de se « débrouiller », de rejeter les cor-
s désagréables sur le dos des magnanimes. Sur ce point,
exigences de la charité, surtout dans une vie commu-
utaire fermée comme le couvent ou une famille, mènent
fois à une abnégation héroïque; mais ce détachement est
ns la ligne même de la charité fraternelle du chrétien et
trouve sa plus haute compensation. Car la charité chré-
nne restée sans réponse n'est cependant jamais inutile.
ut acte de charité, même si les hommes n'y répondent
s, est finalement capté par l'amour réciproque de Dieu,
c'est son amour que nous pénétrons par la charité fra-
nelle. La charité fraternelle chrétienne n'est jamais so-
ire, mais elle est vécue le plus profondément dans cette

intime solitude à deux avec Dieu. Cette vue de foi fait ce notre charité est fidèle, forte, sans jamais se décourag Elle a toujours comme dernière réponse : *vincere in bo malum; vaincre le mal par le bien* (Rom., 12, 21). Croire n la charité et en sa force, c'est ce qui est nécessaire pour complir jusqu'au bout la mission de la charité. En tant e mission divine, la charité ne peut jamais dépasser les f ces qui nous sont conférées par la grâce; elle peut bien di ger ce qui est humainement impossible, mais cet « hun inement impossible » reste toujours positivement possi le pour le croyant, par la conscience réelle qu'il a du mys e du Christ et de la force qu'il rayonne. La grâce qui nous it frères dans le Christ et nous unit donc pour former ne sainte communauté familiale — la grâce sanctifiante est ne grâce de fraternité (*Som. théol.*, II^{a} II^{ae}, qu. 14, a. 2, cet ad 4^{um}) — à la base de toute cette vie d'amour et d'abné tion. *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, P e, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en ur et toi en moi, afin que leur unité soit parfaite* (Jn, 17,).

Si nous observons bien tout ceci, il ne peut nous éch p per que bien souvent les chrétiens déplacent l'accent lu pur christianisme en le limitant à des prescriptions m s importantes. Être chrétien n'est pas pour eux aimer, ma : faire maigre le vendredi, et obéir surtout au sixième c mandement — alors que tous ces autres commandement ne sont que des ramifications de l'amour chrétien qui embr se Dieu et l'homme. *Sans la charité, je ne suis rien.* La cha té mesure la sincérité de notre vie de prière; elle nous ré le la vraie valeur de notre piété : si elle est bigoterie ou am ur sincère de Dieu. *La charité ne trompe jamais.* Et n'oubl ns jamais que le véritable amour ne présuppose pas uni e- ment la justice, mais qu'il l'inclut comme par nature. es psychologues modernes, ainsi que saint Thomas, voient ns la justice un aspect réel de l'amour. L'amour, nous l'a ns dit, se dirige, en effet, vers le prochain. Tel qu'il es en lui-même, en tant que *personne*. Celui qui aime es ne avant tout l'autre en tant qu'autre. Lorsque l'amour re n- naît l'autre comme tel, lorsqu'il l'estime, alors seulen nt

our peut transformer cet « autre » en un « toi » et l'en-
r dans une communion d'amour. C'est pourquoi l'a-
r égoïste est toujours, en premier lieu, une injustice
-vis de l'autre; il ne considère pas le prochain comme
personne, un *sujet*, mais comme un *objet* : une chose
, un instrument de jouissance, un escabeau pour son
ition à soi ou... comme un beau pot de fleurs dans son
salon personnel. Alors que l'amour vrai suppose es-
iellement qu'il soit une rencontre — dans la sphère
ne — d'êtres qui ont aussi une destinée personnelle, que
ne pouvons jamais faire dévier pour qu'elle devienne
noyen ou un ornement de nos ambitions à nous. Amour
justice n'est pas amour; justice sans amour est tou-
s quand même un commencement de l'amour, son
t minimum. Cet aspect de la justice, comme de l'a-
r, n'est, en fait, qu'une autre expression pour le *désin-
sement*, qui la caractérise, de tout amour spirituel vrai.
sser et mépriser la vie divine, la vie spirituelle et la
rsonne » d'autrui, en être jaloux et la ridiculiser, c'est
pire péché contre l'amour. Toute forme de scandale
n attentat à l'amour, bien plus aigu qu'une querelle
gère. Une amitié, par laquelle les personnes en ques-
seraient éloignées de cette vie dans le Christ, pure et
rale, ou, pour des religieux, de leur engagement radi-
ne peut se nommer charité fraternelle, mais est un
tat à l'essence même de la charité. Alors la condition
mum pour qu'il y ait amour, — à savoir : la justice,
connaissance de la valeur et de la personnalité morale
ligieuse du prochain, — non seulement ne se réalise
mais elle ne peut être charité. L'amour de Dieu ne peut
irruption dans de telles relations humaines puisque
amitié « mondaine » éloigne précisément de cette
ntime avec Dieu.

s communautés fermées posent de dures exigences à la
té fraternelle. Dans le cas de frictions, nous devons
nencer par avoir foi dans l'autre. Il faut que nous
s une attitude de bienveillance à priori. Si celle-ci ne
rouve pas, nous tombons sous la condamnation du

Christ : *Vous jugez d'après l'extérieur.* Si cette bien
lance à priori nous fait défaut, nous voyons tout avec
cision, mais à travers des lunettes qui faussent tout;
devenons aveugles pour le bien; l'on suppose des pensé
des intentions, on « interprète » en se basant sur ces
positions et l'on prend des mesures alors que l'autre
nouvelle ses petites contre-offensives. De part et d'autre
tablit ainsi un réseau compliqué de mesures de circon
tion et de sécurité, de telle sorte que cette situation te
peut devenir fort critique. Pourtant s'ils se demand
froidement quels reproches bien précis ils se font l'
l'autre, ils ne sauraient que répondre. L'amour-prop
cache bien souvent derrière cette situation tragi-com
En effet, nous avons toujours tendance à ne voir de la
lité que ce qui correspond à notre situation affectiv
moment. S'il se crée une certaine attitude qui tend
« mesurer mutuellement », une sorte de défiance aff
et l'observation inquiète d'autrui, on acquerra facile
des petites tentacules hypersensibles à tout le mal
remarque réellement dans le caractère et les attitud
prochain, mais on devient aveugle pour les aspects
neux; et ainsi les torts sont vus dans des proportions
fait anormales et on leur donne un relief qu'ils n'o
réellement. Commençons toujours par admettre le pri
basé sur l'expérience de la vie, que maintes fois l'h
tourne vers l'extérieur son côté mauvais, tandis qu'
che ce qu'il a de lumineux en lui. Et si, en outre, nous
mes animés de cette passion chrétienne : *illum oporte
cere, me autem minui, il faut qu'il croisse et que je
nue*, alors toutes ces difficultés disparaissent, du moin
le cœur. C'est pourquoi saint Pierre écrit : *Revêtez
tous d'humilité les uns à l'égard des autres* (1 Pt., 5,
*l'exhortation dans le Christ a quelque valeur, le p
persuasif de la charité ou bien la commune par
tion à l'Esprit, ou encore la tendresse et la compa
mettez le comble à ma joie en restant bien unis.
même charité, même cœur, même pensée. Ne faite
par l'esprit de rivalité ou de vaine gloire, mais estim

e humilité que les autres vous sont supérieurs. Ne regar-pas chacun votre propre intérêt, regardez aussi celui des res (Ph., 2, 1-4). Et par-dessus tout : la vraie charité fra-elle chrétienne, comme il a déjà été dit, est indépen-te de la valeur ou non-valeur du prochain; elle est une sion qui consiste à manifester Dieu à tout homme venu s le monde et rencontré par nous. Cette mission de cha- active nous impose simultanément un devoir d'amabi- : mettre les autres dans la possibilité et leur donner la lité de posséder la charité fraternelle à notre égard. Cette abilité trouve avant tout son origine dans le fait que s sommes chrétiens au sens plénier du mot, et donc dans re charité qui s'incarne dans une amabilité humaine. caractère sacramentel de la charité fraternelle chrétienne, tant que manifestation de l'amour de Dieu sous une me terrestre, ne fera de la charité une amabilité complète ne charité totale « d'êtres humains » qu'à la condition n'être pas uniquement bonté humaine et jovialité, ni lusivement bonté divine, mais au contraire : transfor-ion de bonté divine en bonté humaine, version et tra-tion humaine de la miséricordieuse volonté salvifique de u.

— LA SOURCE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE : L'EUCHARISTIE

a charité n'est pas, en premier lieu, une morale, disions-s, mais la religion vécue. Dans l'économie sacramen-e du salut, il y a un sacrement qui, d'une manière signi-tive et symbolique, nous introduit effectivement dans le nde de l'amour divin pour les hommes : l'Eucharistie e repas eucharistique. Prendre part à un même repas est jours, en Orient plus encore que chez nous, une marque timité et de vie communautaire. La communion du ist et des apôtres au même repas, signe naturel de leur on mutuelle, fut élevée par le Christ à la dignité de sa-ment. En même temps, le Christ en personne, l'Hôte,

s'y donne comme nourriture : *Parce qu'il n'y a qu'un s pain, nous, tout nombreux que nous soyons, nous somm un seul corps, car tous ensemble nous participons à ce p unique.* (1 Cor., 10, 17.) Si la charité fraternelle est l'exp sion de notre christianisme, il convient que l'Euchari occupe le centre de toute vie chrétienne. Le niveau de la spirituelle est, pour cette raison, mesurable à la profond religieuse qu'atteint notre participation au sacrifice de messe et à la manière dont nous « vivons » la communi Ici, nous sommes au cœur de la « célébration du mystère ici se trouve le point d'insertion de l'amour divin dans relations humaines. La charité fraternelle dépend d'aille de la grâce et non de notre effort qu'elle suscite elle-mêm aimer, c'est *être* sauvé, au sens plénier du mot, et se co porter en tant qu'homme sauvé à l'égard du prochain. mise en pratique d'un tel mystère n'est possible que pa contact fréquent avec le sacrement de rédemption pro ment dit, la sainte Eucharistie. Dans la vie eucharistiq nous devenons pleinement conscient que le Christ est même le facteur d'union de la communauté chrétienne e la communauté matrimoniale ou familiale. Toutes ces co munautés puisent leur intimité profonde du sens chré de la charité fraternelle, qui s'y particularise et qui l donne leur modalité chrétienne. Dans l'intimité comm nautaire il faut que l'on arrive à sentir que c'est le Ch qui nous garde unis dans la charité. C'est pourquoi les p miers chrétiens, nous disent les *Actes*, se nommaient s plement *fratres*, *frères* (Act., 1, 50; 12, 17; 28, 15); et inscription du III^e^ siècle nomme l'Église une *Ecclesia irum*, une communauté de frères. L'Eucharistie nous vèle le secret de cette vie fraternelle du chrétien : elle es sacrement qui est une marque de la charité que le Ch nous porte, et qui en même temps produit notre cha (saint Thomas). D'après certains auteurs, le comman ment nouveau du Christ : *Aimez-vous les uns les aut aimez-vous les uns les autres comme je vous ai ai* (Jn., 13, 34) contiendrait une allusion à la charité que convives devaient se témoigner pendant la célébration

haristie. Toute l'institution de l'Eucharistie à la der-
Cène est encadrée par la parole et les actes du Christ
xhortent à la charité. La liturgie du jeudi saint com-
d si bien la signification de cet événement : *Ubi caritas*
nor, Deus ibi est. Congregavit nos in unum Christi
. Exsultemus et in ipso jucundemur. Timeamus et
ius Deum vivum et ex corde diligamus nos sincero.
l ergo, cum in unum congregamur, ne nos mente di-
nur caveamus. Cessent jurgia maligna, cessent lites.
medio nostri sit Christus Deus : Là où sont la charité et
our, Dieu y est aussi. C'est l'amour du Christ qui nous
semblés. Réjouissons-nous et trouvons en lui nos dé-
Craignons et aimons le Dieu vivant, et aimons-nous
cœur sincère. Réunis en une seule assemblée, gar-
nous de ce qui pourrait diviser nos cœurs, loin de
les rixes et les dissensions. Que le Christ notre Dieu
u milieu de nous. Le Christ dans l'Eucharistie est le
r d'union de toute la communauté chrétienne.

nme conclusion de cet article sur la charité frater-
dans lequel nous avons essayé, non pas de donner
ndications concrètes et pratiques, mais plutôt une
ience chrétienne plus vive de ce qu'est la charité fra-
le du chrétien, nous pouvons dire avec saint Paul :
à la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin qu'on
en écrive; vous-mêmes, en effet, avez appris de Dieu à
aimer les uns les autres (1 Thess., 4, 9). Et pourtant il
crivit à ce sujet, mais alors : *Pour faire mieux encore*
ess., 4, 9), afin que la charité surabonde! La charité,
'essence du christianisme, les arrhes de la gloire fu-
Comme tout mystère chrétien, en effet, la charité des
est ainsi l'irruption de la réalité divine dans une
terrestre et visible, de telle sorte que la gloire à ve-
oisse de plus en plus et se rapproche : elle est l'avè-
t dans le temps du Règne eschatologique.
si bien, Frères, considérez votre vocation (1 Cor., 1,

fr. H. Schillebeeckx, O. P.

LE « MONDE » BON ET MAUVAIS DE L'ÉVANGILE JOHANNIQUE

Le quatrième Évangile débute par le premier mot de la Bible : *au commencement*. D'un coup, il nous ramène à l'origine des êtres. Dieu avait tiré toutes choses du néant par la vertu de sa parole (Gn., 1, 1). Il avait dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Dans l'esprit du récit de la Genèse, qui se rattache à la tradition sacerdotale, c'était une manière de représenter, sous une forme spirituelle, la transcendance divine à l'œuvre dans la création. Elle s'élève plus haut, jusqu'au sein de Dieu (1, 18). Oui, on pourrait-il dire, Dieu a tout créé par sa parole. Mais cette parole est son Fils unique (1, 14, 18) : *par lui tout a existé, sans lui rien n'aurait existé de ce qui existe* (1, 13).

S'agirait-il, dans la pensée de l'évangéliste, de quelque démiurge, sur qui Dieu se serait déchargé de l'œuvre créatrice, par une sorte de délégation hautaine ? Telle est, avec bien des nuances, l'idée polymorphe maintes fois professée par les gnostiques du IIe siècle. Avant que l'Évangile de Jean ne vît le jour, elle était professée à Alexandrie par le Juif Philon. Ce n'était pas celle de Jean. *Le Logos* ou Verbe, selon saint Jean, *était auprès de Dieu*, mais de plus il était *Dieu* (1, 1).

Cette donnée fondamentale, sur laquelle nous devrons revenir, fait partie d'un plan d'ensemble. L'objet de l'Évangile est l'œuvre du salut accompli par le Christ. Mais le salut par le Christ ne se peut concevoir qu'en fonction d

réation. Il y a là une vue très profonde, semblable à celle Paul développait, vers l'an 60, dans une lettre adressée Église de Colosses. Le passage se présente sous la forme hymne, composé de deux strophes, reliées l'une à re par deux versets de transition. Inséré dans une ac- de grâces rendue au Père, qui nous a transférés dans yaume de son Fils bien-aimé (Col., 1, 13), il met en pa- le les deux grands aspects du mystère de Jésus :

I. Celui qui est l'image du Dieu invisible,
le premier-né avant toute créature,
de sorte que tout a été créé par lui en lui,
dans le ciel et sur la terre,
les choses visibles et les choses invisibles;
Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances :
tout a été créé par lui et pour lui.

Et il est avant toutes choses et tout a sa cohésion en lui
et il est la tête du corps de l'Église.

I. Celui qui est le Principe,
le premier-né des morts,
pour être celui qui a la primauté sur tous,
de sorte que Dieu a voulu faire habiter sur lui tout le [plérôme
et se réconcilier tout par lui,
pacifiant par le sang de sa croix, par lui,
soit les choses de la terre, soit les choses du ciel.

(Trad. Cerfaux.)

ue Jean ait eu connaissance de ce texte capital, il est ible. Colosses ne se trouvait guère à plus de deux cents nètres d'Éphèse. Or Éphèse fut longtemps le centre du stère apostolique de Jean.

oi qu'il en soit, le prologue de l'Évangile et l'hymne épître aux Colossiens présentent plusieurs points de act. 1) Dieu a créé par lui-même l'universalité des : nul n'y échappe. De ce fait, toute possibilité de isme est d'avance exclue. Point d'opposition entre l'es- et la matière. Puisque tout vient de Dieu, au ciel et sur , rien dans la création n'est de soi mauvais. Nous

sommes aux antipodes des mouvements syncrétistes judéo-chrétiens, qui devaient déboucher dans la gnose. 2) Le Fils premier-né ou monogène, préexistant au monde, intervient à côté du Père. Qu'elle soit au ciel ou sur terre, toute créature trouve en lui un intermédiaire. Celui-ci n'est toutefois pas le premier d'une série de créateurs. Créateur avec le Père, il les précède toutes absolument. 3) A l'œuvre de la création, correspond celle du salut. De même qu'il a créé l'univers, le Fils de Dieu est venu restaurer son œuvre en refaisant l'unité de la famille séparée de Dieu. Dans les deux passages, création et restauration sont sur une même ligne. On a l'impression que Jésus ne serait pas venu sauver les hommes s'il ne les avait créés. Pour restaurer le monde, il devait, oserait-on dire, en connaître le secret de fabrication, lui être intérieurement présent. 4) Il faut observer enfin que les deux apôtres énoncent leur doctrine en des termes qui dénotent une certaine dépendance par rapport aux livres sapientiaux.

La considération de ces analogies ne peut faire perdre de vue ce qui est propre à chacun d'eux. Dans l'hymne paulinien, le Christ est l'image du Dieu invisible; c'est par lui que le Père communique sa ressemblance aux êtres de l'univers. Tête de l'Église, il exerce sur les hommes, ramassés en un seul corps, une primauté effective, dans l'ordre du salut comme dans celui de la création. Cette primauté est la conséquence du mystère de la Résurrection. Mais elle suppose la pacification opérée par le sang de la Croix. Toutes ces idées, bien sûr, saint Jean les partage. On les retrouvera, formulées en d'autres termes, au cours de l'Évangile. Mais elles ne figurent pas au Prologue.

Jean, en revanche, désigne le Christ comme Logos ou Parole. Il s'exprime de même au début de son épître. Le Christ qu'il a vu, entendu, touché, c'est le *Verbe de vie, qui était dès le commencement* (1 Jn., 1, 1). De savoir pourquoi ce mot lui était venu et quel sens il lui attribuait, la question a été diversement résolue. L'hypothèse d'une nouvelle allusion au récit de la Genèse paraît s'imposer de prime abord. En identifiant le Sauveur avec la Parole primor-

le, Jean le fait remonter jusqu'à ce *commencement*, an-
ieur à la création, où Dieu seul existait. Il sous-entend
'étant au principe de toutes les créatures, le Fils en est
ılement le terme. Dans l'Apocalypse, il est à la fois le
ncipe (3, 14), *l'Alpha et l'Oméga, le premier et le der-*
r (1, 8, 17; 22, 13). Nous ne nous sommes pas écartés de
pensée profonde de saint Paul. Ce dernier cependant
ose séparément ces deux idées. D'une part, le Christ est
ui *par qui tout existe et par qui nous sommes* (1 Cor., 8,
cf. Heb., 1, 2); de l'autre, il *soutient toutes choses par*
parole de sa puissance (Heb., 1,3). Ce que Paul juxta-
e, Jean le fusionne dans une seule expression, en identi-
ıt le Christ avec la Parole.

.e seconde particularité du Prologue consiste dans l'em-
i du mot κόσμος, *monde*. Pour signifier l'universalité
êtres, Paul se contente du pluriel : τὰ πάντα, *toutes*
ses, quitte à lui apposer une classification générale :
ıs le ciel et sur la terre, les choses visibles et les choses
isibles. Jean, lui, passe sans transition de πάντα, *toutes*
ses (1,3) à κόσμος, *monde* (1, 10). Ce mot κόσμος revient
cante-dix-huit fois dans le quatrième Évangile, vingt-
fois dans les trois épîtres, trois fois dans l'Apocalypse,
plus judaïque des écrits johanniques; contre quarante-
cas pour toutes les épîtres de Paul et quinze pour les
s Synoptiques réunis. On ne peut qu'être impressionné
une telle fréquence. Elle donne à penser que nous
ns affaire à une des idées maîtresses de l'évangéliste.

I

e que saint Jean entendait par ce monde, dont il parle
ouvent ne peut se résumer en une définition.

. C'était tout d'abord la totalité des êtres créés. S'il avait
un Hébreu hébraïsant, sans doute eût-il fait usage du
édé par énumération. Lorsqu'un Juif voulait signifier
ivers, il distinguait le ciel et tout ce qu'il contient, la

terre et tout ce qu'elle contient, la mer et tout ce qu'elle contient (Act., 4, 24; 14, 24; 15; Ap., 10, 6). Ces expressions semblent correspondre à la notion suivant laquelle l'univers était considéré moins dans son unité que sous la totalité des êtres qui le composent. Une telle conception est celle de l'Ancien Testament. En passant en revue le contenu détaillé du ciel, de la terre, de la mer, les Hébreux se complaisaient dans la contemplation de Celui qui avait produit tant de merveilles. Comme dans le Cantique les trois jeunes gens (Dan., 3, 49-90), ils s'en inspiraient pour faire éclater leur admiration en actions de grâces.

Dans le vocabulaire philosophique de la Grèce, le κόσμος ajoutait à l'idée d'universalité les notes caractéristiques d'unité, d'ordre, de beauté. Comme l'homme, on disait qu'il était un μικρὸς κόσμος, « un petit monde », l'univers était un tout harmonieusement organisé par un principe interne de cohésion. Pour les Stoïciens, telle était la fonction du *Logos*, âme du monde. Bien que l'influence du milieu hellénique dans lequel vivait l'évangéliste n'ait sans doute pas été étrangère au choix de ces deux mots : λόγος, κόσμος, on n'est pas autorisé à supposer que Jean y ait vu exactement ce que les philosophes y mettaient. Ces termes étaient passés dans la langue vulgaire. Un Juif d'origine, écrivant pour des Grecs, pouvait les servir, tout en y versant ses propres conceptions. Lorsque Jean écrivait que *le monde a été fait par lui* (le Verbe) (1, 10), l'idée signifiée par le πάντα : *toutes choses* de 1 Jn., 1, 3, était le plus problablement celle qui se présentait encore à son esprit.

De ce monde-univers, Jean pensait, suivant la doctrine communément partagée en Israël, qu'il avait eu un commencement et qu'il aurait une fin. Le commencement est supposé dans l'expression πρὸ καταβολῆς κόσμου, *avant la constitution du monde* (Jn, 17, 24; 17, 5). Quant à la fin, outre les derniers chapitres de l'Apocalypse, c'est celle qu'il écrit : *le monde passe et sa concupiscence aussi; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure à jamais* (1 Jn 2, 17). Entre le début et la fin s'étendait la durée de l'histoire

lgré l'identité du mot κόσμος, cette vision linéaire de
rée historique est à l'opposé du système des Grecs. La
rque a sa raison d'être, ne fût-ce que pour faire la part
e de ce que Jean doit à l'hellénisme. Les Grecs considé-
nt le devenir historique comme l'envers créé du monde
obile des idées éternelles : reflet, sans doute, soumis au
gement, mais à un changement commandé lui-même
des lois immuables. Selon cette représentation, l'his-
décrivait un mouvement circulaire; elle était soumise
une fatalité aveugle à un éternel retour. Rien de nou-
sous le soleil; point de place pour l'événement uni-
qui ne se représentera plus. Au terme de l'année cos-
ue, tout recommencerait interminablement[1].
struits par la Révélation, les Juifs voyaient les choses
ement. Qu'une certaine récurrence des faits analogues
une donnée d'expérience, ils l'auraient concédé au
eleth. Sous cette réserve, le monde à leurs yeux n'en
ait pas moins vers son terme. A la conception cycli-
ils opposaient l'idée d'une tension vers le but uni-
qui à son tour déboucherait dans *le ciel nouveau et
rre nouvelle*, lorsque le premier ciel, la première terre
mer auront disparu (Ap., 21, 1). Or ce progrès n'était
fatal. Il était au contraire sujet à des chutes plus ou
ns verticales, lesquelles nécessitaient des redressements
essifs. Aussi la Providence intervenait-elle au moyen
énements qui introduisaient dans le monde déclinant
otentiel nouveau. Après le déluge, vinrent les patriar-
. Après eux, Moïse et les prophètes. A la fin, ce sera
essie. Ainsi, de chute en chute, de rétablissement en
lissement, le mouvement en avant se poursuivait vers
me inévitable.
progrès, le sens de l'événement : ces deux notions
ctérisent profondément la pensée juive. Par là, les Israë-
échappaient au destin aveugle. Aux heures les plus
bres de leur histoire, ils avaient conservé la flamme

[1] Voir J. Daniélou, *La pensée chrétienne*, dans *Nouvelle Revue théologi-
LXIX, 1947, pp. 935 sq*

de l'espoir en un avenir meilleur. Mais cet espoir était a
en Dieu, non dans l'évolution de l'humanité. On était e
tain qu'il ne tromperait pas. Espoir et désespoir, au
ne serait-ce pas ce qui faisait la distinction du Juif
Grec ? *Souvenez-vous*, écrivait saint Paul à des Grecs
vertis, *qu'en ce temps-là vous étiez exclus de la cité d'I*
étrangers aux alliances de la Promesse, sans espéran
Dieu en ce monde (Eph., 12, 12). C'était dire que l'e
sion d'Israël entraînait comme conséquence de vivre
un monde sans issue.

Sur tous ces points, la pensée johannique ne présente
de particulièrement original. Les notions de créatio
Providence, de chute, de salut, de consommation finale,
elle est pénétrée, prouvent qu'elle était tout bonnement
de l'Ancien Testament, des Synoptiques, de Paul.

2. Le cosmos, monde-univers des Hébreux constitua
fait l'habitat de l'homme. On ne pouvait en parler
faisant une sorte de « géographie ». Et, puisque prat
ment, concrètement parlant, le monde était la terre,
rée par les deux lampadaires du ciel, et que la terre ava
faite pour l'homme, on venait en ce monde par la
sance et on en sortait par la mort, à peu près comm
entre et sort de sa maison. *Ad litteram*, l'homme était
lui qui vient en ce monde ». La traduction habituel
Jn, 1, 9 : *Tout homme venant en ce monde* ne serait
qu'un pléonasme. Du moment où elle était ordon
l'existence de l'homme, la terre entière devait être h
nisée par la présence de ce maître, appelé à la finaliser,
soumettant à Dieu.

3. Univers, terre habitée (οἰκουμένη), c'était l'ho
qui de toute façon importait le plus. D'aucune autre
ture terrestre, il n'était écrit que Dieu l'avait créée à
image, selon sa ressemblance (Gn., 1, 26-27). C'est pou
l'auteur des Proverbes fait dire à la Sagesse qu'elle tr
ses délices d'être parmi les fils des hommes (Prov., 8,
Jean énonce une idée analogue à propos du Verbe,

, toute autre créature mise à part, il écrit à son sujet : *lui était le Verbe, et la Vie était la lumière des hommes* 4, 9). De là une troisième notion du monde, limitée au re humain, qui en est la part de choix.

i l'homme, créé à l'image de Dieu, apparaît ainsi au mmet de la création, c'est que seul il a reçu en partage telligence. L'idée est dans la Genèse (1, 26-28; 2, 15-. Qu'elle ne soit pas tombée dans l'oubli, le Siracide rouve, en la prenant pour thème de ce développement :

> Le Seigneur a créé l'homme de la terre,
> et il le fait à son tour séjourner en elle.
> Des jours comptés, un temps limité il leur a donné,
> et il leur a donné puissance sur elle.
> Comme pour lui-même, Il les a revêtus de force,
> et à son image Il les a faits.
> Il a établi sa crainte en toute chair
> et son empire sur les bêtes et les oiseaux.
> Il leur a donné du discernement, une langue, des yeux,
> des oreilles et un cœur pour penser.
> D'une science intelligente, Il les a remplis,
> et le bien et le mal, Il leur a enseigné.
> *Il a établi son œil dans leur cœur*
> pour leur montrer la grandeur de ses œuvres.
> Ainsi loueront-ils le nom du Saint
> en racontant les merveilles de ses œuvres (Eccli., 17, 1-10).

an est plus sobre. Mais c'est à la même ligne de pensée l se rattache, en représentant le Verbe comme Lure des hommes. L'équivalence entre la Vie et la Lure, l'une et l'autre appliquées à l'homme, signifie que r l'homme vivre c'est connaître. L'Évangile est axé sur notion. Il a pour but d'amener les hommes à la vie nelle, laquelle consiste à *connaître Dieu et celui qu'il voyé* (17, 2-3).

intelligence cependant ne va pas sans la liberté. Parce l possède la faculté de connaître, l'homme est capable e décider lui-même. Et il possède dès lors le redoutable voir d'agir selon la volonté de Dieu, ou en opposition

avec elle. La liberté est une perfection, mais elle impli un risque. On sait ce qu'il en advint à l'origine du mo (Gn., 3, 1-7). Ici encore Jean suit la doctrine traditionn La petite phrase : *Il était dans le monde, et le monde a ex par lui, et le monde ne l'a pas connu* (1, 10), pouvait un rappel des faits précis qu'aucun lecteur de la Bible tait censé ignorer. L'évangéliste n'en vise pas moins l manité en son ensemble. Qu'il s'agisse des nations ou d raël, c'est elle en bloc qui tombe sous son accusatio s'être refusée aux prévenances de la Lumière.

4. Du coup, l'œuvre de la création se trouvait com mise. Dieu avait créé les hommes libres pour être ch aimé, servi par eux, non par contrainte, mais spont ment. L'acte de la création était un geste de génér pure; il tenait à la production d'êtres libres qui s'acc raient à sa liberté créatrice dans une unité parfaite. Li ment accueillie, la Lumière divine aurait pris alors pl ment possession du cœur des hommes. Or ce plan, les l mes n'avaient cessé de le tenir en échec, par leur refus cueillir la Lumière, qui s'offrait à les éclairer (3, 19 s'ensuit que dans son état, non de droit, mais de fa monde en sa condition présente, *ce monde* : ὁ κόσμος o comme l'appellera saint Jean, (8, 23; 9, 39; 11, 9; 12 31; 16, 11), est un monde ténébreux. Les deux mots *m* et *ténèbres* deviendront dès lors interchangeables (1, 5 Ils signifieront pareillement la création, représentée pa hommes, dans son opposition à la Lumière de l'éternell rité.

Pour nous aider à imaginer ce qui se passa lors ayant rejeté la Lumière, le monde devint ténèbres, qu'i soit permis d'évoquer avec Paul Claudel le mythe, pa que et charmant, d'Amaterasu : l'âme du soleil[2]. Avant parition de la race humaine sur la surface du globe, illuminait le monde et toutes les choses de l'univers taient de joie à sa lumière. A l'arrivée des hommes

2. *Géographie humaine*, dans *La Vie Intellectuelle*, 1946, p. 122.

ngea. « A peine la race rogneuse des fils de la boue eut-
commencé à barboter dans le sein de la terre nourris-
e que, pressés de la fureur de manger, ils oublièrent
hose splendide, l'éternelle Épiphanie dans laquelle ils
ent été admis à être vivants. » Dépitée, Amaterasu veut
enger. Boudeuse, irritée, elle se cache dans une caverne
onde à l'embouchure du fleuve Yokigama. Aussitôt, ce
nt, pires que la nuit, les ténèbres mêmes qui régnaient
nt la création du monde. Et alors les ingrats se rendi-
compte de ce qu'ils avaient perdu : ils connurent la
ité d'Amaterasu. Que faire pour la tirer de sa retraite ?
is de la misère des hommes, déesses et génies rivalisent
use. A la fin, ils présentent comme appât à Amaterasu
propre image éclatante dans un miroir. « Elle vit, et
use, ravie, étonnée, fascinée, elle fit un pas hors de la
rne et aussitôt la nuit ne fut pas. Tous les grands mon-
qui tournent autour du soleil s'étonnèrent de voir écla-
e jour dans ce point inaccoutumé, et la petite terre toute
gée de gloire, telle un chandelier qui disparaît dans la
ière. »

es ténèbres du monde, détourné de la Lumière incréée,
autrement opaques que celles qui suivirent le départ
naterasu. Car la Lumière dont le monde n'a pas voulu
Dieu lui-même. Être privé de cette Lumière, c'est vi-
en dehors de Dieu. Telle est la grande misère du monde.
ourtant ceux qui en souffrent ne s'en aperçoivent pas.
qu'ils soient aveugles, ils s'estiment plus clair-
nts que les autres. C'est en ce sens que doivent s'en-
re les mystérieuses paroles de Jésus : *Je suis venu en
nonde pour exercer un jugement : pour que ceux qui
oient pas voient et que ceux qui voient deviennent
gles* (9, 39).

Un monde ténébreux et aveugle est nécessairement un
de menteur. La Lumière du Verbe s'était offerte aux
mes pour leur faire connaître la vérité. Et, nous le ver-
, Jésus qui vint au monde *plein de grâce et de vérité*
4-17), *afin de rendre témoignage à la vérité* (18, 37),

s'efforcera de ramener cette vérité dans le monde. Toujo
est-il que le monde avant le Christ, ou le monde sépar
Christ, juge selon ses convoitises. *Concupiscence d*
chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie (1, Jn,
16) : telles sont ses normes d'appréciation. Plus elle
font contraignantes, plus elles l'écartent, bon gré mal
du chemin de la vérité. Les disciples doivent se garder
monde pour éviter ce risque. Les voir succomber au m
songe, en subissant l'influence du monde, c'est de
l'Apôtre s'inquiète. Coup sur coup, ses avertissements
replacent en face du danger menaçant. *Si nous diso*
nous sommes en communion avec Lui, alors que nous
chons dans les ténèbres, nous mentons (1 Jn, 1, 6). *Si*
disons : nous ne sommes pas pécheurs, nous faisons
Lui un menteur et sa Parole n'est pas en nous (1, Jn, 1,
Qui dit : Je le connais et ne garde pas ses commandem
est un menteur, la vérité n'est pas en lui (1 Jn, 2, 4). *Qu*
le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Chr
(1 Jn, 2, 22). *Si quelqu'un dit : J'aime Dieu et qu'il ha*
son frère, c'est un menteur (1 Jn, 4, 20). *Celui qui ne*
pas fait de Dieu un menteur (1 Jn, 5, 10). Mieux que
commentaire, cette répétition du même mot : *menteur* (
cas dans la première épître, deux dans le quatrième É
gile, trois dans le reste du Nouveau Testament) fait
prendre la vivacité de sa réaction contre le mensonge
pandu dans le monde. Sa sévérité à cet égard n'a d'é
que celle de son Maître, dont il reproduit l'accusation ac
sée aux Juifs d'être les fils du diable et d'accomplir
désirs de leur père, lequel tire le mensonge de son pr
fonds, parce *qu'il est menteur et père du mensonge* (8,
44).

6. L'idée du mensonge implique celle du péché. La
mière que le monde rejette, qu'il ne craint pas de rempl
suivant ses désirs, était destinée à rectifier la vie mo
Sans doute, fallait-il commencer par l'accueillir inte
tuellement. Ensuite, elle devait passer dans toute la
Accueillir la vérité va de pair en saint Jean avec *faire* ou

r *la vérité* (3, 21; 1 Jn, 1, 6); *marcher dans la vérité* 4; 3 Jn, 3), ou, ce qui revient au même, *marcher dans mière* (1 Jn, 1, 7). Inversement, le refus de la Lumière ır conséquence fatale, qu'on ne fait pas la vérité et chemine en dehors de la Lumière.

ténèbres de l'intelligence suivent d'ailleurs les dérè- nts de la vie pécheresse, tout autant que le péché pro- de l'ignorance coupable de la vérité. L'Apôtre ne cesse venir sur cette notion théologique. Les Juifs, fait-il ver, auraient reçu la Lumière s'ils avaient eu l'amour vérité. Ainsi s'exprime-t-il dans ce texte surprenant, ous aurions pu citer à l'appui de ce qui précède : *La ère est venue dans le monde, et les hommes ont préféré nèbres à la Lumière, parce que leurs œuvres étaient ises. Car tout homme qui fait le mal hait la Lumière, ne vient pas à la Lumière, de peur que ses œuvres ne dévoilées. Mais celui qui fait la vérité va à la Lumière, u'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu*).

onne plus que Jean n'a éprouvé la gravité du péché. parle, en *fils du Tonnerre*, conscient du mal qu'il ce et sans mâcher ses mots. Tantôt c'est ἀνομία sgression » (1 Jn, 3, 4); tantôt ἀδικία « injustice » (7, plus souvent ἁμαρτία de ἁμαρτάνω « manquer le (seize fois dans l'Évangile; dix-sept dans la première trois dans l'Apocalypse). A en juger par la préfé- lonnée au dernier terme, le péché, selon l'évangéliste, une marche désorientée, bref un égarement. Rien ne toutefois que ce dernier aspect ait retenu son atten- ux dépens des autres, Ἁμαρτία est le terme courant ıveau Testament. Il n'est pas prouvé qu'il y ait con- on acception première. La chose d'ailleurs importe ıe le mot. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, le péché s johannique était une transgression, une déviation, rement loin du but, surtout une désobéissance à t sans doute tout cela à la fois.

ujet du péché, l'évangéliste professe plusieurs thè-

a) *Tous les hommes sont pécheurs.* Ce qui donne à pe
que la race humaine a été pervertie dans ses parties vit
et qu'un dérèglement initial se transmet de générati
génération. Sans le mot, c'est la notion du péché orig
exposée en Rom., 5, 12-14. Saint Jean, il est vrai,
dans son épître :

> Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché,
> parce que Son germe (le Christ) demeure en lui;
> il ne peut pécher,
> étant né de Dieu (1 Jn, 3, 9. Cf. 3, 6; 5, 18).

Mais il s'agit là, soit de l'état qui devrait être normal
un chrétien, soit peut-être du péché de parti pris, a
quiconque a connu Dieu doit avoir renoncé. L'Apôtre
maintient pas moins son affirmation première :

> Si nous disons : nous n'avons pas de péché,
> nous nous abusons
> et la vérité n'est pas en nous.
> Si nous confessons nos péchés,
> fidèle et juste comme il l'est,
> il remettra nos péchés
> et nous purifiera de toute iniquité.
> Si nous disons : nous ne sommes pas pécheurs,
> nous faisons de Lui un menteur,
> et Sa parole n'est pas en nous (1 Jn, 1, 8-10).

b) *Péché est corrélatif de mort.* Jean ne dit pas que
ché conduit à la mort. Pour lui, les ténèbres du péch
déjà les ténèbres de mort : quiconque refuse d'en
reste plongé dans la mort. Ceci résulte des passages où
vre du salut est représentée comme un passage de l
à la vie (5, 21; 1 Jn, 3, 14). Quiconque s'y soustrait de
dans la mort (1 Jn, 3, 14). Le pire qui puisse arriver
de mourir dans le péché (8, 21-24). La perte dès lors
drait définitive.

Que l'évangéliste n'ait pas eu en vue la mort nat
cela ne saurait faire l'objet d'aucun doute. Non pas
ment parce que le pécheur continue à vivre comme

it pas. Il faut aller beaucoup plus loin. La vie et la mort relles sont en dehors de ses perspectives : elles ne l'in- sent pas. Car ni cette vie n'est la vie véritable, ni cette t (« la première », dont il sera question en Apoc., 2, 11; 6-14; 21, 8) n'est capable de prévaloir sur une telle De plus, elle sera totalement vaincue au dernier jour 24-26; Ap., 20, 13). Autrement en va-t-il de la mort péché. Celle-ci est privation non d'une vie transitoire- t périssable, conditionnée par la chair et par le sang 3; 3, 6), mais de la *Vie éternelle*, qui, étant déjà la vie au-delà, transcende le temps et demeure toujours.

En troisième lieu, l'état du pécheur est un *esclavage*. octrine de l'évangéliste se rattache sur ce point à la ration du Sauveur, reproduite dans le contexte d'une es longues discussions qui remplissent les chapitres VII u. Ayant entendu de la bouche de Jésus que les disci- connaîtraient la vérité et que celle-ci les affranchirait, uifs avaient rispoté aigrement : *Nous sommes de la rité d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves ersonne; comment dis-tu : vous deviendrez libres.* Jésus it expliqué : *Quiconque commet le péché est esclave. esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours; ls lui y demeure toujours. Si donc le Fils vous affran- vous serez réellement libres* (8, 32-36).

opposition esclave-homme libre était courante. Elle e dans les classifications, soit des épîtres pauliniennes r., 12, 13; Gal., 3, 28; Col., 3, 11), soit de l'Apocalypse 5; 13, 16). Ainsi se partageaient les hommes : les uns, is à un maître, et privés de leur liberté; les autres, au- mes, en mesure de se conduire eux-mêmes. Le péché les hommes esclaves : par analogie avec les premiers, soumet à une puissance qui les subjugue. Saint Paul, om., 6, 17-18, recourt à une comparaison semblable. *soit loué*, écrit-il, *de ce que après avoir été les esclaves éché, vous avez obéi de tout cœur à la règle de doctrine uelle vous avez été livrés; affranchis du péché, vous devenus esclaves de la justice.* De transposer la notion rvitude dans le domaine de la vie morale, d'autres que

Paul avaient eu l'idée. Pour les Stoïciens, obéir aux pass constituait un véritable esclavage, le pire de tous. Pa considérait comme une déchéance d'autant plus trag qu'il conduisait à la mort. Ce qu'il lui oppose, c'est n moins, non point un état d'affranchissement, mais autre forme d'esclavage, par rapport à Dieu, aboutis celle-ci à la sanctification, à la vie (Rom., 6, 21-23).

En dépit d'une similitude de forme, qu'il ne faut exagérer, la pensée de Jean s'inscrit sur un arrière- sensiblement différent. A en juger par la leçon prob blement primitive, il donne à entendre tout d'abord, pas précisément que le pécheur est « esclave du péch mais simplement que le pécheur est esclave ou ca Sans doute, fait-il allusion à la captivité d'Égypte, Dieu avait libéré son peuple. Nous n'avons plus à rapp à quel point le souvenir de l'Exode était présent à so prit. Comme Moïse avait arraché le peuple élu à la capt d'Égypte, Jésus était venu en ce monde pour libére hommes d'une servitude, autrement dure. L'oppos n'est plus, comme en Rom., 5, 16-23, entre deux esclav l'un par rapport au péché, ayant pour terme la mort; a tre selon Dieu, ordonné à la Vie. Elle consiste unique entre deux états : celui de servitude et celui de liberté.

Encore convient-il de se demander sous quelle don tion est placé le pécheur, et à quel maître il se voit d'obéir. Serait-ce la puissance des ténèbres et du pé On le pourrait conclure de ces mots du Sauveur : *Si demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes ples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affran* (8, 32). Cependant les Juifs auxquels s'adresse Jésus *ne vent entendre sa parole* (8, 43). Ils en sont incapables, que, étant fils du Diable, ils veulent accomplir les dési leur père, lequel est menteur et père du mensonge (8, Si le péché entraîne une servitude, celle-ci en suppose autre, plus tenace encore, puisqu'elle exclut pratique tout moyen de libération. En se plaçant au pouvo Satan, les hommes se détournent de la vérité qui les eû vés.

II

nouveau personnage qui vient d'entrer en scène est saint Jean terriblement sérieux. *Diable :* Διάβολος (8, 3, 2; 1 Jn, 3, 8-10), et Satan : Σατανᾶς (13, 27), ses noms, l'un traduit en grec, l'autre simplement transe l'araméen, sont synonymes. Ils signifient premièrel'accusateur; mais de là on passe à la notion d'adverpuis à celle de tentateur. En réalité le Diable ou le est à la fois l'adversaire de Dieu, dont il combat le , et l'ennemi des hommes, qu'il détourne de Dieu incitant au mal. En Jn, 8, 44, il apparaît animé de ns homicides, hostiles à la vérité. Jésus dit à son su-*Celui-là était homicide dès le commencement, et il ne pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité . Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre car il est menteur et père du mensonge.* L'allusion au le la chute de nos premiers parents (Gn., 3, 1-8) est ite. Le tentateur avait commencé par leur mentir; en les amenant à pécher, il leur donna la mort. Iden- l'ancien Serpent (Ap., 12, 9; 20, 2), le Diable, tousemblable à ce qu'il était au début, continue à égarer e habitée (1 Jn, 5, 19; Ap., 12, 9). Absolument par- l est le Mauvais : ὁ πονηρός (17, 15; 1 Jn, 2, 13, 14; 5, 18, 19); *le Prince de ce monde* : ὁ ἄρχων τοῦ κόσύτου (12, 31; 14, 30; 16, 11).

ugement de l'évangéliste, le rôle joué par un tel être pond en gros à ce qu'en disent les deux Testaments. ine de Satan et la nature de ses interventions n'en dent pas moins enveloppées de mystère. Que le Diable e créature, au regard de Jean, ce n'était pas douteux. nscendance divine et l'universalité de la création, nt toute forme de dualisme cosmologique, ne lui permt pas de s'arrêter à l'idée d'un principe mauvais qui pas dépendu de Dieu. Si le Diable était une créature, le lui-même qu'il s'était perverti, en se révoltant

contre le Créateur. Le fait de cette révolte est supposé d
le récit du combat livré par Michel et ses anges conti
Dragon et ses anges (Ap., 12, 7). Michel signifie : « Qu
semblable à Dieu ? ». Par contraste, le Dragon, identi
l'ancien Serpent, autrement dit Diable et le Satan (Ap. 1
9), est celui qui prétend s'égaler à Dieu. De là vient q
est précipité du ciel, sur la terre habitée, où il exerce
maléfices.

Tout ceci, avouons-le, reste très obscur. L'Apocalyps
un livre voilé. Pour y voir clair, il faudrait commence
se familiariser avec un genre littéraire dont le livre jo
nique est sans contredit le plus remarquable spécimen
chons au moins nous tenir à distance de deux erreurs
succomberait à la première, par excès de littéralisme, en
sant une part trop étroite soit aux figures conventionn
de l'apocalyptique juive, soit dans une mesure moin
l'imagerie de l'Asie Antérieure. Mais l'autre danger s
plus grand qui consisterait à poser en principe que le
bolisme dans lequel s'expriment les visions de Jean n
pond à rien de réel.

Le combat engagé dans le ciel par Michel et ses anges
tre le grand Dragon entouré de ses satellites signifier
simplement l'antagonisme du bien et du mal, nous n
rions rien à redire. Pour ma part, j'y verrais plus volo
la déchirure produite dans le monde des esprits purs p
mouvements opposés des uns et des autres : ceux-ci se
nant à Dieu, ceux-là se révoltant contre Lui, d'un élan
lement volontaire. Toujours est-il que, au regard du vo
Satan est une créature angélique, détournée de son prin
et par le fait même déchue. En style apocalyptique, les
rebelles sont régulièrement désignés par des étoiles. Ce
pas coïncidence fortuite si à deux endroits de son livre,
nous fait assister à la chute d'une grande étoile, dont il
(8, 10) qu'elle flambait comme une torche, et (9, 1) q
tombait sur la terre.

Aussitôt la terre est remplie d'amertume mortell
(8, 12), et plongée dans l'obscurité (9, 2). Une épaisse f
fait écran aux rayons solaires. De cette fumée, sortent

es sauterelles à queues de scorpions, à visages humains, blables à des chevaux équipés pour la guerre (9, 3, 7-10). sont chargées de tourmenter les hommes sous la con- de l'Ange de l'Abîme, enfin nommé : « Abaddon » ou ollyon » : « le Destructeur » (9, 5-6, 11). Si disposés que soyons d'accorder à pareille représentation une in- ce étrangère, le caractère diabolique de ces êtres fan- ques n'en est pas moins indubitable. Comme le Dragon é du ciel apparaît *frémissant de colère*, en séducteur du de habité (12, 9, 12), la chute de l'étoile est le pro- ne des périls qui menacent le genre humain. Nous avons affaire à un seul et même personnage d'origine céleste, exerce son action perverse en ce monde.

mment le Dieu créateur du ciel et de la terre laisse-t-il an une telle liberté ? Jean ne répond pas à cette ques- Mais il donne à entendre d'un bout à l'autre de son que les anges et les hommes sont en communion. Si les s bons assistent Dieu dans le gouvernement du monde, doute supposait-il que la perversion des anges déchus t les pousser à détourner de Dieu ceux qu'ils pour- t influencer. Que le pouvoir laissé au Diable de tenter umains ne soit ni absolu ni illimité dans le temps, Jean esse d'ailleurs de le répéter. Plus le combat mené par sur la terre mettra les hommes à l'épreuve, plus leur ire sera glorieuse. Pour en mesurer l'étendue, il n'est de passer en revue les finales des sept lettres aux es d'Asie (2, 7, 11, 17, 26, 28; 3, 5, 12, 21), les descrip- consacrées à l'assemblée des élus (7, 9-17; 14, 1-5), les ignages rendus aux vainqueurs de la grande tribula- (11, 12; 12, 11-12; 18, 20; 19, 8-9), les visions de la alem céleste (21, 1; 22, 5). Le Diable enrage d'autant que son temps, il le sait, est compté (12, 12). D'ail- les hommes sont libres de lui résister. Il ne peut agir ux si ce n'est par persuasion, soit directement, soit par oyen de puissances terrestres soumises à ses fins : pou- politiques symbolisés par la première Bête montant mer (11, 7; 13, 1-10); forces d'illusion, résultant des es idéologies, philosophiques ou religieuses, repré-

sentées par la seconde Bête sortant de la terre (13, 11
Point n'est besoin d'entrer en plus de détails pour
tater que la doctrine touchant le mystère de Sata
exposée dans l'Apocalypse sous une forme cohérente
puis l'ange révolté contre son Créateur, tombant d
comme une étoile brûlante, jusqu'à l'obscurité q
chute provoque sur la terre et aux épreuves qui aff
les hommes : tout concourt à montrer dans le péché
ange l'origine d'un désordre universel. Nous savons n
tenant pourquoi Satan est menteur et homicide et que
donner à la parole de Jésus : *il ne s'est pas tenu da
vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui* (Jn, 8, 44
étant l'ennemi de la Lumière, de la Vérité, de la Vie,
de la liberté, Satan personnifie la condition du péc
c'est qu'en gagnant les hommes à son refus, en les
chant d'accueillir la Lumière et la Vie, il en fait à son i
des êtres ténébreux, menteurs, voués à la mort du p
réduits à l'état d'esclaves. De là vient que pour l'év
liste le monde en son état actuel est littéralement s
que : *Il gît tout entier au pouvoir du Mauvais* (1 Jn, 5
C'est un monde en révolte, assujetti à un tyran, qui
nœuvre pour combattre Dieu.

F.-M. Braun, O.P.

AUX SOURCES
UNE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE *

PÔTRE chrétien, quel qu'il soit, ne peut nourrir la préten-
tion d'avoir une autre « spiritualité » que celle de l'Évangile,
reçu dans la foi et vécu dans la charité. Mais le mystère
ien, objet de l'une et de l'autre, est d'une telle richesse,
e telle plénitude, qu'aucun homme — hormis Jésus Notre-
neur — ne peut l'épuiser. Ce mystère fascine chaque per-
e humaine et s'empare d'elle d'une manière chaque fois
elle et originale. Le missionnaire, lui aussi, aborde le Christ,
et les hommes dans le Christ (ou plutôt est abordé par lui)
ne voie et sous une lumière quelque peu différentes de celles
utres. Simples nuances, sans doute; d'impondérables insis-
s; une perspective légèrement déplacée et autrement centrée,
de plus peut-être; mais elles suffisent à spécifier une vie
ogale strictement missionnaire.

écisons une fois pour toutes que les mots « mission », « missionnaire »...
eront toujours ici : « mission étrangère », « apôtre en territoire de mis-
trangère ».

r la problématique et les discussions actuelles sur la théologie des mis-
cf., entre autres, mais surtout : A. Seumois, O.M.I., *Vers une défini-
e l'activité missionnaire*, in *Nouv. Rev. de Sc. missionnaire*, Beckenried
), 1947, fasc. 3, pp. 161-187; fasc. 4, pp. 254-261; 1948, fasc. 1, pp. 1-16.
cependant une mise au point opportune de quelques points par Ant.
INCKX, S.J., *Katholieke Missie en Missieapostolaat*, dans *Bijdragen*, 1951,
. 363-385.)

Journet, *L'Église du Verbe Incarné*, Desclée de Brouwer, t. II, 1951,
23-1250. On trouvera là, surtout chez le premier, une abondante biblio-
e et les diverses opinions.

Ce sont ces aspects du mystère chrétien plus spécialement accentués dans l'idéal du vrai missionnaire que nous tâcherons d'inventorier, nous limitant aux principaux. Comment concrètement le missionnaire devra en vivre, sous quelles formes les vertus chrétiennes s'incarneront dans sa conduite, quels sont les moyens qu'il devra employer dans ce but, autant de questions que nous laissons ici de côté.

I

Allons donc tout de suite à l'essentiel. On n'a rien compris à la vie chrétienne quand on n'a pas réalisé qu'elle est essentiellement théologale. Nous sommes fils de Dieu, notre Père, nous participons ainsi à la vie Trinitaire; comme le Verbe Fils, parce qu'il procède du Père et se retourne entière *ad Patrem*, le chrétien, à son tour, est fils de Dieu, parce né de Dieu, il n'existe plus que pour lui : *In laudem gloriae* De même, on n'a rien compris à la vocation missionnaire quand on n'a pas axé, centré son idéal apostolique sur lui-même, avant tout. « L'esprit apostolique implique le centrisme radical de la vie intérieure », écrit le chanoine T Le fils de Dieu communie à l'amour divin que l'Esprit répand dans son cœur et aime avec tant d'ardeur, de pa et d'enthousiasme la Bonté infinie du Dieu vivant, son qu'il veut faire tout pour que l'adorable Trinité soit le parfaitement, le plus complètement honorée, glorifiée, a Là se situe le motif essentiel de l'appel missionnaire. C'e que saint Ignace exprimait — et c'est là un des signes d génie apostolique — en affirmant que le motif d'action des membres de sa Compagnie devra toujours être : *Ad majorem gloriam*. L'apôtre décide de rentrer en activité au servic prochain *propter abundantiam divini amoris, ut Dei vol impleatur, propter Ipsius gloriam*, écrit saint Thomas[2]

1. *Nature et spiritualité du clergé diocésain*, Desclée de Brouwer, p. 256.

2. *S. Theol.*, IIª IIæ, q. 182, a. 2 c.

urait insister assez sur l'importance de cette vue foncière- et primordialement théologale de l'activité apostolique. dans cette perspective seule, c'est-à-dire dans la *perspective charité*, de l'amour de Dieu follement aimé, que l'activité renoncements que s'impose le missionnaire trouvent leur ière et principale justification. Il serait facile, ici, de s'éten- t de citer de nombreux auteurs[3] qui se sont plu, ces der- temps, à rappeler, après les papes Benoît XV et Pie XI leurs encycliques missionnaires, que « notre amour envers exige que nous cherchions à augmenter le nombre de ceux 'adorent, le servent en Esprit et en Vérité... car rien ne st cher comme d'amener les hommes à la Vérité et de les r[4] ».

irmer ainsi que l'entreprise missionnaire, comme toute té chrétienne apostolique, est un acte de charité théolo- c'est affirmer par le même coup que l'apôtre authentique rien d'autre que le « contemplatif, apostolique en tant que dant », selon la belle expression du P. de Menasce[5]. *Quidam* explique saint Thomas, *ad tantum culmen caritatis ascen- quod etiam divinam contemplationem licet ea maxime de- tur, praetermittunt, ut Deo serviant in salutem anima-*. C'est donc *per modum additionis* — parce que l'amour a i et s'est épanoui — et non *per modum subtractionis* — ne s'il se résignait à aimer moins — que le contemplatif nt apôtre[7]. « L'apôtre ne serait qu'un propagandiste plus ins heureux, s'il n'était d'abord un contemplatif », conclut

gnalons entre autres : H. DE LUBAC, S.J., *Le fondement théologique des s*, Biblioth. de l'U.M.C. de France, Bloud et Gay, 1941; ou aux Édi- u Seuil, 1946. J. DANIÉLOU, S.J., *Le Mystère du salut des nations*, Édit. il, 1945. Ch. JOURNET, *L'Église du Verbe Incarné*, t. II, Desclée de r, 1951, pp. 1223-1250. J. DE MENASCE, O.P., *Polarité de l'activité mis- re*, dans *Nouv. Rev. Sc. miss.*, Beckenried, 1945, pp. 81 et sq., et autres cités par Ch. JOURNET, *op. cit.*, p. 1227, note 1. A. PLÉ, O.P., *Un mys- Dieu : le prochain*, dans *La Vie Spirituelle*, Paris, octobre 1945, -241. Card. SUHARD, *Le Sens de Dieu*, Édit. Lahure, Paris, 1948. Chan. *Nature et spiritualité du clergé diocésain*, Desclée de Brouwer, 1946. XI, *Rerum Ecclesiae*, Édit. S.A.M., p. 8.
larité de l'activité missionnaire, art. cit., p. 83.
aest. disput. de Caritate, a. 11, ad 6.
Theol., IIª IIæ, q. 182, a. 1, ad 3m.

le P. Plé. L'histoire de l'apostolat chrétien en est un perp commentaire. Les grands apôtres ont toujours été de gr priants, dont la vie de dévouement inusable et de don d mêmes était une *actuosa contemplatio seu contemplativa ac* Qu'il suffise de citer saint Paul et saint François Xavier, che la chose est trop manifeste.

Tout ce qui précède compte sans doute pour tout apôtre, déploie sa charité dans les territoires où l'Église est déjà dement fondée, ou qu'il exerce cette même et unique charit un sol où l'Église n'est pas encore établie dans toute sa con tion visible. Mais alors, sous quel aspect le missionnaire, au où nous l'entendons ici, va-t-il dans sa foi, contempler la I divine afin de consacrer sa vie pour qu'elle soit davantage fiée ? Quelle sera la nuance spéciale de son amour envers le qui cherche ici sur terre des adorateurs en esprit et en vérité peut affirmer ceci, semble-t-il : le cachet propre de la conte tion et de l'activité apostolique du missionnaire sera leur c tère et leur préoccupation d'*universalité*; et même, plus pr ment, d'universalité *géographique*. Le missionnaire veut q Sainte Trinité soit connue en vérité, adorée en esprit, aim Jésus-Christ, glorifiée et louée par *tous* les hommes, ou p par *tous les peuples, toutes les races, et sur tous les sols terre.* Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; le Père de Seigneur Jésus-Christ; la Trinité Sainte, devant laquelle les et les archanges, et « la milice des armées célestes » se pr nent et chantent le triple *Sanctus* éternel, est le Dieu et veu le Père aimé de *tous* les hommes. Toutes les nations doive nétrer dans la Jérusalem céleste; toutes les parcelles de la où le Fils de Dieu a voulu naître, doivent s'incorporer da louange de la création.

L'universalité humaine et géographique de la glorificatio à son Dieu obsède le missionnaire au point de le décider à q son pays pour aller là où l'adorable Trinité n'est pas encore ni servie de la seule manière voulue par elle; il veut que p dans tout le monde, sur chaque sol, au sein de chaque p du cœur même de chaque famille humaine s'élèvent vers

8. Saint Grégoire, de saint Athanase, P. G., t. 35, col. 1104, B.

Bonté la louange et l'action de grâces que l'Esprit-Saint, *ns orbem terrarum*, et au travail dans chaque âme humaine, ère lentement et imperceptiblement, au travers des dédales réparations providentielles, pour la susciter clairement enfin ır où, à son action cachée, fera écho la parole de l'envoyé de

missionnaire sent son cœur se briser quand il regarde la du monde — un livre qu'il consulte souvent — et qu'il end, navré et blessé dans son affection la plus chère, que les territoires immenses encore, comme la Russie et la Sibé- ar exemple, le Dieu vivant n'est pas loué en vérité; que sur- des masses humaines — l'Islam et ses 325 millions d'adeptes, douisme avec ses 220 millions, le bouddhisme avec ses millions de fidèles — ne connaissent, ne servent pas Dieu, Père, comme il le désire, c'est-à-dire par Jésus-Christ et l'Église. Pourtant rien, ni choses, ni peuples, ni individus, ne peut être séparé de Dieu. TOUT DANS LA CRÉATION DOIT INDRE A L'ADORATION INFINIE QUE LE CHRIST OFFRE A LA TRI- SAINTE.

comprend Charles de Foucauld s'établissant au milieu du t pour y offrir le saint Sacrifice : le désert aussi doit glori- Dieu par le Christ; on comprend les Pères Oblats partant les territoires les plus reculés des glaces polaires pour y rer les mêmes mystères sacrés : les glaces polaires aussi doi- glorifier Dieu par le Christ. Le P. Teilhard de Chardin eut ême geste en traversant les montagnes d'Asie. Les moines Grand-Saint-Bernard l'ont répété sur l'Himalaya. Mais on rend surtout que des chrétiens, parce qu'ils aiment folle- leur Dieu, s'en vont, parfois fort loin, se mêler aux popula- les plus arriérées, comme aux plus cultivées, afin que s aussi, éclairées par la foi et incorporées au Christ, mon- la louange et l'adoration chrétiennes. Ils n'auront pas de , tant que leur Père ne recevra pas, ne fût-ce que d'un seul de la terre, ne fût-ce que d'un seul peuple, la gloire à la- e il a droit [9].

uand nous mettons au premier plan des préoccupations missionnaires ui-même, et non les hommes, ce n'est aucunement au détriment de

Et même si personne n'écoute leur prédication et ne se sou
à la foi qu'ils prêchent, comme c'est le cas en mainte missio
territoire d'Islam, ils resteront encore, parce qu'ils aiment l
et aiment ces peuples qui, par leur présence, finiront tôt ou
à se joindre à l'adoration qui s'élève de leurs autels et de l
cœurs.

Cette vision et cette volonté d'universalité, exprimées pa
consécration de leur activité, même extérieure, au Dieu de
et à son Royaume mondial, différencient la vocation et la
spirituelle des missionnaires de celles des autres apôtres. C
ci servent le même Seigneur avec le même amour, mais l
l'Agapè — l'Église [16] — est déjà organisée dans sa structure
male: là donc où tout homme de bonne volonté peut glo
Dieu en vérité. Ceux-là veulent entendre chanter dans la lu
la louange de Dieu sur tous les points du globe. Et ils y
planter la Croix et apporter Jésus-Christ.

II

Car *personne ne va au Père, si ce n'est par lui.* Depuis
Marie a prononcé son *Fiat*, on ne peut aimer Dieu sinon
Christ et avec sa Mère très sainte. Le Fils de Marie est l'u
médiateur entre Dieu et les hommes. Si la Sainte Trinité est
gine et le terme de toute vie chrétienne, le Christ en est le c
Il est le Chef de qui toute vie découle. Il est l'exemplai
l'image duquel nous sommes prédestinés à nous conformer
voyé par le Père pour proclamer la Parole, sauver les ho
dans son sang et bâtir son Église, Jésus se trouve être en t

ceux-ci ! Depuis l'Incarnation du Verbe, l'amour pour Dieu (l'amou
tien envers Dieu, c'est-à-dire le seul pleinement authentique) est *im*
sans l'amour simultané, inséparable, essentiel — mais subordonné —
enfants, actuels ou possibles, de notre Père, le Père de Notre-Seigneu
Christ. Mais il faut bien comprendre que l'amour le plus vrai, le pl
veillant, le plus efficace envers l'homme, c'est l'amour qui a Dieu
principe et comme « motif formel ». Sur l'orientation franchement
gale de l'authentique amour du prochain, voir *Le motif formel de la*
envers le prochain, dans *Revue thomiste*, 1952, fasc. 1, pp. 97-118. Cf.

10. Saint Ignace d'Antioche. *Epist. ad Rom.*, P. G., t. V, col. 685.

èle achevé, l'idéal concret et parfait, du missionnaire chré-
Celui-ci ne peut donc le quitter des yeux de son cœur, et
sa vie spirituelle et apostolique consiste à s'unir à son
le plus étroitement possible, afin qu'à travers lui, Jésus
e étendre son Règne.

cela, encore une fois, le missionnaire ne se distingue guère
l'apôtre, ni du pasteur, ni du moine. Sur quoi donc sa
emplation du Christ[11] va-t-elle se porter plus volontiers, pour
miner ensuite la conduite de sa vie, décider de ses options,
re en branle son activité passionnée ? Il semble bien que « le
ère sur lequel s'arrête de préférence le regard du mission-
, parce que l'Esprit-Saint lui en donne le goût et l'intelli-
e, c'est le *mystère du plan divin de la Rédemption*[12] ». Et
i les trésors insondables de cet Amour rédempteur du
st et de l'amour co-rédempteur de Marie, dont il cherche *à*
prendre avec tous les saints la largeur, la longueur, la hau-
et la profondeur[13], quelle est la dimension dont il va spécia-
nt poursuivre le mouvement afin d'y conformer son propre
ur des hommes, participation et prolongement de celui de
Chef ? La première et la dernière, sans aucun doute, de celles
saint Paul énumère : la *largeur* et la *profondeur*.

largeur, d'abord et surtout. S'il est une préoccupation qu'on
eut arracher de l'esprit du missionnaire authentique, c'est
celle de *l'universalité de la Rédemption*. Le *Deus qui vult*
es homines salvos fieri et le *pro omnibus mortuus est Chris-*
e saint Paul[14], ainsi que le *Nullus est, fuit vel erit homo, pro*
Christus passus non fuerit du Concile de Quiercy[15], scandent
rière comme un refrain irrésistible qui l'empêche de s'ar-
en route.

Quand nous parlons du Christ, nous sous-entendons toujours sa très
Mère. Il ne faut pas séparer Jésus et Marie. Ils sont unis d'un lien
oluble, et si l'Incarnation du Verbe est intrinsèquement connexe à la
nité divine et vice-versa, l'œuvre du Rédempteur est intrinsèquement
lle aussi, dans l'ordre actuel, à l'intervention miséricordieusement néces-
de l'*Alma socia Christi*.

Maze, *Le Père Blanc à l'école du cardinal Lavigerie*, pp. 67-68.

Ephes., 3, 18.

1 Tim., 2, 1-6; 2 Cor., 5, 15.

D. B., 319.

Le sang du Christ est si puissant, une âme humaine es
chère à Dieu, qu'aucun obstacle, si déconcertant soit-il, qu
cune situation, si désespérée qu'elle paraisse, ne peut lui i
douter un instant que ces âmes, autour de lui, plongées peut
encore dans d'inextricables ténèbres, ne finiront par s'ouvrir
lumière et à la grâce de Dieu. Ainsi, en terre d'Islam : seule
foi en la Rédemption universelle donne un sens à la vie sacri
de ceux qui y travaillent, humainement parlant, en vain. Il
des postes au Sahara, en Kabylie, où depuis soixante-quinze
trois prêtres, chaque jour, avec un zèle toujours jeune et renou
aux sources de la Croix, tâchent d'instiller dans ces cœurs
sulmans la semence évangélique, et cependant ils ne comp
parmi leurs ouailles ni un chrétien ni un catéchumène pr
ment dit. On leur a dit qu'ils perdaient leur temps alors que
confrères du Centre africain sont débordés par le ministère
toral; on a proféré devant eux ce blasphème que le musulma
inconvertissable : ils ont répondu qu'ils croyaient avec tou
force de leur foi que le Christ était mort pour ce peuple a
que pour nous, et qu'après un siècle ou deux, ce peuple finir
se laisser laver dans le sang de l'Agneau. Ou quand le mis
naire, en certains coins perdus d'Afrique ou d'Australie, se
che avec tendresse sur de pauvres personnes humaines dont
veloppement culturel est des plus rudimentaires, on lui ra
d'un air protecteur et entendu, qu'il y a sur terre des po
tions plus intéressantes, plus cultivées que ces « demi-sauva
Que lui importent ces considérations humaines; il sait qu
pauvres êtres traités par les colonisateurs, sinon comm
esclaves, du moins comme un matériel à rendement éco
que, sont des hommes appelés à devenir membres du Chri
sont, eux aussi, comme individus et comme peuples, néces
au Christ pour que son Corps atteigne la plénitude de so
adulte.

Car ici encore, il importe de se fixer dans la perspective
centrique, ou plutôt christocentrique, et de ne pas dévier en
tant à l'avant-plan le bien de l'homme[16]. Cette place appa

16. Lequel d'ailleurs coïncide avec la gloire de Dieu. « La vision de
c'est la vie de l'homme, déclare saint Irénée, et la vie de l'homme,

rist et à son Royaume. La charité théologale a comme objet
l : Dieu. Dieu dans le prochain ou dans le Christ. *Ce que*
aites au moindre des miens, c'est à Moi que vous le faites.
t Jésus, nous aimerons tendrement et généreusement, par
éritable bienveillance désintéressée, chacun de ses frères et
eux qui sont appelés à devenir ses membres. Mais « c'est
que nous aimons en eux[17] », comme l'explique sainte Thé-
e Lisieux, et « c'est Jésus qui les aime par nous[18] ». De
« qu'il y a en somme un double mouvement de notre cha-
écrit le P. Daniélou :

Nous désirons apporter le Christ aux âmes et nous désirons
porter les âmes au Christ. Trop souvent, on ne pense qu'au
emier : il faut apporter le Christ aux âmes; si l'on en reste là,
crains que notre appel missionnaire ne soit pas assez urgent
se heurte à certaines objections. Mais si nous insistons aussi
l'autre aspect : nous voulons apporter les âmes au Christ,
ce que apporter les âmes au Christ est la seule preuve d'amour
cace que nous puissions lui donner... alors l'esprit apostolique
uvant sa source dans l'amour du Christ prend une urgence
placable[19].

à la perspective missionnaire authentique : le Christ doit,
très Sainte Mère, régner dans tous les peuples, son sang
e versé sur tous les continents, son Corps mystique ne sera
t que lorsque chaque nation et chaque famille humaine

e Dieu » (*Adv. Haeres.*, IV, 20, 7; P. G., t. VII, col. 1037). Voir à ce
Bouëssé, O.P., *Théologie et doxologie*, dans *Année théologique*, 1950,
212 et 289-303. — Autre est le motif, autre est le bénéficiaire de la
héologale. Dieu ne peut rien gagner à notre amour, mais il ne peut
as en être le motif, s'il est vrai que notre charité n'est qu'une parti-
de l'amour divin : Dieu n'a d'autre « motif » d'aimer que lui-même.
ner Dieu pour Dieu est notre perfection, notre bien. Dieu seul reste
essentiel de notre charité et de l'activité missionnaire; les hommes
les uniques bénéficiaires.

toire d'une âme, ch. IX, Édit. Office central de Lisieux, 1949, p. 147.
d., pp. 142-143.

Mystère du salut des nations, pp. 134-135. Ici vaut également, en
au Christ, et donc *mutatis mutandis*, ce que nous avons dit à la

y auront été incorporées, sa gloire ne sera consommée que q
que des quatre coins de la terre s'élèveront le *Hosanna, au fil
de David* et les acclamations à l'Agneau que saint Jean entend
chanter par les myriades de myriades, de toute tribu, langue
peuple et nation [20].

Soucieux de communier ainsi à la largeur de l'amour de
Christ, le missionnaire ne cesse en même temps d'en méditer la
profondeur : les abaissements inouïs, les anéantissements incom
préhensibles de l'humilité divine renonçant aux honneurs de
sa Divinité, pour devenir, grâce à l'humble Marie, semblable à
nous, et assumer toutes nos misères, hormis le péché. Saint Paul
l'avait compris, cet amour humble et oublieux de soi, lui qui
s'était fait tout à tous, lui qui s'était fait grec avec les Grecs
juif avec les Juifs, lui qui voulait souffrir avec ceux qui souffrent
et se réjoindre avec ceux qui sont dans la joie. Cet aspect de la
charité du Christ, les missionnaires véritables de tous les temps
ont prétendu l'imiter. L'encyclique *Evangelii praecones* [21], pro
celle de Benoît XV *Maximum illud* [22], l'a rappelé naguère. Déjà
le cardinal Lavigerie voulait que « le caractère et l'esprit propre
de sa Société soit de se rapprocher des indigènes par tout les
habitudes extérieures... conformément à l'exemple de l'Apôtre
omnibus omnia factus sum [23] ». C'est pourquoi il décida que le
costume de ses missionnaires fût celui des Arabes, et qu'il exigeât
d'eux avec une sévérité étonnante, une connaissance parfaite et
l'usage quasi exclusif de la langue des peuples évangélisés, une
pratique familière de leur savoir-vivre, une connaissance pro
fondie de leurs coutumes et de leur manière de penser, de raison
ner, d'exprimer leurs sentiments. Les papes ont voulu que ce
renoncement aille aussi loin, et que le missionnaire se dépouille
de tout ce qui est proprement européen ou américain, selon les
cas, adopte la mentalité, la manière de penser de ceux à qui il
doit transmettre la Parole divine. Ne peuvent comprendre la
somme de renoncements intérieurs parfois héroïques que cette
démarche exige et suppose, que ceux qui s'y sont essayés. Ath

20. Ap., ch. v.
21. 2 juin 1951, Édit. Bonne Presse, Paris, pp. 10-11, 23-25.
22. 30 novembre 1919, Édit S.A.M., pp. 12, 20.
23. Maze, *op. cit.*, pp. 158, 271, etc.

d'âme d'autant plus pénible qu'il est malaisé de discerner exactitude ce dont il faut se dépouiller et ce qu'il faut transre, ce qu'il faut faire mourir dans la pensée et dans les irs du peuple à incorporer au Christ, et ce que l'Évangile va oir assumer et diviniser. Quoi qu'il en soit, la vocation ionnaire, comme toute vocation apostolique du reste, com- de perpétuels et profonds renoncements. « La qualité la nécessaire dans une compagnie d'apôtres, disait encore le inal Lavigerie, est cette disposition à se renoncer et à s'outoujours soi-même pour suivre Notre-Seigneur en portant sa [24]. » Chez le missionnaire proprement dit, ce renoncement dra parfois d'autres formes que celui de l'apôtre qui reste son pays : il quittera effectivement pays, parents, amis, mais ut, langue, habitudes, milieu de vie, et même, certains nes de pensées qui étaient devenus pour lui comme une ıde nature. Il devra suivre jusqu'au bout la logique de *ega temetipsum.*

ıe telle abnégation suppose, on le comprend, un amour pasné pour le Christ et Notre-Dame, et un amour des hommes semblable à celui qui enflamme le cœur de Notre-Seigneur : mour empreint d'un tel respect pour chaque âme, et pour ue peuple, qu'il veut voir toute expression, toute culture, valeur humaine légitime assumées dans le Corps mystique, l, ici sur la terre, dans sa phase pérégrinale, n'est autre que ise catholique romaine.

III

us voilà arrivés au troisième mystère qui doit fournir au onnaire un objet privilégié de contemplation et d'amour : *lesia*, l'*Oikoumené*[25], la *Katholiké*. A vrai dire, nous en déjà parlé dans tout ce qui précède. Car, qu'est l'Église, cette communauté de vie dans le Christ; cette famille de

Maze, *op. cit.*, p. 128; cf. dans le même sens, Theis, *op. cit.*, pp. 60

Martyre de saint Polycarpe, ch. xix, n° 2, cité par Journet, *op. cit.*, 7.

Dieu dont les enfants, membres du Fils unique du Père — le de Marie — participent ensemble, sous la direction de la hi chie, à la vie trinitaire reçue par les sacrements. Le mission souffre de voir son Dieu frustré de l'amour plénier de por entières de l'humanité, de voir la Rédemption universell Christ non encore appliquée à des milliers d'âmes et de pe pour lesquels il a versé son sang; il souffre également de vo Corps du Christ privé d'un grand nombre de membres san quels ses propres richesses ne pourront jamais déployer t leurs propres virtualités. La *catholicité* de l'Église, on le d aisément, voilà l'objet propre de l'activité missionnaire. catholicité essentielle de l'Église consiste non seulement qu'elle soit ouverte à toutes les valeurs humaines, mais aussi qu'elle appelle à soi et ressente un certain besoin d'accueil son sein les hommes de toute tribu, langue et race; « elle re ses citoyens dans toutes les nations », dit saint Augustin par Pie XII[26], « et c'est en toutes les langues qu'elle grou communauté qui pérégrine sur la terre. Elle ne se préoccup des différences dans les coutumes, les lois, les institutions ne retranche ni ne détruit rien de tout cela, mais elle co plutôt et s'adapte ». On pourrait citer maints textes, et surt nombreux et beaux passages des trois encycliques mission de Benoît XV, Pie XI et Pie XII, qui rappellent avec force ouverture de l'Église à toutes les richesses humaines authen qui, en droit, lui appartiennent, elle en qui le Christ doit r tuler — *Anakephalaiosasthai* — l'univers racheté.

Toutefois, il est un aspect de la catholicité de l'Église, l'objet propre de l'activité missionnaire au sens strict[27], e la catholicité *spaciale* ou *géographique*. Implanter l'Égli *Ursakrament Gottes*, comme l'appelait Feckes, dans de no terres[28], c'est-à-dire là où l'Église n'est pas stablement

26. Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1946, p. 623.

27. Il s'agit ici, pour parler techniquement, de l' « objectum formal ou « motif spécificateur », selon A. Seumois, *art. cit.*, 1948, fasc. 1, pp

28. Pie XII, dans *Evangelii Praecones*, 2 juin 1951, Éd. Bonne Presse p. 12; dans son *Epist. Perlibenti equidem*, A.A.S., 1950, p. 727, et dans s culion aux directeurs des œuvres missionnaires, A.A.S., 1944, p. 208 ment Benoît XV, *Maximum Illud*, A.A.S., 1919, pp. 440 sq.; Pie XI *Ecclesiae*, A.A.S., 1926, p. 65.

dans sa structure complète, est selon Pie XII, « le but der-
uquel les missions doivent tendre et qu'elles doivent tou-
avoir devant les yeux[29] ». Le missionnaire, l'homme de
catholicité géographique, quitte son pays pour aller enra-
et commencer à édifier l'Église, là où elle ne l'est pas
e, afin que cette « Église-Institution », selon l'expression du
ngar[30], apporte par sa prédication et ses sacrements le salut
mes, c'est-à-dire la vie divine avec toujours plus de pléni-
et construise ainsi, « fabrique », dirait saint Thomas[31],
glise-Communauté de vie », le Corps mystique du Christ
inal qui devra plus tard s'épanouir dans la Jérusalem cé-
Car il ne faut pas seulement voir dans le mystère de l'É-
le seul aspect de moyen de salut pour les hommes, mais
ncore son aspect éternel et intérieur de vie divine commu-
aux hommes, de famille de Dieu, de Corps et d'Épouse du
, dont nous devons par notre activité pastorale, apostolique
ssionnaire, préparer les noces célestes avec l'Agneau, décri-
r l'Apocalypse de saint Jean. De sorte que si l'on peut dire
faut apporter l'Église aux âmes pour qu'elles reçoivent la
vine, ainsi peut-on affirmer également et avec plus d'insis-
encore, qu'il faut réunir les âmes sanctifiées à l'Église,
du Christ, de la manière la plus complète possible, afin
rer la gloire de son Époux divin, et, par Lui, de la Trinité
e.

t ceci montre l'enthousiasme et l'amour pour l'Église dont
re animé le missionnaire pour comprendre sa vocation pro-
y répondre. C'est dire qu'une des caractéristiques princi-
d'une société de missionnaires résidera dans son souci de
fidèle à la hiérarchie, cause efficiente et instrumentale de

vangelii Praecones, *ibid.*, p. 11.
f. M.-J. Congar, O.P., *Esquisses du Mystère de l'Église*, Édit. du Cerf,
p. 84 et sq. En distinguant « Église-Institution » et « Église-Commu-
e vie », nous ne voulons distinguer que deux *aspects* d'une même et
Église, aspects qui se recouvrent d'ailleurs entièrement, comme l'a
avec force l'Encyclique *Humani Generis*, 12 août 1950, Bonne Presse,
.A.S., 1950, p. 571.
Theol., III[a], q. 64, a. 2, ad 3[um].

l'Église[32], et spécialement à notre Saint-Père le pape et à l'é
vêque; sa préoccupation aussi de communier, au moins dan
prière, à la vie, aux luttes, et aux efforts d'expansion de l'Égl
missionnaire *entière* sur tous les continents, sans se cantonn
jamais dans le cercle restreint où sa propre activité, tou
très limitée, se déploie; le désintéressement que doit avoir
missionnaire dans son apostolat, au-dessus de tous les nati
lismes et particularismes, ne fût-ce que celui de sa propre fam
religieuse. Les papes ont toujours fortement insisté sur ces
points[33], et il importe plus que jamais de ne pas laisser un
directives devenir lettre morte, si l'on veut que règne le Seig
Jésus et que notre Père soit adoré en vérité.

On le voit : le caractère d'universalité, de catholicité hum
et donc géographique du mystère chrétien est bien le c
d'attraction de l'idéal missionnaire et la source d'où il s
et où il se nourrit. Nous l'avons remarqué aux trois sphère
mystère chanté par saint Paul : Dieu, le Christ, l'Église; Di
réconciliant *le monde* par le Christ et dans l'Église, pour
tout en tous.

Dominique-Marie Nothomb, S. M. A.

32. Cf. Ch. Journet, *L'Église du Verbe Incarné*, Desclée de Brouwer
1941.

33. Par ex., *Evangelii Praecones*, Édit. Bonne Presse, pp. 22-23; *Max
Illud*, A.A.S., 1919, p. 444; *Rerum Ecclesiae*, A.A.S., 1926, pp. 81-82.

PAULINE DE NICOLAY
1811-1869

nom de Pauline de Nicolay est encore peu connu. Elle a cependant joué en Palestine un rôle qui ne doit pas être oublié. Le chaos politique et religieux qui recouvre cette sacrée a des remous variés, et aujourd'hui il est intéressant rtir du silence le nom et l'œuvre de Pauline de Nicolay.

ıs la Restauration, ses parents occupaient une haute situa- à la cour de France. Pair de France, M. de Nicolay vivait l'intimité de la famille royale, ainsi que sa femme, fille du le Lévis.

gloire de Napoléon n'était certes pas éteinte, mais la Maison ance vivait profondément dans les cœurs et bien des fidèles ient cessé d'appeler le retour du roi.

famille de M. de Nicolay comptait huit enfants, Pauline une des plus jeunes. La tradition de famille la donne comme igente et joyeuse; ses récits pleins de verve amenaient la dans ce groupe de jeunesse.

étranges faveurs entourent déjà l'enfance de la petite fille. le jardin de la maison de campagne, Jésus lui apparaît sous me d'un pèlerin et lui demande son goûter qu'elle se hâte i offrir. Il reviendra avec sa Mère, avec les anges, et la e se lève la nuit pour remercier. *Jésus en pèlerin!* ne semble- as vouloir annoncer, préparer la ligne de vie qui sera celle uline?

temps de la Restauration fut une période heureuse pour la

France. Chose curieuse, mais très compréhensible, au cou
la tourmente révolutionnaire, une fermentation, un bouillo
ment de ferveur avait éclaté : des âmes ardentes s'étaient dre
pour défendre le Christ qu'on voulait abattre. Et avec admir
nous voyons, au sortir de la Révolution, surgir de nouv
Ordres religieux pleins de sève. L'orage avait hâté la ger
tion.

Nous ne parlerons que d'un seul : Sophie Barat, femme
intelligence et d'une culture rares, avait fondé les Dame
Sacré-Cœur pour l'éducation des jeunes filles. Un prêtr
P. Varin, l'avait conseillée et aidée. L'Ordre s'était imp
vigoureusement à Paris. Les plus grandes familles de Fran
confiaient leurs filles avec fierté. Les sœurs aînées de Pa
furent de leurs premières élèves.

Lorsque Pauline eut treize ans, Mme de Nicolay la condui
son tour chez les Dames du Sacré-Cœur.

1824. Le jour de Pâques de cette année, Mère Barat racc
ses élèves l'apparition du Christ aux disciples d'Emmaü
récit bouleverse Pauline, il s'imprime si fortement dan
esprit et son cœur que plus tard nous en verrons les étonn
résultats.

Passons sur ces années de paix à la fin desquelles Pa
ayant terminé son instruction, obtint de rester dans la m
comme professeur bénévole.

Et voici de nouveau la Révolution dans Paris.

1830. Les Bourbons quittent la France, Louis-Philippe
le trône.

Cette « usurpation », le mot est de M. de Nicolay, n'e
supportable pour cette famille attachée aux Bourbons jusq
moelle des os. Elle s'exile elle-même, quitte Paris et se r
en Suisse, à Fribourg, vieille cité, capitale d'un canton peu
catholiques fervents.

Dans la tourmente, l'œuvre des Dames du Sacré-Cœur
fert. Les religieuses doivent quitter la France, et la fami
Nicolay a l'honneur d'accueillir à Fribourg Mère Barat
compagnes. Le passage de Sophie Barat laissera une trace
neuse dans le cercle de famille et d'amis. Elle s'occupe
de fonder en Suisse deux maisons de son Ordre, à Mont

e, aidée de Pauline, dont la vocation se précise. Ses sœurs
s sont déjà religieuses du Sacré-Cœur; elle veut aussi pren-
e voile, mais son père a exigé qu'elle attende ses vingt et un

st ainsi que le 8 septembre 1832 Pauline reçoit le voile des
s de Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève. La voici
bée dans cet Ordre qui se multiplie en Suisse et en Italie.
uline donne d'abord tous ses soins à la maison de Montet,
elle est envoyée à Parme, ensuite à Turin, où le Sacré-Cœur
ppelé et protégé par le roi Charles-Félix. Enfin à Gênes. Par-
ces Dames sont attendues et le succès de leurs maisons
rme.
is rien n'est stable.
8. Encore la révolution. L'Italie aussi bouillonne, et brus-
ent il faut fermer les maisons religieuses et fuir.
Pauline de Nicolay va donner toute sa mesure. A Gênes, où
aison est prospère, la supérieure est malade. On vient annon-
que les hordes révolutionnaires arrivent et veulent chasser
esses et élèves.
uline ne dispose que de quelques heures. Prenant sur elle
s les responsabilités, elle rend à leurs familles les élèves de
s, case les autres dans des maisons sûres, fait transporter la
ieure chez des amis; enfin, à onze heures du soir, à travers
ville tumultueuse, elle se rend elle-même au Consulat de
ce pour se mettre sous sa protection.
ffervescence ayant diminué, Pauline peut emmener la supé-
e à Bordeaux, où elle arrive épuisée par tant de jours sans
et de nuits sans sommeil.
une grave maladie se déclare, ses yeux sont menacés. M. de
ay réclame sa fille pour la faire soigner. Il la conduira chez
lus grands spécialistes, à Lyon, Genève, Lausanne, Zurich
squ'à Cologne. Tout en acceptant les soins, Pauline recher-
es lieux de pèlerinage. Fourvières à Lyon, Einsiedeln près de
h la retiennent, mais surtout à Cologne, le tombeau des
Mages.
'y a-t-il à ce tombeau qui trouble ainsi Pauline? Elle revoit
prit l'Orient, la Palestine, elle pleure au souvenir de ce récit
maüs qui l'a tant émue autrefois. Les Lieux Saints! mais

c'est là qu'elle rêve de fixer sa vie. Qu'a-t-elle attendu jusqu
pour écouter, pour répondre à l'appel enfoncé dans son co
Jésus Pèlerin ne s'est-il pas montré à elle toute enfant ?

Elle s'arrache à ce tombeau et se laisse conduire chez les
savants spécialistes, elle veut guérir. Mais au cours de c
épreuve s'est préparée lentement une évolution dans sa desti
Elle en est sûre, elle est appelée ailleurs et se sent pressée d'
en Terre Sainte se consacrer à ces sanctuaires continuellem
menacés, ces lieux où le Fils de Dieu a vécu, assoiffé d'am
pour les pauvres hommes.

Elle demande conseil. Son directeur est le P. Louis Fer
Jésuite; elle verra le curé d'Ars, mais elle est décidée et fait
d'aller en Terre Sainte et d'y mourir.

On lui conseille de s'ouvrir de son désir au Nonce, ch
d'affaires de Rome en Suisse. Lui et le P. Ferrara en parle
Pie IX. Celui-ci connaît la famille de Nicolay. Qu'elle vien
Rome, il la recevra.

Pauline a désiré se recueillir encore quelque temps et se
à la Visitation d'Annecy près du tombeau de saint Françoi
Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Elle y résidera et ne
sera pas inaperçue.

A cette heure la Visitation avait des élèves et les Sœurs dé
vrirent que la pieuse retraitante cachait un trésor d'expéri
pour l'éducation des jeunes filles. « Ses précieux avis, écri
elles, nous pénètrent encore de reconnaissance et de vénérati

Enfin en novembre 1854 Pauline partait pour Rome :
devait y rester quatre années.

A Rome

Pauline de Nicolay arrivait donc à Rome en novembre
La ville était en pleine effervescence, dans la joie de la pr
mation du Dogme de l'Immaculée Conception. Des évêques
prêtres, une foule innombrable et enthousiaste y étaient a
rus. Rome était en liesse. Pauline partageait cette joie de l'É
Mais elle restait dans la solitude et elle se taisait.

gré ces fêtes, Pie IX voulut la recevoir.
avait deux requêtes à lui adresser : renoncer à l'Ordre du Cœur où elle avait fait profession et, reprenant sa liberté, nsacrer à ces sanctuaires de Palestine où elle se sentait iblement attirée.
n de bienveillance, Pie IX accéda à sa double demande. Il isait à se rendre en Palestine; mais à cette époque, à cause guerre de Crimée, les voyages étaient malaisés et une occa- ire était rare. Mlle de Nicolay se retirera à Lorette ou atten- Rome le temps nécessaire. Pie IX la confia à Mgr Berardi, vint cardinal, mais nous apprendrons par la suite que le esta le vrai directeur, le confesseur, le confident de cette louse de silence.
n le conseil reçu, en attendant la possibilité de partir, Pau- out en s'appliquant à la prière et à la méditation, visita les aires de Rome, puis Lorette et Assise.
se la retint. Durant son séjour à la Visitation d'Annecy, tait affiliée au Tiers-Ordre de saint François d'Assise. Tout llement elle désira se placer sous la protection du saint. août 1855, elle fit profession dans le Tiers-Ordre francis- sur son tombeau même. Il voulut bien se montrer à elle, ses vœux, l'adopta pour sa fille et la bénit. Plus encore, à tion de son Père elle reçut les stigmates. Elle les garda nt huit années, et malgré tous les soins qu'elle prit pour les uler ils sont attestés par des témoins de toute confiance. émoignage est irrécusable.
ıtres fréquentes faveurs surnaturelles entouraient Pauline olay. Cependant elle gardait sur ces visions une discrétion lue qu'elles ne furent connues que de peu de personnes entourage.

amille de Nicolay n'avait pas vu d'un bon œil la sortie line de l'Ordre du Sacré-Cœur où plusieurs de ses sœurs religieuses. On ne la comprenait pas. D'ailleurs elle- n'expliquait pas sa conduite. Il lui suffisait d'être sous la on de l'Église. Mais comment ne souffrirait-elle pas de ncompréhension des siens ?
ut connaître un peu cette grande silencieuse. Heureuse-

ment des témoins fidèles sont là et les circonstances de sa mettront en lumière cette âme si grande dans son humilité.

Voici d'abord le P. Ferrara, S. J. :

> La grâce de l'Esprit-Saint est descendue dans son cœur pour l'élever jusqu'au degré héroïque de la vertu. Jamais elle ne se ralentit dans l'exercice des sublimes vertus, surtout d'humilité, d'amour de son abjection, de solitude intérieure, de mortification la plus sévère, comme de tendre dévotion à la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et aux douleurs de Marie.

D'après le même témoin, Pauline de Nicolay imprima même sur son cœur avec un crucifix d'argent rougi au feu l'image de Jésus crucifié.

Écoutons maintenant sa sœur Jeanne de Nicolay. Elle ne quitta jamais son père et vécut dans l'atmosphère familiale dont elle connut tous les remous, qu'elle ne semble pas avoir partagés au sujet de Pauline.

Voici ce qu'elle écrit :

> La vie de Pauline était toujours simple, uniforme et semblable à celle des personnes qui l'entouraient. Sa vertu de prédilection m'a paru être l'humilité et elle la faisait surtout consister à fuir jusqu'à l'ombre de l'ostentation. De là cette simplicité dont je parlais et de là aussi le peu qu'on a connu des admirables dons que Dieu lui avait départis.
>
> ... Le silence qu'elle a gardé même envers sa Supérieure générale du Sacré-Cœur, sur les grâces miraculeuses qu'elle recevait de Dieu, sont encore une preuve de cette admirable humilité, car quelques confidences à ce sujet auraient fait comprendre à notre vénérée Mère la vocation surnaturelle qui, en la faisant sortir de l'Ordre du Sacré-Cœur, l'attirait vers la Terre Sainte.
>
> ... Elle avait d'elle-même les sentiments les plus bas. Souvent elle me disait en parlant de ses projets de Terre Sainte : « Il faut que j'aille faire pénitence, je suis vile, abjecte, je ne suis rien. » Elle enviait les femmes qui demandaient l'aumône à la porte des églises.
>
> ... Pendant les années qu'elle passa à Rome avant de partir pour la Terre Sainte, elle consacrait à son entretien la somme plus modique, vingt-cinq sous par jour, — consacrant aux œuvres les sommes considérables que lui remettait son père.

... Toute son ardeur se portait à réaliser une vie humble, cachée, énitente, pauvre, sacrifiée. Mais ces admirables dispositions n'ap-araissaient dans sa vie que par éclair, puis le voile d'une aimable iété recouvrait le tout. Elle croyait à l'efficacité de la prière et btenait des grâces signalées... Il faut noter aussi qu'elle était ès instruite des vérités de la religion et pendant les vingt années u'elle passa au Sacré-Cœur, elle fut presque constamment dans enseignement de la religion... Elle cherchait à instruire les pau-es et pendant son séjour à Genève, nous visitions les familles uvres et elle avait une grande aptitude à ce genre de soins.

... Enfin elle passait en oraison des heures entières, dans les glises et s'arrachait de ces saints lieux avec douleur.

... Ma conviction intime est que l'on n'a presque rien vu à l'ex-rieur de la beauté de l'âme de Pauline. On peut en toute vérité i appliquer cette parole de l'Écriture : *Toute la beauté de cette lle des rois vient du dedans* et c'est pour l'en récompenser que ieu lui a accordé dans les dernières années de sa vie ces faveurs gnalées, telles que les stigmates.

enons à Pauline dans l'attente. Elle commençait à entre-a possibilité de partir pour les Lieux Saints. Mais elle avait , selon la volonté de Pie IX, de l'autorisation de son père, si qu'il voulût bien lui fournir de l'argent. Or il refusait et l'autre.

line patientait, priait et voulut tenter quelque chose de Elle irait de Rome à Lorette pieds nus, implorer le secours Mère de Dieu dans cette propre maison de Nazareth, elle-un saint lieu.

s attendre, elle exécuta son projet, se traînant sur les routes euses, à peine chargée de l'indispensable, vivant de rien, ement remplie de son immense désir. Cette femme savait 'elle voulait! Elle ne comptait pas sur les hommes, elle ne ait que sur Dieu.

arriva à Lorette épuisée de fatigue, mais ardente dans son

dans la chère maison qui avait abrité le Fils de Dieu, elle vela le vœu qu'elle avait fait à Fourvières lorsqu'elle re-hait la guérison de ses yeux, vœu qu'elle avait renouvelé lus d'une fois :

Je vous promets, ô mon divin Époux, dès qu'il me le sera
mis par l'obéissance, de tout quitter, de partir pour cette terre
vous avez honorée de votre présence, consacrée par votre san
de vous y suivre du plus près qu'il me sera possible sur la r
du Calvaire, dans la pauvreté, l'humiliation et la souffra
n'ayant plus d'autre soin que de vous aimer, vous imiter et
servir dans la personne de vos pauvres...

Ayant prié en toute confiance, elle écrivit à son père, lui
mandant une fois de plus son autorisation pour partir en T
Sainte et les ressources nécessaires.

Cette fois M. de Nicolay fut vaincu. Il comprit que la vol
de Dieu était là. Il répondit à sa fille qu'il ne s'opposait pl
ce qu'il voyait clairement être voulu de Dieu. Il lui envoya
paternelle bénédiction. Il exigeait cependant qu'elle fût touj
accompagnée d'une femme.

Enfin Pauline était libre de partir, libre d'accomplir son
d'amour.

Elle se présenta à Pie IX qui la bénit, lui renouvelant sa p
approbation. Et le 2 mai 1858, Pauline de Nicolay partait
pour la Terre Sainte. Elle était munie d'une lettre de recom
dation du R. P. Bernardin Triomfetti, Administrateur Gé
des Franciscains, pour le R. P. Bonaventure de Solero, Cu
de Terre Sainte. Elle était accompagnée du P. Joseph de
Remo et de quelques religieuses de Saint-Joseph de l'Appari
Un évêque et un religieux carme partaient aussi pour les I
Saints.

En Terre Sainte

Arrivée en Terre Sainte, le premier acte de Pauline de Ni
fut de se présenter au R. P. Custode à qui elle manifesta
intention de relever les ruines d'Emmaüs et d'y édifier une
et un couvent. Le P. Bonaventure de Solero la félicita d
pieux projet tout en ne lui cachant pas les difficultés qu'il
portait.

Elle lui demanda un guide sûr pour l'accompagner et l'

désigna aussitôt son propre socius, le P. Giuseppo. Le choix parfait, le P. Giuseppo était une personnalité remarquable communauté franciscaine.

s le lendemain, Pauline se rendit à Emmaüs. Avec douleur, la pauvre petite bourgade d'une vingtaine de maisons, elle ue rien, rien ne rappelait le souvenir de la deuxième Cène. fois il y avait eu une basilique; les Turcs l'avaient profanée, ite, il n'en restait que des monceaux de pierres et d'immon-. Émue aux larmes, elle résolut de racheter ce terrain et de ir. N'était-elle pas venue pour cela? non pas pour des s, mais pour Celui qui avait foulé ce sol, et dont l'amour bouleversé sa vie.

'affaire était délicate, lui expliqua son guide, et réclamait randes précautions : il ne fallait pas éveiller le fanatisme lman. » Aussi Pauline la confia-t-elle secrètement aux soins homme du pays de beaucoup d'habileté, Carlo Gallad, nan du Consulat français, un homme actif, intelligent et et.

trois ans il arriva au résultat désiré, le 24 juin 1861 le uaire d'Emmaüs en ruines et les terres adjacentes passaient ains des Turcs dans celles de Pauline de Nicolay. Inutile de que des sommes considérables avaient été versées. Passons sur un obstacle inattendu qui retarda encore pendant des la réalisation du projet de Pauline qui voulait confier le uaire aux Franciscains, à quoi s'opposait le Patriarche de alem. Il émettait même des doutes sur l'authenticité des et exigeait un rescrit du pape. Pauline écrivit au cardinal bo, Préfet de la Propagande, lui envoya les documents qui iaient la tradition. Et le rescrit de Pie IX décida le Patriar- accepter que le sanctuaire fût confié aux Franciscains.

la conduite de Pauline de Nicolay au cours de ces années nte nous avons le témoignage de son guide, le P. Giuseppo. e fut vraiment la femme forte dont parle l'Évangile, qui yant toutes choses donna la prospérité à sa maison. Elle uivit son projet avec une foi, une intelligence, un zèle s abattu. Elle fit elle-même les plans, les contrats, elle était de tout et conservait une bonne humeur imperturbable. » eurs toute la Terre Sainte était l'objet de son amour et elle

voulut visiter tous les sanctuaires de la Judée et de la Galilée. S
y fut favorisée de diverses apparitions de Notre-Seigneur Jé
Christ, de la Vierge Marie, saint Joseph, surtout à Bethlé
Nazareth et au Calvaire, puis saint François et les Mages. I
jouissait de la présence sensible de son ange gardien, et pa
aussi les âmes du purgatoire lui apparurent, demandant le
cours de ses prières et venant ensuite la remercier.

Les démons aussi se montraient, acharnés contre le relève
d'Emmaüs, comme en témoignera le P. Giuseppo.

Devant tous les souvenirs de cette terre sacrée, les désir
Pauline s'élargissaient. Béthanie n'avait pas de sanctuaire, l
en établirait un.

Elle eut un jour une visite inattendue. Nous savons que de
sa sortie du Sacré-Cœur sa famille la considérait comme une é
sonne un peu étrange qui ne lui faisait pas honneur, et elle
voulait pas entendre parler d'elle. Son oncle, le duc de Lév
qualifiait de personne tout à fait excentrique. Aussi lorsq
comte de Chambord, dont il avait été le gouverneur, lui dem
de l'accompagner en Terre Sainte, le duc se garda bien de f
allusion à la présence de sa nièce.

Les voyageurs reçurent l'hospitalité à Jérusalem chez les Fr
ciscains. Le comte de Chambord, entrant dans la chambre q
lui était destinée, eut la surprise de voir son portrait suspe
à la muraille. Il en demanda la raison : « C'est une dame a
çaise qui occupe parfois cette chambre, lui fut-il répo
Mlle de Nicolay; elle tient à avoir ce portrait sous les yeux. L
prince regarda le duc de Lévis qui dut avouer qu'une d
nièces habitait en effet Jérusalem. Le prince voulut la voir. I
de cette visite, dominant une forte fièvre, Pauline vint au p
et offrit de lui montrer les Lieux Saints. Elle le fit avec ta
grâce et de connaissances que le prince en fut étonné et ch
Et de retour en France, le duc de Lévis se hâta de démen
erreurs de jugement de la famille.

Sitôt que les travaux purent commencer à Emmaüs, M
Mlle de Nicolay constamment sur la route du petit bourg. S
vie à cette heure nous avons le témoignage d'un vieil ara
nom de Soliman, jadis son domestique, et encore vivant en
âgé de quatre-vingt-douze ans. Il se rappelait encore avec

n les aumônes de vêtements et de vivres qu'elle distribuait
ue semaine aux habitants du village. Il se rappelait qu'elle
de case en case, de taudis en taudis, porter des médica-
s et assister les malades isolés. Il se rappelait encore que
ue samedi et la veille des fêtes lui-même la conduisait,
ée sur un petit âne, à Aïn Karam (Saint-Jean de la Montagne)
Jérusalem où elle devait accomplir ses devoirs religieux, ce
lura trois ans, jusqu'au jour où un missionnaire put venir
rer la messe chaque samedi.

ici un autre témoignage, celui d'une amie, la comtesse du
il qui vint en 1862 faire un séjour en Palestine avec sa
le. Les deux amies s'étaient connues à Paris dans leur jeu-
et ne s'étaient pas revues depuis une fête donnée par la
sse de Berry :

Je la retrouvai pure, candide comme dans sa jeunesse, mais
ec cette calme majesté que laisse la vie passée sous l'œil de Dieu,
e d'abnégation, d'utilité pour les pauvres chrétiens, de dévoue-
ent aux souvenirs de Terre Sainte. Quand la lune entourait
une auréole d'argent la calme terrasse des Pères Franciscains,
il m'était doux de retremper mon âme à la foi brûlante, à
inlassable charité de Pauline de Nicolay ! C'était l'heure où elle
ntrait d'Emmaüs, fatiguée, mais toujours courageuse, ayant par-
uru les sentiers pierreux de la montagne sur un petit âne noir
ui la transportait dans ses courses pieuses pour consoler les pau-
es chrétiens. Elle passait modeste, inaperçue dans Jérusalem où
pendant ses aumônes la faisaient reconnaître, aumônes inépui-
bles, car elle ne se réservait que le strict nécessaire (*Univers*,
mars 1869).

s cela, c'est la vie extérieure de Pauline et il faut parler
enant de sa spiritualité et citer le témoignage du guide
par le Custode. Il avait compris le détachement de cette
oute vouée aux souvenirs et à l'amour du Christ.

A Emmaüs, après une journée passée dans le désert et sous le
me ardent du ciel, je la voyais prendre son rosaire et s'achemi-
r lentement vers le sommet de la montagne d'où elle aimait à
ntempler les magnificences du soleil couchant. C'était sa seule
straction. La nuit, elle dormait dans une étable à côté de deux

bêtes de somme qui ont dû plus d'une fois lui rappeler le l
et l'âne de Bethléem. Ce fut son unique abri jusqu'à ce que l
pice fût assez avancé pour lui offrir une chambre qu'elle h
malgré l'humidité des murs encore frais du premier mortier,
y passa trois mois consécutifs sans retourner à Jérusalem, s
pour les offices divins, préférant à tout, disait-elle, « ce poé
désert ».

Sa nourriture correspondait au logement. Mlle de Nicolay s
tenait de vin par pénitence et d'aliments gras par nécessité
on n'avait alors à Emmaüs que la viande apportée à grand'
de Jérusalem. Mais loin de se plaindre, elle avait toujours le
rire... Le cilice, le lit sur la terre nue, la prière durant une p
de la nuit, ainsi menait-elle une vie d'humilité, de pauvreté
souffrance.

Sa vie du reste ne fut qu'une longue oblation d'elle-m
Douée d'une haute intelligence et de toutes les qualités du
sa force d'âme la rendait maîtresse de son corps. Sa dévotion
large, sans scrupules et resplendissait sur son visage tou
serein. Bonne, affable, ceux qui l'ont approchée, qui ont véc
elle peuvent témoigner ne l'avoir jamais vue troublée ou
tiente, malgré tous les déplaisirs, disons même le mot, n
toutes les persécutions dont elle fut l'objet. Quand on v
compatir à ses peines, elle répondait simplement : « Dieu p
de telles épreuves, il faut se soumettre à sa volonté. » Son
pour la pauvreté était extraordinaire. Bien qu'elle eût une f
de chambre qui ne la quittait pas (ordre de son père), elle
vait elle-même et n'acceptait jamais d'être aidée. Sa toilett
toujours simple, robe brune sans ornement, la tête couverte
coiffe blanche, habit franciscain dont elle voulut être r
dans la mort. Jamais oisive, elle priait, travaillait, écrivait,
respondance était considérable [1].

Mlle de Nicolay ne voulait jamais qu'on parle d'elle
religieux de Terre Sainte devait faire paraître une brochu
l'authenticité du sanctuaire d'Emmaüs, et M. de Nicolay
en payer l'impression. S'étant aperçue qu'il y était qu
d'elle, Pauline s'indigna : « Si vous n'efa :ez pas l'éloge qu
avez fait de ma personne, il m'est impo' ible de faire cou
dépense par mon père. L'authenticité du sanctuaire d'E

1. P. Giuseppe.

n'avoir d'autre objet que la gloire de Dieu, de Dieu seul. Si atholiques sont rentrés en possession de ce sanctuaire, c'est ne grâce de la bonté de Dieu. Pourquoi publier que c'est qui l'ai racheté? Dieu s'est servi de moi comme il s'est servi fois de l'ânesse de Balaam pour l'exécution de ses divines sitions. »

r ce détachement complet d'elle-même, son amour pour le t qui remplissait sa vie, son humilité, ne peut-on la rappro- du P. de Foucauld, du Petit Frère de Jésus, lui aussi amou- des Lieux Saints? « Sera-t-il désormais possible, écrivait-il, isser revivre en nous le mystère de Jésus sans qu'il aboutisse blir en nous ce même mystère d'abjection? Comme nous us comprendre chez les saints ces gestes qu'on a trop vite nce à taxer de folie, d'originalité! »

1er mai 1867, un an avant sa mort, Pauline de Nicolay écri- à l'un de ses frères :

> Je vais passer quelques jours à Emmaüs où j'ai beaucoup à faire, ar l'horizon commence à s'éclaircir et à laisser entrevoir comme rochain le jour de la complète délivrance. Ce sera un vrai miracle e saint Antoine; humainement parlant, une pauvre fourmi omme moi ne pouvait pas triompher d'une si puissante opposi- ion. Dieu l'a permise pour nous éprouver. Puis, quand il s'agit e la délivrance d'un sanctuaire, le démon semble sortir de l'enfer our s'y opposer en personne. Le rétablissement du second Céna- le qui était tombé en sa puissance et qu'il profanait depuis plus e six siècles devait exciter sa rage. Il nous l'a fait sentir, mais vec l'aide de Dieu nous en triompherons... En attendant nous vons fait le lundi de Pâques une jolie petite fête à Emmaüs, ani- née par la présence d'une cinquantaine de pèlerins...

67! En neuf ans, Pauline de Nicolay avait à peu près réalisé désir. Elle ne jouira pas longtemps de cette joie, elle ne verra 'achèvement du couvent des Franciscains et de l'église, elle a pas travaillé pour Béthanie.

avril 1868, étant allée prendre un peu de repos sur la agne, jouir de la vue de cette terre de Palestine qui avait son cœur, elle se sentit fatiguée et redescendit au couvent. jours plus tard, son état s'étant aggravé, elle retourna à

Jérusalem dans son petit appartement de Casa Nova. Elle malade pendant plus de six semaines, d'une paralysie qui ôtait le mouvement de la moitié du corps, mais lui laiss parole presque jusqu'à la fin. Elle ne cessait de répéter : « la volonté de Dieu! » et ne semblait rien regretter. Cepen Emmaüs n'était pas achevé et Béthanie n'était pas comm Elle vit arriver la mort sans trouble. Elle passa dans la m du Père le 9 juin 1868.

Elle avait toujours manifesté le désir d'être enterrée à Emm Provisoirement elle fut déposée dans le cimetière latin de M Sion. Six mois après, M. de Nicolay demanda que le corps fille fût placé dans un cercueil de zinc. L'exhumation eut li présence du Secrétaire de Terre Sainte, le P. Antonio de T et de plusieurs autres personnalités. Le corps tout entie visage étaient intacts, on aurait dit une personne endormi détacha de cette précieuse dépouille quelques mèches de veux; une partie en fut remise au cardinal Berardi ainsi linge encore teint du sang qui a coulé autrefois de ses stigmates.

Déposée dans un double cercueil, la dépouille mortelle au mont Sion jusqu'au 8 juillet 1872 où elle fut transpo Emmaüs... Elle est là dans l'église, du côté de l'évangile, la balustrade du maître-autel. Il y a le long du mur un renfermant le cercueil recouvert d'une grande plaque de m blanc portant une inscription en langue latine : *Paulinae M March. Soror. Franciscali. Ordinis Tertii. Quae Hieroso In. Casa Nova Peregrinorum. Obdormivit. In. Domino V. I An MDCCCLXVIII Cujus Exuvias E. Coemeterio. Sacri. M Sion Permissu Praesidum H. E. I. C. Quo. Optaverat. Tra et compositae sunt Anno IV die XXIX as. obitus ejus.*

Une autre inscription en face de celle-ci rappelle la sole bénédiction de cette église rachetée par les soins de Mlle de lay et sa volonté expresse de la confier aux soins des Franci

Après la mort de sa fille, M. de Nicolay exécuta ses de volontés en assurant pour la conservation du sanctuaire un annuelle.

Dans le couvent d'Emmaüs la cellule de Pauline de

n précieux souvenir. On y conserve tout ce qui lui a appar-
t servi.

nt de nous séparer d'elle, suivons une petite caravane qui
jours s'achemine vers Emmaüs :

Nous nous dirigeons vers le sanctuaire par des chemins plus
reux que ceux de la Samarie. Après trois fortes heures nous
ercevons la maison hospitalière, ses hauts murs blancs, son
tit clocher monastique, les grandes murailles de son enclos.
us voici dans le cloître. Je remets au Supérieur le billet de
ommandation du P. Custode. Bien vite on nous restaure, puis
us visitons l'église et prions sur le tombeau de Pauline de
olay.
e cloître est très grand. On nous conduit dans l'enclos où ont
découvertes les ruines de l'ancienne église. Il reste quelques
ux fragments de colonnes, des peintures en mosaïque, et sur-
tt l'indication précise du lieu mémorable où Jésus se fit recon-
itre à la fraction du pain. Le village d'Emmaüs est habité par
atre-vingts musulmans, mais la prière catholique est là sur ce
n de terre vénéré, grâce à la persévérance de Mlle de Nicolay et
sa famille... On comprend mieux ce bienfait quand on vient de
nir sur les ruines de la Maison de Béthanie et de l'église de la
nsfiguration [2].

s cette Palestine dont les Anglais ont écarté la France, où
t Arabes sont en lutte, il convient de rappeler le souvenir
mble Française venue là par amour pour le Sauveur, uni-
nt par amour pour Lui, « car ce n'est pas la souffrance ou
culté en elles-mêmes qui ont quelque valeur rédemptrice,
disposition d'oblation, l'amour qu'elles suscitent et leur
d'union à la Passion du Christ [3] ».

JEANNE DANEMARIE.

[1] Félix Bouvier, curé de Confignon.
[2] VOILLAUME, *Au cœur des masses.*

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA A CANNES

Il ne s'agit pas d'un Congrès, mais d'un festival. Le mot est moins rébarbatif, plus engageant; il convient mieux à ces réunions où films, vedettes, artistes, réalisateurs polarisent l'intérêt général dans un cadre enchanteur. Ajoutez à cela une organisation qui ne laisse rien à désirer et, de la part des chargés de service, une maîtrise de soi et une amabilité dignes d'éloges. Tout est à l'euphorie.

Il ne faut pas s'y tromper cependant. Un travail sérieux s'accomplit. Nous ne savons rien du jury. Mais l'opinion se fait dans les journaux spécialisés du festival, plus encore dans les conversations où les journalistes de tous pays, à la réaction prompte et aux propos dénués de toute timidité, se communiquent leurs impressions personnelles. Des conférences de presse réunissent, après ou avant la vision de certains films, les spectateurs et les auteurs. Des stands offrent largement les documents imprimés ou photographiques concernant les œuvres présentées ou les initiatives relatives au cinéma. Des rencontres privées entre professionnels s'a fructueuses. Tout cela ne cette fois, que quinze jou a jugé, et à juste titre, qu tigue serait trop grande d reil surmenage trop prolo

L'intérêt d'une particip un tel festival est, évide de permettre un tour du en une quinzaine. Même faits, les films présentés chacun leur atmosphère qui ne peut laisser indi Certains expriment, so mode humoristique, les dications nationales : *an 2000* (Autriche) et *Mr. Marshall* (Espagne). préhension et la bienséa lieu de s'exercer, avec une cependant pour *La vie née de Clemenceau*, où applaudissements d e v e n dans une assemblée int nale, gênants, pour ne offensants.

Heureusement, au surpl Cannes, comme dans la des cinémas, l'on n'a tume de manifester lo sensibilité religieuse est Les occasions n'auraient

ans *Naskara* (Guatémala), tre déçoit une femme, en de réconfort et de justice. s mots : « Cet enfant est t du péché, il est mort sans ne; il faudrait faire dire up de messes pour qu'il uvé l... » Dans *El, Tour-* (Mexique), un baisement ds un peu appuyé, lors de émonie du Jeudi-Saint, l'attention sur les pieds et de l'assistance et semble gine d'une passion. Avec *eiro* (Brésil), c'est le voisi- nsolite du crime, des mé- et des signes de croix. nfin les thèmes qui, pour- dire, n'ont pas de fron- : la négligence des parents éducation de leurs enfants *les ardentes amours de ma se*, Suède) et la suprématie nour-passion sur l'institu- u mariage, d'autant mieux ue qu'elle prend le visage rs connus et admirés : lans *Stazione Termini*, où r dans la gare est traversé ctacle ici caricatural de prê- istes et maniaques, de bon- urs indifférentes et de pè- ardents à s'époumoner : voulons Dieu... »

l besoin d'ajouter que rien t ceci n'est propre au pro- ne de Cannes ? C'est, hélas, quotidien d'un certain ci- et il n'y a rien d'étonnant listinguer le reflet sur l'é- ncadré des drapeaux des huit nations participantes. vaut signaler un apport de films où l'on respire un ubre, sinon chrétien, et où – s'il n'est pas toujours in- et servi à souhait — brille d'un vif éclat justement parce qu'on ne l'y voit pas, selon le mot célèbre de Tacite (*Annales*, III, LXXVI, *in fine*) : *sed praefulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies non visebantur.*

Citons en ce sens *Le fond du problème*, transposition cinématographique de l'ouvrage si connu de Graham Greene, dont nous dirons seulement qu'il a obtenu une mention spéciale de l'Office catholique international du Cinéma. Plus accessible à la compréhension de tous est le film *I Confess*, de Hitchcock, où l'auteur met en relief la loi du secret sacramentel. Rien ne peut offenser le catholique; malheureusement, croyons-nous, l'auteur a manqué de discrétion et trop grossi les traits. Le confesseur outrepasse ses droits en exigeant de son pénitent, sans motif proportionné, qu'il aille se livrer à la justice; d'autre part, le pénitent soupçonne constamment son confesseur de livrer son secret et soudain accuse son confesseur de son propre crime devant la justice avec une perfide assurance. Était-il bien adroit d'outrer ainsi les données du problème ? Quant à *Barabbas* (Suède), il faut bien reconnaître, qu'en dépit de la célébrité du réalisateur, une première vision a été insuffisante à la compréhension de cette œuvre, sévèrement jugée.

Par contre, nous avons bien apprécié un des films japonais, *Les Enfants d'Hiroshima*. Il s'agit de faire saisir, par touches discrètes, les effets de la bombe atomique et de peindre concrètement, en pénétrant dans quelques familles,

ses conséquences néfastes. Était-il bien de circonstance d'opposer à cet appel à la paix le souvenir de Pearl-Harbour, comme l'a fait certain critique ? Comment ne pas être impressionné, au contraire, de la sincérité et de l'émotion de ce témoignage ! Aucune allusion à la provenance de la bombe; la leçon de l'événement reste sereine, universelle, déparlicularisée pourrait-on dire. De plus, fait rare dans la production nippone, on y trouve une note chrétienne : une enfant, achevant sa vie sur sa couche dominée par un crucifix, offre ses souffrances pour la paix du monde. Et enfin, l'accent est porté moins sur les reconstructions matérielles que sur la nécessité d'assurer à l'enfance abandonnée un milieu familial. Quant au point de vue technique, nous avons lu avec plaisir, sous la plume de M. Claude Mauriac, à la date du 2 mai dans le *Figaro littéraire* : « *Les Enfants de Hiroshima*, la plus belle œuvre, sans doute, cinématographiquement parlant, de tout le festival. » Voilà qui nous console de ne voir ce film mentionné dans aucun palmarès !

Puisque palmarès il y a, relevons seulement ici que l'Office catholique international du cinéma a offert son prix à *Horizons sans fin*, moins pour nous attarder sur un film tout rempli du prestige d'Hélène Boucher et de l'aviation, que pour signaler l'institution qui le couronna. L'O. C. I. C. groupe un public de qua deux nations, s'exprime dan revue du plus haut intéi accorde, à l'occasion de c festival, un prix au film « r le plus capable de concour progrès spirituel de l'humai Si d'autres font intervenir, leurs distinctions, des cons tions uniquement artistiq l'O.C.I.C. se préoccupe do valeurs plus intérieures et universelles. N'est-il pas exc qu'au terme d'un festival note soit entendue ? Ajout cela que, pour la première cet Office organisa à Canne « Messe du Cinéma », où il bien reconnaître que le n de catholiques parmi les p pants était imposant. C'est une assemblée compacte Mgr Rémond fit entendre de l'Église et que la chorale et les tambourinaires de l'a mie provençale exécutère grand ravissement du publ programme de choix cou par la Danse sacrée de la (XIe siècle). Si le cinéma être défini « l'art d'encha matière », ce fut une joi fonde de convenir, à deux Palais du Festival, que la tholique possède toujours cret des festivités qui réjou la sensibilité et le cœur des mes pour les accorder — la musique des anges — gloire de Dieu.

HYAC. MARÉCHAL,

A TRAVERS LES REVUES

ALLELUIA

Revue grégorienne, éditée
s moines de Solesmes, pa-
ous une forme nouvelle et
ite. La livraison de Quasi-
nous donne une belle tra-
n de 1783 du Commentaire
aume 148 par saint Augus-
l convient encore au temps
ous sommes d'en citer ici
onne partie :

tre occupation pendant cette
mes frères, doit être de louer
, comme ce sera toute notre
dans la vie que nous attendons.
onne n'aura part à cette vie qui
ra toujours, s'il ne s'y exerce
lant cette vie qui passe. Nous
ns Dieu maintenant, mais nous
ns aussi le prier. Nos louanges
accompagnées de joie; nos prières
sont mêlées de gémissements.
nous a promis de grands
s, mais nous ne les possédons
encore. Nous nous réjouissons
l'espérance que nous en avons,
e que celui qui nous les a pro-
est véritable. Mais parce que
ne les possédons pas encore,
gémissons en les désirant. Il
est utile de persévérer dans ce
, jusqu'à ce que les promesses
nous attendons soient accom-
, et que notre gémissement étant passé soit suivi de cantiques de louanges qui ne passeront jamais.

[...] Mais rendez à Dieu cette gloire de tout votre cœur. Ne le louez pas seulement de la langue. Louez-le par la pureté de votre conscience, par l'innocence de votre vie et la sainteté de vos actions.

Nous louons Dieu maintenant dans l'église, nous y sommes assemblés. Quand chacun de nous sera retourné chez lui. cesse-t-il pour cela de louer Dieu ? Qu'il ne cesse point de bien vivre, il ne cessera point de louer Dieu. Vous ne cessez de louer Dieu, que lorsque vous vous écartez de la justice, et que vous ne faites plus ce qui plaît à Dieu. Si vous ne vous éloignez point de la bonne voie, votre langue peut bien être muette, mais votre vie jette des cris de louange que Dieu, qui écoute la voix du cœur, ne peut pas ne point entendre. L'oreille de l'homme n'écoute que la voix de l'homme; mais l'oreille de Dieu écoute les pensées du cœur.

Je vous conjure donc, mes frères, lorsque vous louez Dieu, de ne pas vous arrêter au son extérieur des paroles. Louez Dieu pleinement, et non à demi. Que votre voix et vos actions le louent. Et si vous êtes

encore ici dans les tentations, dans les gémissements et dans les afflictions, espérez que ces maux passeront et qu'ils seront suivis de ce jour bienheureux auquel louerons Dieu sans aucune i ruption.

LA CERTITUDE QUE DIEU EST LA

Dans la Nouvelle Revue théologique d'avril, le P. de Tonquédec aborde un sujet toujours ancien et toujours actuel puisque l'on n'a jamais fini de disserter à son propos. Il s'agit de la certitude « dans les états mystiques ». Le P. de Tonquédec, citant d'abord saint Ignace, puis sainte Thérèse à titre d'exemples, montre que l'on pourrait trouver dans la littérature mystique toute une tradition en faveur d'une certitude absolue dans ce qu'il appelle l'état mystique. Le sujet peut être assuré que ce qu'il éprouve est bien la présence, la révélation immédiate de Dieu en lui et non pas une émergence de son propre subconscient. Il est intéressant de voir les textes que le P. de Tonquédec cite. Voici ce que dit d'abord saint Ignace :

> Il appartient exclusivement à Dieu Notre-Seigneur de donner à l'âme la consolation sans cause précédente; c'est en effet le propre du Créateur d'entrer dans l'âme, de sortir d'elle, de la mouvoir en l'entraînant tout entière à l'amour de sa divine Majesté. Je dis : sans cause, c'est-à-dire sans aucun sentiment ou connaissance préalable de quelque objet que ce soit d'où pourrait provenir la dite consolation, moyennent les actes de l'entendement et de la volonté (Règ. 2).
>
> Dans la huitième règle de la même série, saint Ignace revient sur ce sujet pour déclarer qu'en ce de grâces « il ne peut y avoir lusion, vu qu'elles procèden Dieu seul ». C'est donc ici la tude absolue à l'abri de toute prise.

Pour saint Ignace de Loyol faits intérieurs de la vie tienne se répartissent dan deux catégories : l'une,

> où le jeu naturel des faculté maines enveloppe si bien l' divine et l'influence des e bons ou mauvais, qu'aucune ception immédiate ne saura distinguer. L'autre, où Dieu seul, en répudiant le concou toute activité inférieure.
>
> ... Quand Dieu agit seul ai directement, il n'y a pas t hésitation parce que l'action pre et pure de Dieu est inimit elle a des caractères tellement sés qu'on ne saurait les contre elle s'impose avec évidence.

Et le P. de Tonquédec ra che de ce beau texte de Ignace quelques propositio Thérèse, la doctoresse myst dans la *Vie* et dans le *Châ*

> L'âme verra cela très claire écrit-elle, et pour lors ell pourra en aucune façon que Dieu ait été présent en L'âme voit clairement qu'u moment de ce goût de Di peut être d'ici-bas... Je pui seulement ceci : l'âme se con

ne étant unie à Dieu, et il lui ste une telle certitude qu'en ne manière elle ne peut cesser croire... Cette vérité demeure mement établie pour elle que, lle passer plusieurs années que Dieu lui renouvelât la e faveur, elle ne l'oubliera t ne pourra douter de sa réa- . C'est une certitude qui de- e dans l'âme et que Dieu seul mettre en elle.

ut admettre, poursuit le Tonquédec, que le contenu xpérience en question ne ible à rien d'autre. Il ne it pas d'ailleurs que tout écessairement clair et dis-

s'est senti subjugué par l'ir- ible présence de Dieu. Mais, ression éteinte, revenu à soi, rive parfois que l'on doute, l'on se demande si l'on n'a pas e jouet d'une illusion, voire artifice du démon qui vou- nous écarter des pratiques sai- t sûres de la piété ordinaire. périence a été si nouvelle, si ge ! Quand un beau jour, une nne, essayant de méditer un qu'elle a préparé avec soin, se e soudain privée de ses ns ordinaires de réflexion, t toutes ses pensées et senti- s sont impérieusement ba- pour ne laisser place qu'à fable Présence, il n'est pas ant qu'elle s'interroge ensuite sur ce qui lui est arrivé, sur l'incroyable événement qui s'est produit en elle, sans elle. Ces inquiétudes sont très compréhensibles. L'étonnant serait plutôt qu'elles ne se produisissent pas. N'oublions pas que Dieu est toujours pour nous ici-bas le grand Inconnu, infiniment différent de tout ce que l'expérience usuelle nous révèle. On peut donc s'attendre à ce que sa manifestation inopinée et, par surcroît, encore obscure, pose à la pensée réfléchie des problèmes. Du moment que celle-ci entre en jeu loin de l'expérience originelle, du moment qu'on se met à raisonner, on trouvera des raisons pour et contre dont le heurt sera un tourment. C'est alors qu'une direction éclairée — que sainte Thérèse se plaint si souvent de n'avoir pas rencontrée — sera nécessaire pour dissiper les nuages et remettre l'âme dans la paix.

On ne saurait mieux dire. Il semble qu'à cet égard le guide spirituel doive se garder de deux écueils : d'une part, voir à tout propos et trop facilement cette expérience en question; d'autre part, vouloir au contraire juger de cette expérience comme d'un événement ordinaire de la vie spirituelle et mésestimer la « certitude » spirituelle qu'elle peut mettre dans l'âme. D'un côté comme de l'autre, il faut être discret.

J'ÉTAIS MALADE, J'ÉTAIS EN PRISON...

ENCE, le petit bulletin des malades du prieuré Saint- ublie dans sa livraison de vril d'excellentes réflexions pour mieux comprendre les malades. Après avoir montré ce que pouvait représenter l'entrée de la maladie chez un homme dont la

vie (?) est dorénavant inéluctablement marquée, voici ce qu'écrit l'auteur :

Je peux connaître un homme comme je connais un objet, comme faisant simplement face à mes yeux, à mon intelligence. [...] Je peux aussi le connaître comme on connaît un ami. Ce ne sera plus l'homme du train ou du métro, mais un autre moi-même, et ce que j'atteindrai en lui sera une profondeur immense d'existence, d'amour, de don, d'accueil.

... Comprendre, c'est-à-dire prendre avec, prendre en soi, être accueillant. La première attitude de cette compréhension sera l'humilité authentique, un effacement devant le mystère de la personne souffrante. Je dis bien le mystère, parce que le premier choc de la rencontre nous fera poser la question : pourquoi elle ? Je revois encore cette enfant, de cinq ans peut-être, à Lourdes, traînée dans une poussette, la tête, trop grande, trop lourde, se balançant d'un côté, d'un autre. Je pense à cette jeune femme, le regard vide, poursuivant on ne sait quel rêve douloureux. Pourquoi ?

Pour comprendre celui qui nous est confié, pour le recevoir comme un frère, comme une sœur, comme sa mère, il faudra accepter humblement le mystère de sa souffrance; l'accepter pour ne pas se durcir, se fermer.

L'humilité engendrera nécessairement le respect du malade. [...] Je me demande comment il se fait que certains médecins à Lourdes se permettent encore de tutoyer leurs malades. Quand donc cette mauvaise habitude disparaîtra des hôpitaux et des sanas — à plus forte raison d'un milieu où la charité et le respect de la personne humaine sont spécialement de mise ?

D'autre part, en respectant le malade, on lui permet de prendre conscience de sa valeur en tant que personne. L'amour rapproche mement deux êtres. Le respect gne, ou plus exactement, entre ceux qui s'aiment une de retenue en face de l'infini portent en eux. Et le témoi de respect que donnera tel h à tel malade lui révélera (à l souffre et qui peut-être dou lui-même) sa propre valeu maine, sa propre dimension de Dieu.

La discrétion sera aussi néce Elle se traduira par un certa lence vis-à-vis du malade. Je à cette infirmière incapable d triser sa curiosité et questio un pèlerin jusqu'à ce qu'ell nût tout de sa maladie. D droit peut-on entrer ains effraction dans la vie intime autre ? Je dis bien vie intin la maladie ne se situe pas ment au plan de la souffranc sique, mais implique tout série d'imbrications psyc psychologiques et spirituell sont le centre même de la pe

A d'autres moments, il fau voir fermer les yeux, ne pas der ce que l'on voit, à ca cette pudeur presque doulo de celui qui est livré aux d'autrui. On saura aussi ne tendre une conversation alors que notre présence d nécessaire pendant l'entretie

Et la délicatesse ! La dél va plus loin que le respec discrétion, elle devine dans le moindre de ses désirs. dans son regard ou dans t la quête de quelque chos souvent, le malade n'ose mander et, pour épargner sibilité exaspérée, il faud capable de discerner, de ses plus petits souhaits.

Quant à la douceur, e cette suprême délicatesse à ter à celui dont la sensibi mal : la paix. Elle atteindr lonté, l'intelligence, toutes cultés psychologiques hi

is surtout elle calmera, elle don-
a la détente à toute cette vibra-
à fleur de peau que le malade
te en lui. Plus profondément,
sera elle qui créera ce milieu
pice à l'éclosion de l'amitié. Ce
d'elle que jaillira cette cha-
r presque maternelle dans la-
lle, spontanément, s'établira un
rant de sympathie qui gran-
a jusqu'à la communion intense
s l'amitié fraternelle.

tais malade et vous m'avez
é, j'étais en prison et vous
z visité... Voici maintenant
sonnier que visite pour nous,
puis dire, Jacqueline Peyron
Le Semeur (avril 1953). Ce
nnier qui arrive brisé par le
natisme de l'instruction et
gement; quelle que soit l'é-
ce de son crime, l'acharne-
de la machine judicaire a
l qu'il a bien rarement con-
e d'avoir affronté la Justice,
bien plutôt d'avoir été
u et détruit par la violence
un inégal combat. Comment
der, comment le compren-

tête-à-tête avec chacun de ces
onniers dans la solitude d'un
t bureau est un chemin à par-
ir, extraordinairement doulou-
et riche : il faut partager,
toute l'acception du terme,
nille souffrances de leur esprit,
eur cœur, de leur corps; il faut
ter leur révolte, se laisser en-
er par leur haine, plonger avec
dans l'abîme de leur désespoir,
nter près d'eux la puissance
rince des ténèbres, et aussi, il
est permis d'entendre les pre-
s murmures de leur foi hési-
, de discerner les premiers si-
de leur espérance.
notion de pardon prend, lors-
st venu l'instant de la grâce,
une valeur bouleversante. Déchirés tout à coup par la conscience soudaine de leur péché, ils n'osent croire au pardon et il en est qui gémissent : « Mon crime est trop grand pour être pardonné »; il leur semble qu'ils ont du même coup tout possédé et tout perdu, et il se passe souvent plusieurs semaines ou plusieurs mois avant de consentir à la paix. Lorsqu'ils émergent à la joie, celle-ci est totale et prend un sens et une intensité qu'aucun de nous, qui sommes en liberté, ne peut comprendre. Sur cette route aussi, qui va de la souffrance absolue à l'absolu de la joie, il faut les accompagner.

C'est ainsi, ajoute l'auteur, qu'une Église inconnue, invisible, vit et souffre derrière les murs, soutenue par la certitude (souvent trompeuse) que « l'Église du dehors » la connaît et la soutient d'une fidèle intercession, et qu'elle-même intercède pour le monde.

Et voici deux *témoignages*. Le premier est celui de Max Josef Metzger, dont les Fiches documentaires de l'abbé Kothen, en Belgique, nous retracent l'émouvante vie. L'abbé Max Josef Metzger, « prêtre et martyr », avait donné sa vie pour la paix et pour l'union des Églises. Son souci des âmes et de l'unité de l'Église le poussa même à s'adresser directement au Saint-Père et les Fiches donnent de larges extraits de cette lettre si fervente et si bouleversante. Il fut finalement mis en prison par les nazis.

Après un jugement, vraie farce, il fut condamné à mort par la Cour. Il écouta son verdict avec la plus grande tranquillité : « Tout est fini, je suis en paix, j'ai offert ma vie à Dieu pour la paix du monde et l'unité de l'Église. Dieu

l'a acceptée : je suis heureux ! » Il fut incarcéré à Plötzensee puis, le 22 octobre 1943, transféré à la prison de Brandebourg, réservée pour les condamnés à mort. Jour et nuit il était enchaîné, dans une petite cellule étroite et lugubre, d'abord sans sa Bible, son Bréviaire ou des livres. Il vécut là les six derniers mois de sa vie... Pour un homme d'un tempérament aussi actif, la réclusion dut sembler extrêmement dure, mais « la liberté n'est pas une question d'espace, écrivit-il, mais d'esprit ». Il considéra son incarcération comme un temps de retraite et de quiète récollection : « Dieu m'a doucement forcé à me tenir dans tout mon dénuement devant sa sainte Face . » Les mains enchaînées, il écrivit, presque sans livres, et citant les textes bibliques de mémoire, son traité sur la *Royauté du Christ et la nature de l'Église*. [...] La veille de son exécution, il finissait la traduction en allemand populaire de l'Épître aux Romains (il avait demandé et obtenu un Nouveau Testament en grec). Le P. Buccholz, aumônier catholique de la prison, déclarait que c'était son prisonnier qui l'enrichissait et non pas lui-même. Le lundi après la semaine de Pâques, son heure avait sonné. Il reçut le viatique, puis demanda d'écrire deux lettres : on le laissa seul pour les achever... Mais on ne les retrouva jamais. Le « Frère Paul » marcha transfiguré à l'échafaud : comme saint Paul, il fut décapité.

Le second témoignage est celui que présentent, dans leur Bulletin supplémentaire Aux Jeunes, les Équipes enseignantes (t sième trimestre 1952-1953). C celui d'un chef de famille fr çais qui fut condamné à mort les Allemands durant l'occupat et qui, la veille de sa mort, vait à sa jeune femme. Voic fin de la lettre :

... Dans quelques instants, partirons pour l' « autel » supr mes dernières pensées vont à à nos quatre, bientôt cinq petit dans une immense confiance vous jette tous dans le Cœur d et vous mets tous sous la pr tion de la Sainte Vierge.

Que la force de Dieu soit e chère Nanie, je te remercie de ce que tu as été pour moi. d années de bonheur que tu données, dans cette union si et si totale de nos esprits et d cœurs... Union qui n'ira que dissant pour se consommer un dans l'union éternelle.

Freddy m'a fait savoir qu'il rait la messe à l'heure mên mon exécution et qu'il te munierait à cette messe... force pour toi et pour m comme jusqu'au bout le Sei nous traite « comme les bre son Bercail »...

« Viens, Seigneur, ne pas... » Ne devait-elle pas au Très Sainte Vierge, le dire jour de son Assomption? Mo Non, plutôt monter au ciel le jour que « Notre Mère »... « nous »... et elle le fait po comme pour moi.

Au revoir, chérie, plus un jamais, dans une commune sans fin.

Je t'embrasse avec amour pect.

LE CHRÉTIEN ENGAGÉ OU DÉGAGÉ

question que pose le P. Liégé le BULLETIN DES ÉQUIPES ENANTES que nous avons cité, pas nouvelle. Que ne nous e-t-on cependant une réclaire ! L'on voudrait écrire néologien qui en serait capaomme faisait ce Gerhoh que lans les COLLECTANEA de l'Ores Cisterciens réformés Dom rcq. Gerhoh, prévôt des chas réguliers de Reichersberg, ait respectueusement saint rd d'avoir fait un sermon Ascension de saveur très lénent, disons, nestorienne. lui demande-t-il de le reire (nous le citons avec hu) :

ous clarifierez clairement, par sermon clair, celui qu'il conit de clarifier, celui qui disait n Père : « Clarifiez-moi, Père, rès de vous », celui auquel le répondit : « Je l'ai clarifié et arifierai encore. »

eut-être vous est-il réservé, à qui êtes l'abbé de la Claire-Se, de faire un sermon clair la clarté de celui pour lequel serez un jour clarifié dans la eure de la lumière et de la . Puisse-je voir, au sujet de clarification, un écrit de votre ...

s voudrions, nous aussi, de-r, mais d'une façon plus , une doctrine claire sur me de l'incarnation et de nscendance. Le P. Liégé a ins le mérite de poser net-t la question :

tre foi se concentre sur la venue du Christ : il est venu, il vient. Il vient au milieu de l'histoire humaine, au milieu de notre histoire personnelle. Et cela change tout, de façon absolue. Cela change tout, qu'est-ce à dire ? Cela périme tout ? l'histoire, ses valeurs, son mouvement, seraient condamnés ou du moins définitivement clos par la venue du Christ ? Ou bien : cela consacre tout ? L'histoire humaine se trouvant soulevée au delà d'elle-même par l'irruption divine ? Vous voyez sans peine que l'une ou l'autre interprétation dictent des conduites bien différentes : le chrétien doit-il s'engager dans l'histoire au nom de l'Incarnation ? Ou bien se dégager de l'histoire, au nom de la Transcendance ?

Le P. Liégé commence par poser le principe, c'est-à-dire par présenter le rapport que la foi nous permet d'affirmer entre l'histoire, et, le Royaume dont le Christ est l'auteur par sa venue première et le consommateur par la venue que nous attendons. Le P. Liégé voit ici un double rapport : 1) L'histoire humaine prépare au Royaume son contenu, car ce royaume n'est pas un royaume d'âmes que le Christ a inauguré par sa Résurrection, mais un royaume de vies humaines. 2° L'histoire humaine soustend l'avènement du royaume.

> Je veux dire par là que c'est dans des situations historiques données que se produisent les événements de l'histoire et que croît le Royaume. Conditions favorables ou défavorables, occasions de la grâce du Royaume ou occasions de fermeture au Royaume dans les infra-

structures historiques de la collectivité humaine. Pour être plus extérieure que dans la fonction précédente, la référence de l'histoire au Royaume est ici capitale et nous encourage à agir dans l'histoire.

Et voici la conclusion pratique :

La fausse transcendance, vous savez bien où cela conduit : à l'évasion, à l'idéalisme, à la paresse. Déjà saint Paul avait à remettre au point la conduite de certains chrétiens qui concluaient du retour prochain du Christ à la négligence des devoirs temporels (cf. 2 Thess., 3). Sous des formes plus subtiles, trop nombreux sont les chrétiens à la foi quelque peu idéaliste qui, de nos jours, se méfient de l'engagement temporel, où ils craindraient de compromettre leur cœur autant que leur foi.

La tentation contraire, peut-être plus généreuse, apparaît comme plus grave : celle qui découle d'une fausse conception de l'Incarnation. Toutes les infiltrations de messianisme temporel, toutes les formes d'une laïcisation du christianisme, tous les embourbements d'une agitation sans âme, qui sont le fait de plus d'un cercle de chrétiens « engagés », appellent une réaction lucide de notre part.

Nous ne choisirons pas entre « engagés » dans le monde ou « dégagés » du monde. Encore que des vocations particulières mettent l'accent, dans l'unité du Corps du Christ, sur un point, de préférence à l'autre. Il s'agit d'une tension : or, qui de nous, expérimentant avec force cette tension, ne s'est trouvé, suivant les occurrences et par loyauté chrétienne, tantôt appuyé sur un pôle et tantôt sur l'autre ? Un jour, plus « chrétien social », un autre jour, attiré par la vie monastique...

Voici donc, dans cette dialectique, les principes pratiques qui fondent, d'une part, le déga ment et, d'autre part, l'eng ment du chrétien :

La primauté appartiendra toute façon, dans notre conduit la foi au Christ. C'est à lui nous faut d'abord nous lier, lu divin Pionnier de l'histoire maine, si nous voulons être agir dans le sens de l'his sainte.

Il est des chrétiens autou nous qui semblent avoir hont ce qu'a de stable, de déjà défi d'absolu divin, la réalité de foi, au milieu d'un monde e cherches inquiètes, au milieu histoire où se mêlent espoir e sespoir. Il leur semble qu'à comme s'ils n'avaient pas e trouvé « le mot » du monde l'histoire en Jésus-Christ, il raient plus proches de leur Ils ont peur qu'on doute de assurance déjà toute illuminé ternité, que leur joie pasca détonne sur la détresse quotidi Je n'ai pas de mal à apprécier reté d'une telle attitude, ce révèle de vouloir, de soli de destin avec les hommes. N foi au Christ n'est pas une r dont on pourrait se dépos comme il arrive qu'on doive de richesses ou de qualités h nes pour être accepté dans u lieu donné. Ce dont nous avoir honte, oui, c'est de la dont nous vivons cette foi, d tacle que nous donnons monde qui attend de nous chose que des déclarations excommunications.

Nous n'attendons plus d' ment aussi capital, aussi pour le destin collectif et nel des hommes, que l'Évén Jésus-Christ. Il ne sera pas d C'est d'abord en nous laissa glober par sa Pâque dans l lité de la foi, de la prière culte ecclésial que nous sero le Réel. Les contemplatifs s son aujourd'hui comme hie

loppant ce principe, le
gé montre la nécessité éter-
t toujours actuelle du dé-
ient. Puis il en vient aux
oes qui fondent l'engage-
du chrétien :

monde limité, cette histoire
passe, ce même monde et
même histoire sont le lieu de
rance chrétienne, parce que le
t les a radicalement transpor-
ans sa gloire en ressuscitant;
que nous sommes au monde
l'histoire.
s au Christ et touchés par sa
dans notre être mortel, nous
s demeurer dans l'histoire. Et
oint par une imaginative ré-
tion, mais pour y agir avec
x. Car désormais, c'est comme
ément du Christ que nous y
s. Le mystère du Christ nous
à chaque instant le sens véri-
de l'histoire humaine; il
sa signification à tout l'hu-

ic, pas de paresse. De multi-
motifs nous pressent à l'ac-
le motif missionnaire avec
ses implications sociales et
elles; le motif fraternel, car
oi chrétienne sans active cha-

rité fraternelle est un mensonge; le motif d'action de grâces, car vous savez que le peuple chrétien est délégué à la consécration de toute valeur humaine en Jésus-Christ. C'est dans l'épaisseur de l'histoire que tous ces motifs trouvent leur efficacité.

De la compétence autant que si nous n'attendions pas le Royaume. La foi n'en dispense pas. Les chrétiens donnent trop souvent l'impression que seules comptent pour eux l'intention et l'utilisation pieuse dans le maniement des réalités temporelles. Sachons au contraire respecter la création et l'homme pour les révéler en Jésus-Christ.

C'est dans la mesure où, avec toute la lucidité et la puissance effective de notre foi, nous serons présents au milieu du monde en action, que Jésus-Christ y sera aussi présent. Et alors reculera l'idolâtrie et le paganisme des apprentis sorciers. Et alors se révélera l'amour donnant un sens à tout le développement matériel. Et alors se révélera le sens divin de la marche des hommes, donnant son sens à l'amour lui-même.

A.-M. H.

LES LIVRES

BIBLE

S. Exc. Mgr GARRONE : *Psaumes et prière*. Apostolat de la Prière, Toulouse; 125 × 165, 125 pp.; 220 fr.

Il y a de plus en plus de laïcs qui prient avec les psaumes — le succès des bréviaires qui leur sont destinés en est une preuve. Mais combien y sont encore fermés ! Et combien de prêtres, de religieux et de religieuses, tenus à l'office, ne savent pas en faire une prière personnelle, et redisent à longueur de vie ces prières dictées par l'Esprit-Saint sans en faire leur prière.

Sans doute il ne faudrait pas oublier que l'aspect essentiel de l'office divin est théocentrique : nous sommes appelés à assurer la louange incessante de l'Église, qui prolonge dans l'espace et le temps la prière du Verbe incarné. Et cela suffit, que nous y ayons goût ou non, que nous ayons conscience ou non d'en tirer du fruit. Mais l'infinie générosité de Dieu nous offre pour chanter sa louange les textes les plus beaux et les plus savoureux. Et c'est un devoir pour nous de chercher à les pénétrer toujours davantage.

Mgr Garrone vient nous y aider [1]. Il nous rappelle d'abord les conditions d'une récitation fructueuse : il faut d'abord vouloir prier, et accepter de s'abandonner au rythme, à l'élan qui emporte la prière — s'ouvrir, pour s'accorder à la cité des psaumes : « Qu'ils tent sans cesse la même chose, porte, s'ils redisent l'essenti choses en petit nombre que l'h a perpétuellement besoin de se et de redire à son Dieu ? »; surtout prier dans le Christ l'Église.

Suivent des directives prati travailler sans cesse à mieux tre les psaumes, et dans la li leur signification chrétienne nous faut résolument cherch mander, obtenir le goût des ps et nous exercer inlassablemer ce but. »

Puis vient un choix de p pour les grandes époques litur Une trentaine de psaumes s traduits, — on pourrait dire sés, dans une langue à la fois nieuse et simple, très proche de notre prière la plus spo Enfin un tableau donne, pour psaume, un titre emprunté texte, et un autre titre qui l au Christ avec une brève cita l'Évangile.

Cette mince plaquette nous très précieuse, appelée à vi récitation de l'office et à port coup de fruits.

S. J.

1. Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ont eu l'essentiel de ces pages articles de S. Exc. Mgr Garrone, *La prière des psaumes*, mars 1946, *La vie de la prière dans les psaumes*, octobre 1947, p. 303. *De l'Évan Psautier*, décembre 1948, p. 469.

. DUESBERG : *Le Psautier des des.* Coll. « Bible et vie chré- .e ». Éd. de Maredsous, 1953; :1, 260 pp.

choix d'une quarantaine de :s pour le temps de maladie — , confiance, action de grâces — :s d'une longue introduction, ompagnés chacun d'un com- re.

:nre même du livre exclut tout critique. Mais on aimerait :omment se justifient certaines :ons, interversions (par exem- bouleversement du ps. 62). Et ı que la poésie hébraïque avait ıémas si rigides que nul ne ın écarter ? Peut-on affirmer, ımple, que le psaume 87 est ś parce qu'il lui manque ispensable final » qui devrait er la confiance ?

ins des commentaires sont ıent beaux; ils donnent un ement psychologique et pro- ıe qui permet de mieux com- e le psaume et de mieux le en suivant son prolongement : Nouveau Testament et dans ition qu'a pu en faire le

lorsque nous voulons essayer le psaume pour notre propre , nous trouvons une traduc- vrée, avec une profusion d'al- de mots, de termes rares, de res anciennes : « Son ire est ıstant... à la vesprée prennent ; pleurs... dans mon noncha- vais, dit : Oncques ému ne ! » (ps. 29, 6-7). On peut er ou non cet archaïsme un ffiné — affaire de goût. Mais le bien difficile d'y couler une personnelle.

lisque le livre est destiné aux s, les grands malades surtout, ırs de vraie détresse, ont be- un autre ton, moins brillant priant. Une certaine ironie he prestement les larmes leur harge. Ils préféreraient moins et plus de profondeur.

Cependant cet éclat même et ce luxe verbal peuvent piquer votre intérêt, si le Psautier ne vous est pas familier — ou au contraire, s'il est pour vous usé par la routine, cela réveille votre attention émoussée, et peut amener une redécouverte. Malades ou non, ceux qui cherchent une lecture agréable en même temps qu'utile, pourront trouver là une occasion d'accrocher les psaumes d'une façon vivante, intéressante, et seront reconnaissants à Dom Duesberg de les avoir amenés, selon son propos, à une lecture personnelle des psaumes.

S. J. D'A.

F. AMIOT, professeur au Séminaire de Saint-Sulpice : *La Bible apocryphe. Évangiles apocryphes.* Coll. « Textes pour l'Histoire Sacrée, choisis et présentés par Daniel-Rops ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1952; 336 pp.; 650 fr.

Cette collection vient compléter les livres historiques tels que l'*Histoire sainte* et *Jésus en son temps*. Elle a pour but de mettre les textes à la portée du peuple fidèle. Quand il s'agit, par exemple, de l'Évangile, on peut hésiter sur l'utilité de cette présentation. Tandis que, dans cet ensemble, aucun livre ne nous semble plus utile que celui-ci, qui comble une lacune vraiment grave; il nous offre ces textes d'accès si difficile, même aux spécialistes. Et les non-spécialistes les ignorent en général complètement, d'autant plus que certains n'avaient pas encore été traduits : nous trouvons ici de larges extraits des Évangiles apocryphes de l'enfance et de la Passion, des Actes de Jean, Pierre, Paul, André, Thomas, de la Lettre des Apôtres et des Apocalypses de Pierre et de Paul. L'ensemble est équilibré, le choix est bon, et donne vraiment l'essentiel de cette littérature.

Mais quel est son intérêt ? Car on n'y peut trouver rien, ou presque rien, d'authentique sur le Christ ou

les apôtres, — à part peut-être quelques bribes infimes, dont il est d'ailleurs impossible de prouver l'historicité.

Les apocryphes ont d'abord une valeur de témoins sur la piété populaire des premiers siècles chrétiens, sur les courants, naïfs ou dangereux, de pensée ou de dévotion, et aussi sur les milieux où ont germé les hérésies. Et ils sont à l'origine de bien des traditions pieuses, recueillies souvent par notre liturgie : saint Joachim et sainte Anne, la Présentation de Marie, bien des détails de nos crèches et de nos chemins de croix, trouvent leur seul appui textuel dans ces vieux récits. Et toute l'iconographie du Moyen-Age en est pénétrée, si bien qu'on ne peut la comprendre sans les connaître. Il nous font reprendre contact avec ceux qui nous ont précédés dans la foi.

A un niveau infiniment inférieur à l'Écriture sainte, ils nous aident à l'apprécier mieux, en nous faisant toucher du doigt, par contraste, sa densité spirituelle, sa sobriété, sa simplicité divine.

S. J. D'A.

O. CULLMANN : *Les sacrements dans l'Évangile johannique*. La vie de Jésus et le culte de l'Église primitive. P.U.F., Paris, 1951; 96 pp.; 400 fr.

La thèse que soutient M. Cullmann a déjà été défendue dans un ouvrage d'ensemble *Urchristentum und Gottesdienst*. L'auteur la reprend ici à part et sous une forme différente.

L'intérêt de cette thèse est d'ouvrir l'esprit à une nouvelle intelligence de l'Évangile johannique, en montrant les deux pôles d'intérêt que vise constamment et en même temps cet évangile ; le Jésus histo le Jésus présent actuelleme l'Église. Tout l'effort de l'év consiste à « tracer la ligne d le Jésus historique au Christ glise, et ce, en vue de démont identité ». Comme cette lign tit dans beaucoup de cas au ments (baptême et eucharisti très souvent l'identité Christ *que* et Christ présent dans *ment* que saint Jean veut p Son antidocétisme s'appuie e temps sur la réalité de l'u l'autre et sur leur identité. même de l'expression johann « la recherche d'un sens plus doit être érigée en principe d tion » est particulièrement son but, et ce n'est pas tom un quelconque sens allégoric de chercher derrière la sign première de certains mots ou tains thèmes une significat conde, puisque cette seconde cation est également voulue teur et que celui-ci dispose mière pour nous amener à la seconde. De là les lumine pitres de M. Cullmann sur l à résonance baptismale comme versation avec Nicodème, l'e avec la Samaritaine, la guér paralytique, ou sur le discou la multiplication des pains, d' tion eucharistique.

Le souci historique du qu Évangile est ainsi mis en un lier relief; et cela n'empêche Évangile, au contraire, d'être ment une mine précieuse sur de l'Église primitive, et sur gence de ce culte, tout entie sur le baptême et la sainte C il n'y a pas d'autre cadre deux sacrements où s'inscrive chrétien primitif.

A.-M.

LITURGIE

GUET, O. P. : *Les sacre-signes de vie*. Coll. « L'es-urgique », n° 5. Éd. du ris, 1952; 330 fr.

e nouveau fascicule de la « L'esprit liturgique », le publie de nombreuses con-écentes sur les sacrements. re partie intitulée « Qu'est-sacrement ? » est « un com-des « Principes doctrinaux » ent le Directoire pour la des sacrements adopté par e plénière de l'épiscopat u 3 avril 1951 » (p. 5). Les s situés entre la Passion-on et le Retour glorieux sont des *actes du Christ* nt vivant (ch. I). Ils sont *signes sacrés* (ch. II), actes symboliques et réels se dé-ans le temps et l'espace, lonc normalement une am-leur célébration. Les sacre-nt des *signes de la grâce* Chacun des sacrements pos-âce propre, sa physionomie 'il faut respecter. La caté-reconnaître cette valeur de peine de dénaturer la véri-trine des sacrements; en un commentaire est très dé, au cours même de la du sacrement. Le sacre-*igne de la foi* (ch. VI) : pas acrement sans la foi; une humaine, adhésion à une isible est indispensable. Le est *signe de l'Église* ne relation à l'Église visi-écessaire pour qu'il y ait Le sacrement possède une relation essentielle au l'Église. *L'itinéraire* du ch. VI) se présente comme e, un passage de ce monde Père à la suite du Christ et ressuscitant.

nde partie de l'exposé est composée des conférences dominicales données à Radio-Luxembourg en 1952. Chacun des sept sacrements y est étudié.

Insistons surtout sur le cinquième sacrement. C'est pour l'*onction des malades* (ch. XI), assez malheureuse-ment appelée « Extrême-Onction », qu'il y a, en effet, nécessité urgente de briser avec des préjugés enracinés, si l'on veut retrouver la saine doc-trine traditionnelle. Il ne s'agit pas de la *dernière* onction, mais de l'onc-tion des *malades*. Il y a une attitude du Christ et de l'Église vis-à-vis des malades. Un commentaire du texte de Jac., 5, 14-15, fonde la doctrine la plus authentique de l'Église à ce su-jet. Selon le P. Roguet, le premier effet de ce sacrement est la guérison corporelle du malade, la rémission des péchés étant le second. La prati-que déplorable d'administrer ce sa-crement à des mourants vient de la confusion de celui-ci avec le Viatique qui est l'extrême communion. Dans les textes du sacrement des malades, dit le P. Roguet, « pas un mot sur l'agonie, la mort ou le Jugement. Quelle pénible ironie de prononcer ces prières imprégnées d'espérance sur un malade parvenu à la dernière extrémité, et dont la guérison serait un miracle éclatant, presque une ré-surrection ! » (p. 124).

Quelques considérations de spiri-tualité sacramentelle mettent le point final à ce travail. Un chapitre spécial traite des relations entre la *Sainte Vierge et les sacrements* (ch. XV). Outre que Marie possède l'effet de chaque sacrement, elle fut présente aux moments privilégiés qui fondent leur existence : Incarnation, Croix et Pentecôte.

Un dernier chapitre traite à nou-veau des relations entre les sacre-ments et le mystère pascal. Seul cet axe central du christianisme que constitue le mystère unique de la

mort et résurrection du Sauveur, peut donner une vue parfaitement équilibrée des deux aspects inséparables de la vie chrétienne : abaissement et gloire.

Cette dernière idée est sous-jacente à tout l'exposé du P. Roguet. Peut-être certains sacrements eussent-ils pu être mis davantage encore en rapport avec la célébration du triduum et de la nuit de la résurrection. Ainsi la Pénitence garde une relation avec le Carême, l'onction des malades avec la consécration des huiles le jeudi saint. L'ordre surtout est lié à la célébration du samedi des Quatre-Temps, vigile dominicale anticipée. Or la vigile dominicale même anticipée reste une répétition de la grande vigile pascale. Ainsi l'Ordre est lié au dimanche et à Pâques : il est essentiellement axé sur la mort et la résurrection du Sauveur.

Tous ceux qui désirent comprendre le sens profond des sacrements doivent prendre connaissance de cet opuscule. Les conseils pratiques pour une fréquentation éclairée des sacrements abondent dans ce petit livre. Sa doctrine solide et traditionnelle contribuera puissamment au renouveau sacramentaire de notre époque.

A. Rose.

Dom E. FLICOTEAUX, O.S.B. : *Le triomphe de Pâques. La cinquantaine pascale.* Coll. « L'esprit liturgique », n° 6. Éd. du Cerf, Paris, 1953; 142 pp.; 285 fr.

La restauration de la Vigile pascale appelle nécessairement un renouveau du Carême; elle postule aussi une valorisation pratique du temps pascal.

Dans toute l'année liturgique, il n'est pas de moment où la joie du chrétien éclate avec autant de force qu'au cours de chacun de ces jours de la semaine pascale. Chaque jour apporte sa provision de joie : prolongement de la jubilation du *Gloria* et de l'*Alleluia* de la Nuit de la Résurrection. Il serait malheureux de laisser enfouis dans l'oubli ces textes rayonnants de joie chrétienne pure, pour nourrir les fidèles ralisme ou de dévotions certes, mais secondaires. Ce opuscule de la collection aide samment à exploiter ces text exprime en ce temps la lou la nouvelle création jaillie de et de la Résurrection du Sau

L'auteur n'a pas considéré l de la fête de Pentecôte. L'exa l'office de la Vigile de Pente peut-être aidé à comprendre l'unité profonde entre Pâ Pentecôte; cette messe de rayonne de la lumière nouvel par l'Esprit dans les croyan étude du mystère de Pentec cet angle semblerait apte à l à la solennité des solennité souvent, on la considère sa tion avec la résurrection du ce qui amène un appauvrisse doctrine.

Rien de plus opposé au nisme authentique que certai tesse religieuse romantique. christianisme est centré sur l c'est sur la Croix triomphal Christ a détruit la mort. *Reg ligno Deus.* « Le Seigneur Di gné par le bois » de la Cr l'hymne de la Croix.

A.

A. HACKEL : *Les icones dans d'Orient.* Introd. de Dani trad. de Dom Th. Belpaire Herder, Fribourg-en-Brisgau et 16 icones en hors texte, page, en couleur, 17×2 800 fr.

Le langage rigide des moye pression et le caractère hi des icones déconcertent ordina l'occidental, qui ne voit que lui apparaît immédiatemer initiation est donc nécessaire trer dans le monde de rel dans l'univers sensible de ceu ont suscitées et qui continue regarder. Le livre de A. Ha

une introduction générale
t de l'icone et des développe-
articuliers, artistiques et mys-
ux seize icones en couleurs,
es ici, joue le rôle de cette
n et ouvre notre esprit à la
e intelligence des icones.
ritique ici se situerait en de-
ce monde où l'auteur préci-
cherche à nous introduire.

A.-M. H.

l dominicain, Offices propres
is les saints et bienheureux de
e de Saint-Dominique, tra-
en français par une tertiaire.
gerie, Paris, 1952; 472 pp.

re est un complément, des-
x communautés dominicaines
ertiaires, du Bréviaire romain
nçais. Il n'était pas possible,
, de publier entièrement à
Bréviaire dominicain latin-
dont le prix de revient eût été excessif. On s'est donc contenté de donner la traduction des offices particuliers à l'Ordre prêcheur : offices des saints et bienheureux de l'Ordre, offices propres de certaines fêtes communes (saint François d'Assise, saint Augustin, Couronne d'épines, etc.). Tout ce qui n'est pas dans le Bréviaire romain (capitules, antiennes, hymnes, etc.) est ici traduit. Ce livre rendra le plus grand service en particulier aux communautés de moniales ou de tertiaires dominicaines qui pourront ainsi lire les « seconds nocturnes ». d'une façon qui soit comprise de toutes les Sœurs. Il forme en outre un précieux ouvrage d'hagiographie dominicaine que l'on pourrait aussi bien lire et relire en lecture courante. Ajoutons qu'il est fort bien présenté et traduit, et que les noms de ceux qui y ont collaboré (PP. Motte, Roguet, etc.) donnent toute garantie, en même temps qu'ils en font un « livre de famille ».

A.-M. H.

CATÉCHISME ET PÉDAGOGIE

ARMOT, S.J. : *La Pédagogie suites*. Ses principes, son ac-
. Spes, Paris, 1952; 574 pp.;
fr.

portant ouvrage, terminé en
édité chez Spes en 1951, se
d'abord comme un livre
e, non pas l'histoire des col-
la Compagnie de Jésus, mais
s origines d'une institution
ait la splendeur des collèges
précisément encore, une re-
des principes adoptés ou dé-
par les Jésuites en vue d'as-
éducation intellectuelle de la

dire que l'auteur ne se ré-
aux sources anciennes péda-
« de la période primitive : du XVI^e siècle finissant ou du XVII^e siècle commençant », le fameux *Ratio Studiorum*, en particulier.

Mais plus encore qu'une étude historique l'ouvrage développe une doctrine enthousiaste et profondément religieuse de l'éducation, « une sorte de mystique de dévouement, comparable à celle qui emporte les âmes à l'apostolat des missions » (p. 77). L'ambition des Pères a moins été de former des humanistes, amateurs des belles lettres et des sciences, que des chrétiens cultivés et rayonnants, à la foi vive, à la charité active. On lira avec intérêt le beau chapitre XXVIII sur la culture intégrale.

Les éducateurs, les pédagogues, les professeurs de notre enseignement libre surtout, trouveront leur profit

dans les différentes parties de cet ouvrage : La vocation d'éducateur, — La méthode d'enseignement — Les aiguillons de l'activité intellectuelle — L'humanisme chrétien. Puisque l'auteur nous assure — ce que nous croyons volontiers — « que la Compagnie de Jésus est encore mieux armée pour la formation de l'âme, du cœur et du caractère que pour celle de l'esprit », peut-on exprimer le souhait qu'il nous donne sur la « pédagogie spirituelle » des R. Pères un ouvrage de la même valeur que celui-ci ?

Une abondante bibliographie terminale promet aux chercheurs une longue excursion propice aux découvertes fructueuses.

R. D.

G. GATHELIER : *Guide pratique du travail individualisé dans l'éducation religieuse.* Préface de M. le chanoine Lacointe, curé de Saint-Germain de Charonne. Presses de l'Ile-de-France, Paris, 1952; 160 pp.; 360 fr.

De nombreux catéchistes vivement intéressés par le premier ouvrage publié par Mme Gathelier, *Le travail individualisé au catéchisme*, et désireux d'initier leurs enfants au travail par fiches individualisées, ont demandé à l'auteur d'expliciter les principes qui l'ont guidée dans son expérience pédagogique de Saint-Germain de Charonne. (On sait que Mme Gathelier s'est inspirée des travaux de M. Dottrens, de l'école du Mail, à Genève.) Le présent volume répond à cet appel. Il est donc un complément plutôt qu'une suite. La deuxième partie, tout entière de technique pédagogique, apprendra aux catéchistes à classer les enfants selon leur niveau mental, leur forme d'intelligence, leur tempérament, par l'étude des dessins libres et de l'écriture, et par les enquêtes, les tests, etc. Ce présent travail est nécessaire pour mieux adapter les fiches de travail à chaque enfant. L'auteur énumère ensuite les douze règles que, d'après el éducateur doit suivre pour c les fiches de travail et insi particulièrement sur la dernie règle d'or » ; l'éducateur d poser lui-même sa progres fiches et ne pas se contente pier les modèles trouvés ici Cette deuxième partie s'adres surtout aux catéchistes expér déjà instruits des questions chologie et de pédagogie. première partie, « Principes riences », offre à tous les cat sans exception, ample matièr ditation.

M. le chanoine Lacointe, préface, écrit que certains po faire grief à l'ouvrage « de c appelleront peut-être son allur et sentimentale ». A ceux raient tentés de faire ce r nous conseillons la lecture a de la préface. Elle situe l'ou précise avec nuance et clarté de l'auteur et le sens du livr

M.

P.-A. REY-HERME : *Mentali gicuse et perspective pédag* Téqui, éd.; 1 vol., 120 pp.;

Autre est un religieux, p évoluée, qui poursuit *librem* idéal de perfection, cet idéal tant en la sublimation de to puissances et capacités vers u supérieur (p. 116), autre est fant, personne en devenir, besoins psychologiques sont sition, de jouissance et d'épa ment et le but l'*adaptation* puissances et capacités à la male.

Or, le religieux-éducateur dance à assimiler celui-ci à à soumettre celui-ci au cadre et aux règles qu'il poursuit lu comme religieux, et ainsi il s et unifie son effort.

Quelques exemples des dif que la nature des choses impos

eux obéissant, l'autorité vient
nction; pour un enfant, de la
e (p. 25). — La discipline
n'a rien à voir, psychologi-
t et moralement, avec la ré-
religieuse (p. 35).

ijet de « l'exceptionnelle va-
attribuée au silence : c'est
aleur mystique », pour l'en-
-même; mais alors, avec des
: le silence mystique de l'en-
esoin « d'excitants externes »
c'est une valeur d'ascèse, oui,
our l'enfant, mais avec des
parler lui est un besoin d'ac-
n et d'expression.

inalité est-elle, pour le reli-
e l'orgueil ? en tout cas, pour
enfant « l'unique est au
ussi important que le déno-
r commun » (p. 102).

à l'usage des biens de ce
l'enfant, l'adolescent ont droit
lre à leur taille psychologique
ont droit à la propriété : des
un coin personnel... Ont droit
oignages d'affection, à l'ami-
austérité affective » n'est pas
ix.

ces remarques, et bien
sont étayées d'exemples
d'exemples à ne pas suivre).
ne généralise pas, il rend
l'intelligence de tant de reli-
religieuses qui ont su com-
les besoins psychologiques
fants qu'ils prennent en
Mais il ne se prive pas de
u pilori des pratiques éduca-
qui, pour exceptionnelles
soient, ne nous révoltent pas
et d'en critiquer d'autres,
excessives, mais plus répan-
ui ne sont en effet pas, ou
endables.

rnier chapitre lu, on est bien
dire : les deux vocations sont
iables, du religieux, ou de la
se, et de l'éducateur. Mais,
part, nous savons bien que le don de soi est la condition préalable d'une œuvre éducative dévouée, féconde; or, qui est plus donné que les vrais religieux ?

Ceci nous presse, nous, de continuer à leur confier nos enfants; mais *cela* nous inquiète; nous savons bien qu'ils ne veulent pas, eux, renoncer à rien de leur idéal.

Le P. Rey-Herme a le courage de poser le problème. Sa conclusion n'est pas une solution, sinon posée en termes généraux : « S'il s'efforce de réaliser chaque jour un équilibre difficile, non pas entre une vocation religieuse et une vocation éducative, dont les buts finalement se confondent, mais entre deux techniques [...], le religieux éducateur n'a rien à craindre de l'avenir. »

Je vois dans cet aveu de la difficulté de l'équilibre une invitation pressante à repenser la formation des religieux voués à l'éducation.

Si j'infère de ce que je vois du dehors à ce qui se passe dans l'esprit des maîtres et maîtresses des novices, l'effort de renouveau est en marche. Les jeunes religieuses ne vont plus les yeux baissés, deux ensemble, à leurs bonnes œuvres immuables et dûment étiquetées « religieuses ». Elles ouvrent les yeux, vont et viennent seules, entendent des enseignements ouverts sur toutes les réalités; elles lisent des romans, voient des films, visitent des expositions, cultivent leurs aptitudes personnelles.

Comme il faut qu'elles soient profondément obéissantes pour supporter d'être si libres ! profondément détachées pour supporter de cultiver les sciences et les arts de ce monde ! Comme il faut qu'elles aient la conscience délicate et la volonté bien trempée pour que ni cette liberté ni cette culture, imposées par leur vocation d'éducatrices, ne les ramènent vers le *moi*, auquel leur vocation de religieuses les a fait renoncer ! Dans cette ligne double, certainement ce sont les supérieurs qui les ont enga-

gées; dualité paradoxale, car il faut qu'elles soient à la fois elles-mêmes et un autre (p. 82); ce qu'elles abandonnent pour elles, qu'elles le cultivent pour l'autre (p. 79). Le petit livre du P. Rey-Herme stimulera les responsables à intensifier et généraliser le mouvement, à équilibrer les deux « techniques ».

Les exigences à l'entrée dans les instituts, puis les noviciats, n'en devront être que plus sévères, me semble-t-il (et qui sait, le recrutement s'en trouvera favorisé, la sévérité provoquant, bien plutôt qu'elle ne découragera, les demandes d'admission des sujets de valeur; ce que ceux-ci demandent c'est le bon sens et non la facilité...).

Mais quels éducateurs et quelles éducatrices seront-ils eux-mêmes, les maîtres de novices des religieux de demain ! Jamais leur tâche n'a été si difficile. Et personne ne peut leur enseigner les règles de cette pédagogie, il faut qu'ils les découvrent.

MARIE FARGUES.

Chanoine BOYER : *Catéchisme et monde nouveau*. Lethielleux, Paris, 1952.

Cette brochure est la sixième du même auteur, dans la collection « Questions actuelles de pédagogie ». Les précédentes traitaient d'un problème dans toute son ampleur.

Dans une première partie, M. le chanoine Boyer brosse un tableau des progrès réalisés en France depuis le début du siècle en matière de pédagogie catéchistique. Il distingue quatre courants : intellectualiste, psychologique, éducatif, missionnaire, et pour chacun cite les œuvres les plus représentatives. Il conclut en souhaitant que les dominantes de ces courants « s'harmonisent pour nous donner les catéchismes progressifs et religieux de l'avenir ». Ce vœu sera celui de tous ceux qu'angoisse le problème de l'évangélisation de l'enfance.

Dans la deuxième partie int
« Catéchisme de demain », l'
après avoir constaté que l'effo
gogique est insuffisant, affirm
nous faut un catéchisme aux
sions de la charité du Christ,
dire un catéchisme en largeur
collaboration de toute la comm
chrétienne; en longueur : qui
l'enfant au premier âge et
tout au long de sa croissance;
teur : qui suppose une sérieu
paration matérielle, doctrinale
gogique et spirituelle; en
deur : qui s'adressera non pa
ment à l'intelligence et à la
mais qui s'efforcera, en suscit
tivité spirituelle de l'enfant,
lopper sa vie surnaturelle.

En vingt pages, M. le c
Boyer, avec l'autorité que lu
rent ses hautes fonctions de d
général de la Commission
du Catéchisme, indique cla
dans quelles voies les recherc
vent aujourd'hui s'engager p
valables.

Nous permettra-t-on quelqu
ves ? Nous regrettons que M.
noine Boyer, condamnant l'i
exclusive d'un seul courant, p
« fanatiques de leur système
n'avons guère, pour notre pa
contré de tels fanatiques. Par
Mme Marie Fargues se recon
elle à la description qui est
ses recherches, page 14 ? Nou
toujours trouvé chez elle le re
l'action de la grâce dans l'
l'enfant et le souci de l'aider
borer à cette action. En r
nous nous étonnons, après ce
que de l'œuvre de Mme Far
trouver, page 21, une liste
de très inégale valeur, dont
mériteraient des réserves au
graves que celle de Mme Ma
gues. Ceci dit, nous pensons q
brochure est à diffuser auprès
rents, des mouvements d'Actio
lique, etc... pour les aider à
conscience des graves questi
pose le catéchisme.

hanoine THOMAS : *Expérien- sur le catéchisme national.* ition. Lethielleux, Paris, 1952.

igit d'une nouvelle édition en- ent refondue d'un ouvrage ur, destiné à guider dans la ation de leur catéchisme les et les laïcs qui utilisent le l de M. Thomas, *Viens, suis-*

e chanoine Thomas fait dans ipitre préliminaire des remar- rès pertinentes sur l'âge où commencer la formation reli- des enfants; sur les conditions ables dans lesquelles nous fai- catéchisme : locaux mal adap- op grand nombre d'enfants..., nécessité de recruter et de des catéchistes, de compléter échisme dit « national » en sur l'Évangile, de suivre dans a mesure du possible le temps que, etc.

ppuie sur les travaux de M. le ne Boyer, de M. l'abbé Colomb, ie Marie Fargues et, sur tous nts abordés dans ce chapitre, nous trouvons en accord avec

dès que nous arrivons à l'ex- en des chapitres du catéchisme nous trouvons obligés de faire es réserves. M. le chanoine s, pour mieux aider les caté- expose dans le détail la mar- chacune de ses leçons. Il expli- ut, et nous nous demandons peuvent donner dans l'esprit fants les histoires, les compa- ; souvent inattendues, que encontrons ici et là. Les expli- s'adressent à l'intelligence des plus qu'à leur cœur (sauf il s'agit de l'Évangile) et nous emandons si elles sont capables rrir une foi vivante et de faire les enfants dans le mystère de Certaines affirmations sont in- tes, ainsi cette définition du ê : « C'est une chose que nous ivons comprendre parce que notre intelligence est trop faible. » D'autres sont étonnantes : « Les Trois Personnes divines s'aiment beaucoup, elles ne se disputent jamais. » De plus, est-il permis après le renouveau biblique de ces dernières années d'insister, comme le fait l'auteur, sur la mise en scène extérieure du récit de la chute : l'arbre de la science du bien et du mal devient une véritable essence botanique comme en connaissent les enfants. Toute la scène est traitée avec un réalisme qui évacue le mystère du récit biblique. Nous nous étonnons aussi de certaines questions que pose aux enfants M. l'abbé Thomas : « Quel est le plus grand miracle : la création d'Adam et d'Ève ou la naissance de Jésus ? » Que répondre ?

En résumé, l'œuvre de M. le chanoine Thomas nous apparaît très inégale : Excellente dans les buts qu'elle poursuit et la ligne générale qu'elle trace, discutable dans le détail de la réalisation. A qui s'adresse-t-elle ? Les catéchistes expérimentés n'ont pas besoin d'être guidés pas à pas. L'ouvrage serait donc destiné aux catéchistes débutants, mais nous craignons de les voir s'égarer dans des chemins qui ne seraient pas ceux d'une authentique catéchèse.

Chanoine J. VARRAUD, Abbé P. SOUCHE : *La Famille divine. A l'école du Christ.* Classe de 1re. Lethielleux, Paris, 1952.

Le manuel *A l'école du Christ* appartient à la même collection que le précédent. L'auteur présente dans une première partie *Le mystère du Christ* (Le Christ, personnage historique à la fois Dieu et Homme). Il expose ensuite la *Psychologie du Christ*, et offre à l'imitation *Jésus, le modèle suprême*. A l'exemple du Christ, le chrétien doit se connaître, se posséder, se donner à Dieu et au prochain. Est-ce suffisant ? L'ouvrage s'achève par un court chapitre sur l'humanisme chrétien.

La présentation est la même que dans le manuel précédent : bref exposé des grandes idées du chapitre, développement clair avec titres et sous-titres, illustré par de nombreuses citations scripturaires, suivi de lectures généralement bien choisies, où voisinent des textes de l'Écriture et des passages d'auteurs contemporains. Les questions intitulées « devoirs » proposent aux élèves un certain nombre de travaux intéressants, mais qui s'adressent trop exclusivement à la seule intelligence.

Le principal reproche que l'on pourrait faire à ce manuel, c'est de ne pas indiquer s'il s'adresse à des filles ou à des garçons. Pourtant, il semble bien difficile de faire la formation religieuse d'adolescents et de leur présenter le Christ comme modèle sans tenir compte des différences de psychologie entre les sexes. Il est vrai que le programme national est muet sur ce point...

Cn. BAUMGARTNER : *La morale chrétienne*. Cours d'instruction religieuse des Écoles Chevreul. Classe de 3e. Lethielleux, Paris, 1952.

L'auteur suit de très près le programme établi par la Commission nationale du Catéchisme pour la classe de 3e.

Ce manuel présente une remarquable synthèse de la morale chrétienne. L'auteur a particulièrement insisté sur l'aspect communautaire de la vie chrétienne et, qu'il s'agisse du péché, de l'obéissance aux lois de l'Église ou même des devoirs envers soi-même, la pensée de notre responsabilité vis-à-vis du Corps mystique n'est jamais absente.

La présentation des chapitres est claire. Un sommaire donne le plan de chacun d'eux. L'exposé qui suit est approfondi. Les définitions essentielles, toujours exactes et précises, sont mises en valeur par la typographie.

Pourtant on peut se demander si l'ensemble, excellent en lui-même, convient bien à de jeunes esp quatorze ans... lectures presq clusivement bibliques, donc san rence aux problèmes actuels jeunes, sujets de réflexions et vaux, dont la présentation ris décourager les bonnes volonté les sujets, imprimés en caractèr se suivent sans que rien n'i que l'on passe de l'un à l'aut surtout l'ensemble, à cause de chesse même, laisse une imp de lourdeur.

On a tout dit et le livre mieux convenir aux prof qu'aux élèves. Avec des exposés genre, que reste-t-il à dire au seur et à découvrir à l'élève ?

Chanoine J. VARRAUD : *La divine. L'Église, famille divi terre*. Classe de 2e. Lethielleu ris, 1952.

M. le chanoine J. Varraud, teur de l'Enseignement religie diocèse de Viviers, nous pr dans la collection des manuels d gnement religieux éditée ch thielleux et intitulée : « La divine », un nouveau fascicul tiné aux élèves de 2e : *L'Égli mille divine sur terre*.

L'auteur suit dans ses gran gnes le programme national. sente au chapitre I, « l'Église d' en une rapide et vaste fresq préparation du peuple de Dieu l'Ancien Testament, la venue de qui fonde et organise l'Église, les premiers pas de l'Église. une prise de conscience de la vivante de « l'Église aujourd' il expose successivement ce *l'Église* (son organisation, son tère divin, la doctrine du Corp tique); *la vie de l'Église* (ens ment, gouvernement, œuvre de tification, Action catholique et missionnaire); *l'œuvre de dans le monde* (instruction et c œuvre sociale et pacificatrice). vrage s'achève par la présenta

éternelle et définitive du ciel. ue chapitre est conçu avec un uci de précision : bref exposé ı, développement méthodique res et sous-titres mis en relief typographie, en une langue et à la portée de ses lecteurs, présentant l'essentiel de l'élé- doctrinal à retenir, suivi de ns favorisant la réflexion et de en général bien choisies e sainte ou auteurs contem- à l'exception de quelques ui ne présentent pas un grand (cf. p. 75 : *A Saint-Pierre de* L. Veuillot) : beaucoup de ntalisme; p. 124 : *Évangiles ıre*, de R. Kemp, jugement le; p. 152 : *La Résurrection*, e Barrault. Enfin quelques re- ions d'œuvres d'art illustrent iel.

ıit que l'auteur a le souci de r aux jeunes auxquels il s'a- Souvent il use de comparai- ilement accessibles, parce que de l'expérience concrète des Mais il semble qu'il y ait là un danger : les comparaisons en raison même de leur fami- nuisent au caractère sacré de é que l'on veut exposer (cf. rapprochement établi entre et une société de football; le père qui surveille son en- train de faire ses devoirs, e ce que fait Dieu pour son p. 71 : l'attitude possible en l'Église enseignante : celle du ur). Parfois même la compa- fausse l'idée à faire passer, 64 : « L'Église nous met en de la parole de Dieu » à la d'un « conservateur de mu-

roche essentiel que nous fai- ersonnellement à l'ouvrage r le choix du plan suivi et équences. Le chapitre II : se d'aujourd'hui », nous fait conscience de la réalité exté- le l'Église de notre temps nous faire « pénétrer dans le mystère de sa vie profonde », pour reprendre l'expression de l'auteur, p. 30. Cela nous semble regrettable : l'aspect institutionnel prend de ce fait le pas sur l'aspect intérieur de l'Église : communauté de vie rassemblée autour de Jésus-Christ, fondement et origine de son Église (doctrine exposée au chapitre IV, p. 50, mais sur laquelle on n'insiste pas suffisamment au cours de l'ouvrage).

En conclusion, l'ouvrage, ainsi conçu, présente un exposé méthodique de la doctrine de l'Église, met en relief son action bienfaisante dans le monde, mais n'insiste pas assez profondément sur les réalités intérieures du mystère de l'Église : action intérieure et directe de Jésus dans ceux qui ont fait leur Pâque avec le Christ. C'est un bon manuel; ce n'est pas un instrument de catéchèse, éducative de la foi.

J. BERTHELEMY : *Vision chrétienne de l'Homme et de l'Univers*. Classe de philo-math. Éd. de l'École, Paris, 1952; nouv. éd. revue, 400 pp.

Le livre de M. l'abbé Berthelemy complète la série des manuels pour l'enseignement religieux du secondaire, édités par l'École. Destiné à la classe de philosophie-mathématiques, il est actuellement le seul manuel existant pour cette classe.

Bien construit, clairement écrit, il réussit le tour de force de traiter en quatre cents pages toutes les questions du programme national : Humanisme athée et humanisme chrétien, le fait religieux, le Dieu des philosophes, le Dieu des chrétiens, le problème du mal, le rôle du chrétien dans le monde, l'amour et le mariage, la question sociale.

Il faut remercier M. l'abbé Berthelemy d'avoir donné cet instrument de travail aux élèves. Si l'ampleur du programme ne permet que d'effleurer les questions, la responsabilité n'en appartient pas à l'auteur. Mais alors, le devoir s'impose au maître,

par un sérieux travail d'approfondissement, de faire prendre conscience aux élèves de la complexité réelle des problèmes étudiés, au risque de ne pas les traiter tous.

M. l'abbé DUCASSE : *Le Combat pour la Vie*. Classe de 3e, garçons. Éd. de l'École, Paris, 1952; 316 pp.

Il existe déjà, du même auteur, un manuel d'enseignement religieux pour la classe de 3e filles. Le présent volume destiné aux garçons se présente comme une refonte complète du précédent. Dans la première édition, l'auteur avait adopté le plan du programme national : I. Position du combat pour la vie. II. Force pour le combat. III. Lumière combat de la vie. IV. Détails ches de la vie. V. Résultats d bat de la vie. — Aujourd'hu vrage comprend deux parties : nous aime; II. Aimer comme Et, bien que la rédaction des tres n'ait pas subi de notable gements, le fait de les présent la ligne d'un christianisme de faire de la morale la répon mour à l'appel d'un Dieu rend ce livre infiniment plus plus formateur que le précéde doute qu'une prochaine édit fasse bénéficier le manuel de de cet enrichissement.

HAGIOGRAPHIE

Sigrid UNDSET : *Catherine de Sienne*. Traduit du norvégien par Mme Metzger. Librairie Stock, Paris, 1952; 355 pp.

L'édition originale de ce beau livre a eu un certain retentissement en Norvège, où l'on a vu dans ces pages comme le testament spirituel, « un message d'outre-tombe » de la grande romancière catholique, décédée en 1949. Même à travers la traduction française, dont nous ne pouvons apprécier la fidélité, la qualité littéraire du livre est manifeste, jointe à cette qualité humaine et spirituelle qui a fait dire à un critique norvégien que le présent ouvrage était, « à beaucoup d'égards, un livre *sur* Sigrid Undset ».

Dès qu'il s'agit de Catherine de Sienne, la qualité historique ne saurait nous laisser indifférents. Hélas ! elle est ici moins heureuse. « En suivant pas à pas les écrits de Tommaso della Fonte, premier confesseur de la sainte, et de Raimond de Capoue, biographe minutieux, observateur quotidien du constant miracle la vie de Catherine, Sigrid Un risquait pas de s'égarer... », traductrice. Et si, par hasard sources demandaient pour êt lisées beaucoup de précaution critique ?... Il est vraiment do que ce livre admirablement é che, partant d'à-peu-près histo par exemple, tout ce qui est origines et de la nature du Ordre, la médiocre mise en p l'activité politique de la saint ceptation pure et simple de la « officielle » sur l'origine du *D* sans un mot sur les difficil blèmes de sources qu'il soulè Le talent littéraire ne supplé la critique.

Disons cependant que le so nifesté ici et là par S. Un chercher une explication nat des faits présentés comme mir par Raimond de Capoue appo note de santé, qui compense fiance trop excessive accord ailleurs au pieux hagiograp connaissons surtout que l'esse

e de sainte Catherine de
nous est livré dans ces pages,
ement orchestré par un écri-
our qui le catholicisme est
hose que simple objet de lit-
e.

t dommage que l'introduction
duction française soit déparée
e phrase malheureuse : « Si-
ndset n'ose pas entrevoir la
ité du christianisme, non pro-
r le Christ. » Le lecteur bien-
voudra bien se reporter aux
es pages du livre, que cette
aurait voulu résumer. Il y
ue pour S. Undset, si le Christ
s promis à son Église un
ne temporel, celle-ci n'en pos-
s moins la garantie de n'être
dominée par les portes de
et ne cessera jamais d'accom-
mission, qui est d'apporter
mmes le salut, le seul salut
npte, celui qui, pour chacun,
uit en vie éternelle.

André Duval.

NERO : *Saint Joseph, père vir-
de Jésus.* Librairie Saint-Paul,
1953; 192 pp.

meilleur ouvrage doctrinal et
paru jusqu'à présent sur
seph », porte la bande publi-
C'est beaucoup de prétention
mensonge ! Disons : un ou-
hélas ! ni meilleur, ni pire
autres, un de ces livres qu'on
ne aux dévotes et qu'on ne
t pas mettre entre les mains
homme intelligent, encore
dans celles d'un incroyant.
ouverez ici une pensée très
te, mais, en revanche, nom-
ffirmations gratuites, nombre
urs et naïvetés, du prophé-
l'heure bénie de saint Joseph
le point d'arriver »), de la
ère maladroite (saint Joseph
ipant aux droits de l'Esprit-
r la Vierge, « ne fut pas seu-
rempli du Saint-Esprit, mais
it perdu, transformé et fondu
en lui qu'il se confondait presque et s'identifiait avec lui et en était, pour ainsi dire, la vivante personnification », p. 111). L'auteur a-t-il assisté aux noces de Marie et de Joseph ? Il sait qu'elles eurent lieu à Jérusalem; il a vu les mariés sortir du temple, elle, s'avançant « sur un tapis épais de roses vermeilles et de lys blancs », prodiguant, par son sourire « des délices de paradis », lui, jeune et beau; « tout le monde admirait ces deux célestes créatures et on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : quel magnifique couple d'époux ! » Si la formule « père virginal » dont s'orne le titre de l'ouvrage répond à votre goût, vous ne goûterez pas moins la vignette dont s'orne le livre : un enfant Jésus, chérubin aux cheveux frisés, une Vierge, oh ! si pure, si désincarnée, si impersonnelle ! un saint Joseph, jeune premier pieux et niais sont bien les représentants et les modèles de ce christianisme délavé dont nous ne voulons ni pour nous ni pour les autres.

J.-A. R.

Jean CHUZEVILLE : *Les mystiques espagnols.* Grasset, Paris, 1952; un vol. in-12, 159 pp.; 450 fr.

Après une anthologie des mystiques allemands, une autre des mystiques italiens, M. Jean Chuzeville propose un choix de textes, assez courts généralement, de mystiques espagnols. De saint Isidore de Séville à Michel de Molinos, voici donc de brèves pages de Raimond Lulle, Alonso de Madrid, Bernardino de Laredo, François d'Osuna, saint Pierre d'Alcantara, Jean d'Avila, Louis de Grenade, saint François de Borgia, saint François Xavier, sainte Thérèse, Diego de Estella, Louis de Léon, Malon de Chaide, Jean des Anges, Michel de Medina, saint Jean de la Croix, sainte Rose de Lima (Espagnole du Pérou), Quevedo et Marie d'Agréda. L'ouvrage est plutôt fait, semble-t-il, pour intéresser le grand public que pour

apporter aliment aux âmes d'oraison. Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une anthologie, on peut regretter certaines absences, comme celle de saint Ignace de Loyola, ou du sonnet, si typiquement espagnol, *no me mueve, mi Dios*... Les choix ne sont pas tellement heureux ni significatifs, — ainsi les quelques pages de Jean d'Avila sont bien plates parmi une production qui en contient de si belles; un poème entier de saint Jean de la Croix aurait été plus évocateur que quelques pages de commentaire, etc... Les notices d'introduction ont été rédigées rapidement et ne sont pas exemptes d'erreurs qui ne sont pas toutes des coquilles : Jean d'Avila, « ce religieux, qui ne l'était d'aucun ordre » (!) (p. 69), n'a pas joué auprès de sainte Thérèse le rôle si important qui semble lui être attribué ici; sainte Thérèse est entrée au couvent en 1536, non en 1553 (p. 14); Miguel de Medina fut envoyé au Concile de Trente, et non de Tolède (p. 181); Jean de la Croix était carme, non carmélitain (p. 118); la note de la page 51 sur l'illuminisme laisse rêveur, où on parle de « chevaux de retour » du protestantisme à propos des propositions condamnées par l'édit de Tolède en 1525, et du « molinisme, appelé en France quiétisme ». Si celui-ci ne s'identifie pas purement et simplement avec le molinosisme, il a du moins plus de rapports avec lui qu'avec le molinisme !...

Tout en se situant à un plan qui n'est pas celui des techniques historique ou théologique, l'introduction générale ne manque pas d'intérêt et contient des remarques intéressantes sur les composantes religieuses de l'âme espagnole.

André Duval.

Charles de Foucauld intime. Introduction de Georges Gorrée, directeur des Cahiers Charles de Foucauld. La Colombe, Paris, 176 pp.; 535 fr.

Recueil de documents et de depuis l'acte de naissance de de Foucauld jusqu'à son tes spirituel et à l'inventaire de sa thèque. Tous n'ont pas le mê térêt, mais ils nous montrer l'évolution spirituelle du Père le grand public risque de ne prêter grande attention, ils précieux aux fervents de l'ern Hoggar.

M.-L.

Marie de Saint-Damien *Claire d'Assise, lumière d Christ.* La Colombe, Édit. du Colombier, Paris, 1952; 160

Le septième centenaire de l de sainte Claire est le préte cette biographie. N'y cherch une œuvre d'érudition bien faits soient vérifiés avec le plus soin, mais un essai de résur historique et spirituelle. L'eff l'auteur va à faire revivre le social si mouvant qui vit la je de Claire, mais aussi à révéler ardente de la sainte arrach monde par saint François et m lui à l'école du Christ pauvre cifié. L'auteur semble bien avo lisé son dessein.

J.-A.

Chanoine Cordonnier *d'Hulst. Sa vie, ses luttes rayonnement, 1841-1896.* Paris, 1952; 1 vol. 185 × 120, 570 fr.

Après une vie de Mgr Fuzet vie du cardinal Amette, le c Cordonnier, servi par une plur tigable, nous offre aujourd'h Mgr d'Hulst. Les quelques mil cents pages de la *Vie de Mgr* publiée en 1914 par Mgr Bau ne se trouvent plus — et rare

ez les bouquinistes. Et beau-
e lecteurs ne tiennent pas spé-
nt aux longues citations docu-
res, aux références précises,
dications bibliographiques. A
ux-là le chanoine Cordonnier
ne rédaction plus courte et
ins très fournie, dans un
us alerte, encore que marqué
i d'onction ecclésiastique, d'un
sonnages les plus intéressants
econde moitié du XIXe siècle
. Vicaire de paroisse, secré-
l'archevêché, recteur-fonda-
l'Institut catholique surtout,
eur de Notre-Dame, député
stère, Mgr d'Hulst s'est frouvé
ux problèmes les plus actuels
ise de France, actuels en son
lui, et dans certains cas ac-
core pour notre temps. Ainsi
il, par exemple, de la ques-
l'enseignement, et plus spé-
it de l'enseignement supé-
tholique. On ne sera pas sans
ier le peu d'enthousiasme
eut à créer des facultés de
e, tandis que l'on tenait fort
ner catholiquement la chimie
mathématiques... (Signalons
ite erreur typographique :
deux reprises il est question
eignement de la philosophie
l faut lire philologie.)

A. Duval.

ERKING : *Le P. Leseur*. De
, Paris, 1952; VIII-256 pp.;

style simple, avec un souci
vité très grande, l'auteur
race les différentes étapes de
qui intéressera les amis de
lominicain et ceux qui ont
écrits d'Élisabeth Leseur.

M.-L. T.

Vie des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes, par les RR. PP. Bénédictins de Paris, t. X, octobre. Letouzey, Paris, 1952; 1054 pp.

Comme les *Acta sanctorum* des Bollandistes, les *Vies des saints* des PP. Bénédictins de Paris prennent de volume en volume plus d'ampleur et de valeur scientifique. Ce n'est pas aux dépens de l'intérêt ni de l'édification. Les éditeurs ont su conserver les légendes qui enchantèrent nos aïeux et nourrirent l'imagination des imagiers. Mais il les situent à leur véritable place, celle d'un moment dans l'histoire du culte. On lira avec intérêt les longues notices consacrées à l'histoire mouvementée de celui de saint Denys ou de sainte Ursule, si populaires au Moyen-Age. On tirera profit des récits édifiants qui dotèrent les saints bretons d'un trésor d'apophtegmes qui ne le cèdent en rien à ceux des Pères d'Égypte, dont à l'occasion on nous traduit un florilège. Mais l'histoire ne perd jamais ses droits et ce volume, plus peut-être encore que les précédents, fait revivre cette histoire multiforme de l'Église depuis vingt siècles, telle qu'elle se reflète sur le visage des saints. Quelques figures dominent qui incarnent toute une époque : saint François d'Assise, sainte Thérèse, mais aussi saint François Borgia ou saint Louis Bertrand, le Dominicain apôtre des Indiens de Colombie. Même les courtes notices consacrées à des héros moins connus sont précieuses. La richesse des volumes des Bollandistes consacrés aux saints d'octobre fournissait une ample documentation; elle a été utilisée à bon escient. La rédaction du volume de novembre sera plus difficile, souhaitons qu'elle ne tarde pas trop.

I.-H. D.

ROMANS ET ESSAIS CHRÉTIENS

JEAN CAYROL : *Les Mille et une Nuits du chrétien*. Coll. « Notre monde ». Librairie Téqui, Paris, 1952; 128 pp.; 360 fr.

Méditations ? Confidences ? L'auteur, que l'on sent profondément marqué par les camps de la mort et par les heures à la fois tragiques et fraternelles qu'il y vécut, nous parle de la guerre toujours à nos portes et de la paix boiteuse, du héros et du saint, des masses n'ayant plus le courage de réagir et de l'aventure individuelle, de la souffrance et du sens de la Croix, de lui-même et des autres. Réflexions intimes ou puissantes, mais qui toujours émeuvent, au sens le plus plein de ce mot; que l'on lit d'une traite et auxquelles on revient pour les mieux saisir; et qui sont l'œuvre d'un laïc, d'un des écrivains inspirés de notre temps.

M.-L. T.

CLAIRE LEPLAE : *Les femmes universitaires*. Étude sociologique des diplômées de l'Université de Louvain. Nauwelaerts, Louvain, 1952; 47 pp.; 35 fr. belges.

L'auteur, elle-même docteur en sciences politiques et sociales de l'Université de Louvain, nous donne ici le premier fascicule de l'enquête entreprise sur « Le travail de la femme », à laquelle des fonctions plus intellectuelles sont progressivement confiées. Voici trente ans que les jeunes filles sont admises aux cours de l'Université de Louvain. L'étape parcourue donne lieu à d'intéressantes observations. L'exposé comprend trois parties : la première traite de la sélection des diplômées (origines géographiques et sociales, puis des influences et mobiles qui ont poussé aux études supérieures); la deuxième traite de l'utilisation du diplôme : les professions exercées, acc professions. La troisième part des relations sociales procurée profession et du mariage des sitaires.

On remarque avec joie que en valeur des aptitudes inte les des diplômées n'entraîne général une diminution; contraire un épanouissement un rayonnement social plus de leurs caractéristiques pro féminines : souvent beaucoup dans la poursuite de la conn aspiration à la mettre au se bien des hommes et goût d soi-même, sans ambition, au secondaires.... « Sous le voil terait Gertrude Von Le Fort.

S. F

EMIDIO D'ASCOLI : *Spiritual cristiana*. Morcelliana, Bresc in-8° de 487 pp.; 1.600 L.

On avait déjà bien des d'histoire des religions, de sions et de valeur diver P. E. d'Ascoli nous donne, d collection italienne de « Guid culture », un manuel des « s lités » non chrétiennes, rencontrera aussi bien le bouddhisme, le confucianism taoïsme, le néoplatonisme et Il peut parler de spiritualité chrétiennes », car il y trouve moignage de l'âme nature chrétienne », un écho de l' l'union divine auquel le Chris apporter la réponse. L'ouvra utile par la somme des re ments, de bon aloi, parfois ment accessibles, qui y sont blés : ainsi, par exemple, de tres XVII et XVIII sur la spiritu l'Israël dispersé. On s'étonn doute un peu de trouver la « lité de l'Ancien Testament

mment sur le même rang que
nisme, le bouddhisme ou l'Is-
Préchrétienne », la spiritualité
Bible l'est tout de même à un
xceptionnel.

C.

RNER LEIBBRAND : *Der göttli-
Stab des Æsculap* (La baguette
è d'Esculape). Vom geistigen
n des Arztes (c'est-à-dire :
ement doctrinal de la méde-
. O. Müller Verlag, Salzburg,
3. Auflage. 384 pp.

édecine a-t-elle atteint son but
sant les maladies et en indi-
la formule exacte des remèdes
s combattent ? Le malade re-
de son médecin bien autre
S'il exige de lui qu'il soit tou-
prêt à lui porter secours, qu'il
e un peu comme la Providence
c'est qu'il est persuadé que le
n participe en quelque façon
pfondeur du regard divin. L'art
édecin doit donc embrasser
ne total : non pas se limiter à
nes externes, à de purs phé-
es, mais atteindre la réalité
ne dans son être même, comme
aphysicien ou le théologien.
xigence fondamentale, l'auteur
eau livre la manifeste, en nous
parcourir à travers les siècles
re des conceptions médicales,
nature de l'homme, on ne sui-
toujours les penseurs chrétiens
spiraient de la doctrine d'Aris-
i équilibrée. Mais en tout
le médecin est considéré
plus qu'un pur médecin. Il
parfois les fonctions d'une
e sacerdoce; à toute époque, le
édecin tient compte, dans son
ent de l'homme, des réalités
-delà, qui ont une action sur
die. Sans doute n'explicite-t-il
jours cette croyance. Du moins
suppose-t-il toujours, sauf en
urte période du XIX^e siècle.
r nous en convainc avec l'ap-
une abondante documentation
sur l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. On trouvera là une mine de renseignements. Signalons entre autres le chapitre XI, qui expose la doctrine de cette personnalité extraordinaire que fut Paracelse. Finalement ce livre est un témoignage du retour à la conception d'une médecine vraiment humaine et inspirée de principes chrétiens.

R.-L. Oechslin.

Maurice FRAIGNEUX : *Le christianisme est révolutionnaire*. Éd. de la Pensée catholique, Liége; Office Général du Livre, Paris, 1952; 216 pp.; 39o fr. français, 5o fr. belges.

Cette brochure paraît dans la collection des études religieuses où sont publiés à la fois les documents les plus marquants du magistère et des monographies sur des points importants de doctrine ou des aspects caractéristiques de la vie chrétienne.

L'ouvrage comprend trois parties : la première est consacrée à l'Ancien Testament et s'efforce de montrer quel legs le christianisme a reçu d'Israël au point de vue religieux. L'économie du salut dans la Bible est illustrée par les exemples du Livre de Job, de l'Ecclésiaste et du Livre de la Sagesse. Les prophètes, comme héraults de la révolution religieuse, retiennent particulièrement l'attention de l'auteur. La deuxième partie, après avoir signalé la place et le rôle du Christ, nous présente l'action de l'Esprit dans quelques cas jugés typiques : saint Paul, saint Augustin, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse d'Avila. La troisième partie, enfin, est une sorte de vue panoramique de cette « renovatio » continuelle de l'Église, particulièrement en fonction du monde actuel. On y insiste sur le lien entre la « révolution » telle que l'entend l'auteur et la tradition, sur l'aspect dynamique et l'esprit de conquête du christia-

nisme dans la mesure même où il est fidèle à l'Évangile.

M. Fraigneux, sans élever la voix, ni gonfler le style, exprime en langage simple les grands thèmes de la pensée religieuse du catholicisme. Il s'agit là d'un résumé nécessairement fait à grands traits. Peut-être aurait-il fallu faire davantage ressortir le caractère personnel et la forme d'amitié divine que revêt le mystère de l'Incarnation. Cet ouvrage fournit de bonnes généralités, propres à montrer l'éternelle jeunesse de notre religion.

A. B.

HENRI HATZFELD : *La flamme et le vent*. Roman. Éd. du Seuil, Paris, 1952; 190 pp.

Figure sympathique que celle de ce jeune pasteur, zélé, sensible, éprouvant avec acuité le sentiment de son insuffisance devant la tâche d'évangélisation qui lui incombe, s'interrogeant sur l'efficacité de son ministère. Dans la paroisse campagnarde qui lui est dévolue, il essaie de secouer les routines, et sa sincérité un peu maladroite lui attire les foudres des puissants du canton; l'on sent que son désir du bien des âmes l'entraînera un jour vers de plus grands centres, vers ces masses modernes qu'il faut ramener au Christ.

Il y a là un témoignage psychologique dont on sent la vérité (bien que l'auteur se défende d'avoir mis en scène des personnages réels) et qui rejoint certaines expériences des prêtres catholiques. Il faut regretter, d'autant plus dans ce roman fait pour le grand public, les opinions erronées sur l'Église catholique, sur l'Eucharistie, sur l'inspiration biblique; le héros, dont la formation rationaliste est affirmée, ne connaît pas le catholicisme.

M.-L. T.

Archives historiques du Maine. XIII. *Correspondance d'Adam, abbé de Perseigne (1188-1221)*, publi[é] le chanoine J. BOUVET, 2e fas[c.] tres chartraines. Le Mans, 54 pp.

Moine cistercien de Pontig[ny] venu abbé de Perseigne, dans [le] cèse du Mans, Adam a laissé un[e] abondante correspondance, inté[r]l'histoire ecclésiastique de son [...] dont la publication complète prendra dix fascicules. La p[re] livraison donne le texte latin, [l'in]duction et un commentaire hist[o] de huit lettres inédites adres[sées] différents personnages du dioc[ès] Chartres, dignitaires ou moin[es] pourra y relever d'utiles indi[ca] pour l'histoire des institutions tions épiscopales, organisatio[n] « maisons de pauvres »), mais appréciera surtout la qualité tuelle, notamment dans la long tre à l'abbé de Tiron, où l'on vera des thèmes chers à la ferv[eur] tercienne du XIIe siècle.

A. D[u]

MARIE RENÉ-BAZIN : *Au se[uil] Royaume*. Spes, Paris, 1952; 270 fr.

Cet ouvrage de Mme Marie Bazin est délicieux de fraîche grâce et de délicatesse féminine cet aspect charmant, en un agréable, léger, l'auteur s'effo faire pénétrer son lecteur ju « Seuil du Royaume de Dieu l'amener, par touches délicates ser son esprit sur les mystè l'au-delà et peut-être à les ap[pro]dir davantage.

Prose et poésie sont habi mêlées de façon à ne pas nou guer.

Aider peut-être les âmes à comprendre la joie des sain semble avoir été le but de Mm[e] rie René-Bazin.

Nous croyons qu'elle y a réu

G. [...]

ROT : *La tour de Babel.* Coll. hiers d'archéologie biblique », - Delachaux et Niestlé, Neuchâ- 1953; 64 pp.; 320 fr.

ggurat, dont la tour de Babel type éminent, est-elle un poing contre le ciel ou une main vers lui ? S'appuyant solide- ur l'archéologie (trente-quatre acrées ont été retrouvées jus- et on peut penser qu'il y en l'autres) et sur l'histoire des is, M. A. Parrot montre que gurat est « comme un trait i, destiné à assurer la commu- i entre la terre et le ciel ». t un escabeau géant grâce à n se hausse vers le ciel, non lement pour le toucher, mais se rapprocher de la divinité y cherchait et dont on voulait ne temps faciliter la descente s hommes ». D'où le nom de ui signifie « porte de Dieu ». rochement est suggestif entre its temples mésopotamiens et elle de Jacob » dans la vision iarche : *Que ce lieu est redou- c'est ici la maison de Dieu,* LA PORTE DES CIEUX (Gn., 28, Comment se fait-il dès lors ., 11, soit si sévère pour la Babel ? L'auteur ne déve- pas longuement la réponse : n'avait qu'à se plaindre de pour lui symbole permanent anisme et d'oppression. » Il lutôt le problème lorsqu'il « Peut-on leur reprocher d'a- ulu se rapprocher du ciel, ire de leurs divinités ?... Si ors qu'on soit logique : il ndamner de la même façon itiative de l'homme, les tours e-Dame, les flèches de la ca- de Chartres! » — Non pas nitiative de l'homme, mais ui, sous prétexte de rappro- Dieu, exalte aussi l'orgueil nme. Ne connaissons-nous pas jourd'hui de ces monuments ui sont aussi des monuments ention et de suffisance ? S'il en est ainsi, le jugement sévère de Dieu contre Babel ne jette aucun discrédit sur le principe même de la ziggurat, mais sur cette tour-là, et ce jugement est d'autant plus éloquent que nous voyons aujourd'hui de quelle manière il est réalisé. La main tendue peut quelquefois avoir un double sens.

A.-M. H.

PIERRE LORSON, S. J. : *Le plaisir sanctifié.* Coll. « Ministerium verbi ». Alsatia, Colmar, 1952; 160 pp.

Le sous-titre : « Pour une spiritualité des loisirs » paraît plus juste et plus satisfaisant que le titre lui-même; car à partir du terme plaisir l'esprit songe aussitôt à complaisance et de toutes façons le mot évoque, selon plusieurs des définitions de Littré, diverses voluptés sensuelles, des jouissances et des divertissements de toute espèce, de toute façon une satisfaction sans référence directe à la finalité totale de l'homme.

L'auteur nous présente d'abord les modèles de la sanctification du plaisir, depuis le Christ jusqu'à saint Jean Bosco, énonce ensuite les principes du plaisir chrétien, tout cela de façon trop rapide. Dans une partie plus importante, il analyse les divers plaisirs : parole, lecture, sports, vêtement, musique, danse, cinéma, voyages, rêves, amitié, menus plaisirs, etc., et définit les conditions de leur intégration dans une perspective chrétienne de la vie. En conclusion, le P. Lorson examine le rôle de l'Église comme guide des divertissements et termine par un chapitre sur « un grand méconnu : l'Index ».

Cet ouvrage est certes intéressant et a sa valeur. Actuellement, où une « théologie des réalités terrestres » — souvent bien courte d'ailleurs — est à l'ordre du jour, un tel livre aura son audience. Certaines expressions risquent de choquer quelques lecteurs : « Jésus-Christ faisait du cam-

ping. » — « Le Christ a dominé son plaisir en l'assaisonnant de mortification. » — « Le Christ se divertit et ses disciples aussi. » — « La vie des saints leur apparaissait comme une grande partie de plaisir. » En outre, l'auteur emploie les grands mots de « philosophie et de théologie du vêtement » pour nous donner quelques avis de prudence et de tempérance chrétiennes.

En somme, il ne s'agit pas d'un travail systématique se basant sur une philosophie du jeu et des loisirs et de leur rôle exact dans l'équilibre psychologique et spirituel. On n'y part pas de considérations essentielles sur la signification et la juste valeur de la détente physique et morale et sur le rôle social du loisir. Il aurait fallu faire appel pour cela à des notions de philosophie, de psychologie et de sociologie même; l'auteur se situe résolument au plan immédiat de conseils moraux et spirituels, opère une saine casuistique qui le situe à l'antipode de Pascal et de ses trop sévères considérations sur le divertissement. Mais la sévérité injuste de Pascal partait d'une exigence d'absolu et d'une conscience du drame de vivre qu'on ne trouve pas ici.

A. B.

M.-D. FORESTIER : *Une route de liberté, le scoutisme*. Les Presses d'Ile-de-France, 1953; 332 pp.; 600 fr.

Édouard de Macédo, qui fut voici trente ans le méthodique organisateur des Scouts de France, déclarait dans une interview : « J'ai trouvé dans le scoutisme la mise en action de la doctrine de saint Thomas sur l'homme. » Le P. Forestier, scoutmestre et commissaire à la Route, avant de revenir parmi les scouts, sous la robe de Frère Prêcheur, comme aumônier général, nous donne en trois cents pages le fruit de trente de réflexion. Le titre qu'il a est une proposition singulière actuelle alors que les jeunes se de plus en plus, dès leur pré réveil, saisis dans les cadres imp bles de l'organisation destru d'humanité. « Sois un homme » fut le message sur lequel B Powell, naguère, rassembla les çons, s'entend de plus en plus cette précision « sois libre ». sont pas seulement la personnali l'expérience de l'auteur qui re mandent ce livre à quiconqu soucie des exigences premières vie spirituelle. Si le scoutisme pose une méthode bien définie d cation, ses principes profonds e options fondamentales plongent racines d'une authentique conce de l'homme et s'ouvrent tout rellement, le chanoine Cornett P. Sevin, le P. Doncoeur et P lui-même l'avaient bien discern les perspectives de la doctrine lique. En reprenant les di étapes de la formation scou les aspects multiples de la thode, le P. Forestier met en lu ces principes valables toujou pour tous. Qu'on lise en parti dans la seconde partie les cha sur la Loi, la Promesse ou neur; la cinquième partie sur ritualité scoute. Mais l'éducate l'apôtre auront également pr réfléchir sur les fondements pédagogie scoute et son adap aux divers milieux. Bien d'aut chesses se révéleront à parcou table analytique. Et les dernier ges qui retrouvent après tren les options de *La relève sur le bes*, si proches de *Cadets*, du P coeur, témoignent que parm horizons immensément élar route était bonne qui fut choisie.

I.-H. DA

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

DE LUBAC : *Méditation sur l'É-* Théologie, 27. Aubier, Paris, in-8° de 288 pp.

un beau livre, un très beau t qui pourra servir très utile- la « lecture spirituelle »; et l'oraison. *Méditation sur l'É-* on pourrait tout aussi bien *ntemplation;* au delà des *pro-* c'est d'un *mystère* qu'il s'a- on ne peut saisir que dans la ir ceux qui ne la voient pas foi et qui n'en vivent pas le , l'Église, hélas, risque de sa transparence mystique, et enir un « objet opaque » . « Transparence mystique » : ut-être en effet cette formule luirait au mieux l'impression is laisse la lecture de la *Mé- sur l'Église.* Ni la science, que ou théologique, ni même des problèmes d'aujourd'hui rogrès de la réflexion ecclésio- ne peuvent suffire à péné- mystère, à la fois obscur et ux de l'Église, et à découvrir, des difficultés ou des tenta- oire des scandales, la beauté rusalem d'en haut, radieuse rnelle. Car ce n'est pas l'É- i est « opaque » ou « infi- 'est nous. Mais « aujourd'hui travers nos opacités, elle est, la Vierge même, le sacre- Jésus-Christ. Aucune de nos s ne l'empêche de demeurer e de Dieu » et « la Servante neur » (p. 284).

édiéval dirait que le P. de choisi de se livrer à une con- on « circulaire », qui, sans ire à une rigueur didactique, repasse sur les divers aspects se, *circumdata varietate,* pour er tour à tour d'une lumière . On pourra ici énumérer la s chapitres, qui rejoignent les thèmes que l'auteur avait développés dans *Catholicisme. est un mystère. — Les di-* *mensions du mystère,* dans l'espace et dans le temps : l'Église est catholique et eschatologique, gage, attente, figure et promesse de la Communion à venir. — *Les deux aspects de l'Église une;* il faut à tout prix se garder de les dissocier : l'Église « sociologique », comme on dit, est l'Église « spirituelle »; l'Église est visible et invisible, elle est le Corps mystique et elle est une institution, société hiérarchique et communauté de grâce, hiérarchique et charismatique, *corpus mixtum,* mélangé de purs et d'impurs, Église de saints et de pécheurs. — *Le cœur de l'Église* : c'est le Christ en son eucharistie, — on retrouve ici toute la théologie de *Corpus mysticum,* — le « Corps mystique », « c'est le *corpus in mysterio,* le corps mystiquement signifié et procuré par l'eucharistie,... l'unité de la communauté chrétienne que les « saints mystères » réalisent en un symbole efficace » (p. 102). Réalisme eucharistique et réalisme ecclésial vont de pair. On trouvera aussi ici des pages nuancées (pp. 103-110) sur le sacerdoce de l'Église, le sacerdoce des fidèles, le sacerdoce des prêtres. — *L'Église au milieu du monde.* Présente en ce monde, où elle est ferment de liberté et ouvrière d'unité, l'Église ne peut manquer d'entrer en conflit avec lui : le « mystère d'iniquité » est toujours à l'œuvre. Et pour ne pas céder à la tentation « constantinienne », — ou « théodosienne », — ne soyons pas victimes d' « ambiguïtés redoutables », et n'allons pas effacer le christianisme lui-même et son esprit devant les dieux de l'époque. — *Le Sacrement de Jésus-Christ.* L'Église a pour unique mission de rendre Jésus-Christ présent aux hommes. Sommes-nous fidèles à cette mission ? et laissons-nous les hommes « contempler à travers l'Épouse la beauté de l'Époux » (p. 177, d'après saint Grégoire de Nysse) ? — *Ecclesia Mater.* La communion catholique rassemble tous les

hommes en la Trinité. Il y a ici de bonnes pages sur « l'esprit catholique », qui n'est pas esprit de parti, sur la solidarité catholique, et des pages émouvantes sur l'obéissance, dont le sens peut parfois être de réaliser en nous cette dépossession et cette mort qui sont la première condition de notre vie en Dieu (pp. 198-202). — *Nos tentations à l'égard de l'Église* : tentation de céder au « cléricalisme », et de confondre l'Église avec notre cause personnelle; tentation de critique ou d'inquiétude, de « neurasthénie collective » : l'Église n'est pas assez adaptée, pas assez efficace! — rêve chimérique d'*efficacité*, qui nous rend aveugles à la *fécondité* réelle de notre Mère (p. 251). — *L'Église et la Vierge Marie* : elles sont « un seul et unique mystère ». La maternité virginale de Marie est l'image et la réalisation éminente de la maternité de l'Église. Mère des chrétiens, Gloire de Jérusalem, Épouse parfaite, la Vierge renferme en son éminence toutes les perfections de l'Église.

« L'Église s'est réveillée dans nos âmes », écrit le P. de Lubac après R. Guardini (pp. 18-19). On dira peut-être un jour que le P. de Lubac fut, avec beaucoup d'autres, un des artisans de ce réveil, qui sera sans doute l'apport le plus considérable de notre temps au développement de la théologie et de la vie catholiques. Peu sans doute en tout cas étaient plus que lui préparés à écrire ce livre : érudition abondante et étonnamment variée, pénétration de la pensée, ferveur de l'esprit et du cœur, expérience personnelle de la vie de l'Église et des problèmes aigus, parfois douloureux, qui se posent aux meilleurs de ses enfants... Aussi le chrétien d'aujourd'hui pourra-t-il trouver ici une réponse à ces problèmes; il trouvera une prudente et fraternelle mise en garde contre les tentations qui le menacent; il apprendra à échapper au danger de millénarisme et de messianisme charnel (pp. 53-56), à éviter les « dissociations périlleuses » et les « dichotomies suspe (pp. 76-77), à ne pas se lais duire par des « ambiguïtés r bles » (p. 136) ou même par vresse des célébrations comm taires » (p. 118). Surtout, à ce ture, il renouvellera et rafra si c'était nécessaire, sa foi à l' il apprendra à ne pas se scan de la voir humaine en même que divine. Comment ne p avec une profonde émotion page 69 ? Il faut avoir beaucou fert pour pouvoir écrire ainsi il faut aussi vivre d'une foi fectible ». Mais avec quelle joi on entendra le P. de Lubac avec saint Jean Chrysostome : ne te sépare point de l'Égl (p. 164); et comme on goût chaud lyrisme des pages 210-2 sont un écho fervent au m Claudel : « Louée soit à jama grande Mère majestueuse, aux de qui j'ai tout appris ! »

Nous avons loué comme il se science du P. de Lubac (on v d'ailleurs pouvoir vérifier dans tail chacune de ces innombrab férences qui remplissent le de ses pages) : nous avons aussi bien le courage et la que la prudence et l'équilibre affirmations et de ses jugeme qui nous frappe peut-être l c'est de voir combien au cont Pères, qui furent tous des « l de l'Église », et qui sont v « les Pères de son âme », au de la vivante tradition de l'Ég a appris ce qu'il appelle l' « catholique (p. 190); traduiso « sens » de la plénitude, de l bre, de la profondeur de l'h catholique.

P.-Th. Cam

Clemens KALIBA. : *Die W Gleichnis des dreieinigen* Entwurf zu einer trinitarisch tologie. Otto Müller Verlag burg, 1952; 363 pp.

Hans ANDRÉ : *Vom Sinnreich*

Eine Ontologie gläubiger
elfassung, même éd.; 528 pp.

ouvrages d'une rare densité,
ités par leurs dessein : décou-
ielque chose du mystère de
travers la création; dans le
r, c'est le mystère trinitaire,
second, le mystère de la vie.
lation permet de retrouver le
ce monde, sa structure pro-
C'est dans cette lumière di-
e les auteurs poursuivent leur
. La présentation et les
rationnels sont cependant
férents : avec le Dr. C. Kaliba,
enchaînement rigoureux ap-
à la dialectique de Heideg-
ant au Dr. H. André, il fonde
une ontologie de la nature,
d'Aristote, sur des recher-
rsonnelles de botanique, puis,
aisant monter à travers les
le la vie, il note des analogies,
de riches aperçus qui par-
it songer aux intuitions d'un
. L'un et l'autre livres méri-
retenir l'attention des philo-
et des théologiens.

R.-L. Oechslin.

BRUNNER : *Eine neue Schöp-*
Ein Beitrag zur Theologie
ristlichen Lebens. Ferdinand
ingh Verlag, Paderborn, 1952;
p.

me est appelé à faire retour à
nais en passant par la créa-
e là une certaine attitude du
à l'égard de la richesse et
éissance. Le R. P. Brunner
ces problèmes dans un livre
iable : *Une nouvelle création.*
lle d'abord que cette sorte de
on a lieu dans le Christ, uni-
diateur. D'où le *sens de la vie*
ne (ch. I) : le chrétien est uni
st comme le *disciple au maî-*
gerschaft) : relation de per-
personne, grâce à laquelle le
introduit le disciple jusqu'au
fond de son être spirituel, sus-
lui le libre élan de l'amour;
et le disciple en se conformant au maître le connaît de mieux en mieux. Cette connaissance se réduit-elle cependant à une « expérience informulée » (p. 19, cf. p. 21) ? Cette vue nous paraît trop systématique : le Christ est non seulement le Maître, mais aussi la Parole. C'est aussi dans cette même perspective contestable, que se situent les deux vies contemplative et active : « En soi, prétend l'auteur, aucune des deux du point de vue religieux ne se place au-dessus de l'autre » (p. 32). Rappelons au contraire l'affirmation du Christ : *La Vie éternelle, c'est qu'ils te* CONNAISSENT, *toi, le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ* (Jn, 17, 3). Sans doute, la perfection se mesure dans une vie comme dans l'autre selon le degré de la charité; mais le Corps mystique comporte une hiérarchie (cf. 1 Cor., 12, 28; 14, 1) et de ce point de vue la vie contemplative passe avant la vie active. Reste que pour aller à Dieu, il faut tenir compte de l'usage des créatures. Voici donc la question de l'ascèse : elle se pose à partir du chapitre suivant : *Possession et Pauvreté.* La possession comporte une ambiguïté qui provient du péché d'origine. La propriété des biens doit rendre la personne indépendante de ses besoins. Mais dans l'état actuel de l'humanité, elle risque de l'asservir et donne occasion de tyranniser ses semblables D'où le rôle de la pauvreté. Le chrétien la veut non pour rejeter les soucis de l'existence, mais bien plutôt pour rétablir l'ordre dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables (cf. p. 70), et plus profondément encore, pour imiter le Christ. Un problème semblable se pose à propos du *mariage et de la virginité* (ch. III). La vie conjugale exige un dépassement de l'individu pour aboutir à un véritable don personnel. Ce don prend la forme d'une ouverture des deux conjoints l'un à l'autre. Chacun est naturellement borné à son horizon; mais l'amour fait pénétrer l'autre dans son propre domaine; il s'ensuit une mise en

commun des richesses personnelles et un agrandissement mutuel. Bien plus, ce dépassement propre au mariage est un apprentissage de la vie en société où l'homme portera le même esprit d'ouverture et de compréhension. Mais à la réalisation de cette vocation s'oppose, depuis le péché originel, la poussée de l'instinct qui risque de l'emporter. Voici donc la virginité chrétienne qui restaure l'ordre primitif. Elle réalise en effet le but dernier du mariage qui est le don de soi aux autres hommes, sans l'union charnelle qui risque de devenir un facteur de division. Mais un amour totalement hors du sensible serait inhumain. C'est pourquoi l'Incarnation seule a rendu possible la virginité, c'est-à-dire un amour exclusif et total pour le Christ, analogue à l'amour entre époux et épouse. En même temps cet amour s'étend « aux affaires du Seigneur ». Ici encore d'excellentes pages sur l'amour du prochain pour Dieu, conçu comme une collaboration à l'amour créateur de Dieu (pp. 134 ss.). Enfin, un dernier chapitre sur *Liberté et Obéissance*, où l'auteur insiste avec raison sur le caractère religieux de l'obéissance. Il donne à l'expression *obéissance aveugle* son sens véritable : elle est aveugle pour tout ce qui relève des avantages égoïstes, mais clairvoyante pour les intérêts de Dieu. Nous n'indiquons ici que les grandes lignes de l'ouvrage; mais on y trouvera une foule d'aperçus féconds pour la vie chrétienne. On ne se lassera pas de le relire et de le méditer.

R.-L. OECHSLIN.

Priez sans cesse. 300 ans de prière. Mélanges à l'occasion du tricentenaire de l'Institut des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Desclée, Paris, 1953; 216 pp.

La Vie Spirituelle a déjà signalé à ses lecteurs le tricentenaire des dictines du Saint-Sacrement, tuées au XVII^e siècle par la Mechtilde (Catherine de Bar). l'impulsion de cette grande âm vit alors se concrétiser la ferve charistique prépondéran XVII^e siècle et la spiritualité sa tale de source oratorienne da Institut nouveau : celui des Fil Saint-Sacrement, premières ad ces perpétuelles, victimes de Hostie, vouées à réparer les i tions et sacrilèges commis cor sacrement de l'autel. Dans le p ouvrage les pages les plus rem bles dont dues au chanoine G. mon et à Dom G. Charvin. La b phie de la Mère Mechtilde, par le chanoine Simon et à la on devra désormais se référer mérite d'utiliser des sources in telles deux vies manuscrites c vées au monastère des Bénéd de Bayeux et soixante-treize dont la copie est gardée dans chives du dit monastère[1]. G. Charvin, de son côté, fait l'h complexe des fondations de tut; il y a là une vue d'ensem maints détails qu'on cherchera nement ailleurs et qui permett mesurer l'apport original de la Mechtilde et l'importance qu'il une statistique bénédictine de attribue à l'Institut quarant monastères pour un ensemb deux cent trente-quatre et seize moniales sur un total de neuf On relèvera encore une note de J. Leclercq sur la dévotion vale adoptée par la Mère Mecht consistant à ne vouloir d'aut besse des moniales que la Marie. Une conférence du P. Philippe sur les dons de Dieu les exigence mystiques des ad ces, tandis que la note esthétiq représentée par un article de Eloi Devaux sur la prière de l' par la reproduction des sculptu

1. Dans une réédition, que le cher Benoît de Canfeld ne soit plus q de martyr (p. 24) : son emprisonnement ne l'a point tué.

-Rucki, des peintures de des miniatures piquantes de bert. On n'est point renfro- idément, au monastère de la irnefort et l'on rend grand , par cet ouvrage, à la Mère e. Les nombreux amis de ne souhaitent plus que la ion des nombreux inédits de rable « Institutrice ».

J.-A. R.

JRASSA, S.J. : *La virginité enne.* L'Immaculée Concep- Montréal, 1952; in-8° de).

des innombrables ouvrages es qui, de nos jours, exaltent ge, on sera heureux de trou- éloge de la virginité chré- si solidement fondé sur la . Après avoir rappelé la per- — et les imperfections, — de mariage, l'auteur établit nce de la virginité, dont la ité tient essentiellement à ce est union à Dieu et commu- nion au Verbe, amour sans limite, d'une surnaturelle fécondité. La démonstration est empruntée essentiellement aux Pères de l'Église, cités abondamment, soit dans le texte, soit en appendice (mais pourquoi donner une traduction *latine* des Pères grecs? puisqu'on traduit, autant le faire en français!). Il n'eût peut-être pas été inutile de discerner dans les arguments patristiques, ce qui a valeur chrétienne traditionnelle et ce qui peut être emprunté aux conceptions de leur temps. — La troisième partie répond aux objections que l'on peut faire à la virginité au nom d'un prétendu humanisme. La virginité est réalisation suprême de l'homme, anticipation sur cette terre de l'état définitif de l'humanité transfigurée, réalisation suprême aussi de ce que le mariage est destiné à signifier, l'union du Christ et de l'Église. Le livre est écrit avec abondance et ferveur; peut-être certaines formules paraîtront un peu excessives. L'ouvrage sera utile et fera du bien.

C.

LIVRES REÇUS

(Rme P. Robert D', O.F.M. Cap.) : *Le P. Léopold de Castelnovo, des Mineurs Capucins 1866-1942.* École Missionnaire, Meylan (Isère), 1953; .; 150 fr.

(Ferdinand, S.J.) : *Fatima et le salut du monde.* Salvator, Mulhouse, 160 pp., 2 hors-texte; 350 fr.

Marie-Renée) : *Un témoin de l'invisible : Marie de la Providence, fon- des auxiliatrices du Purgatoire.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 26 pp.

J (Jean) : *Essai sur le mystère de l'histoire.* Le Seuil, Paris, 1953;).

IS (Marcel-Marie, O. P.) : *Le cœur et ses trésors.* Spes, Paris, 1953;).; 225 fr.

DESMULLIER (P., Montfortain) : *La consécration à la Sainte Vierge selon Louis de Montfort.* Bonne Presse, Paris, 1953; 110 pp.; 250 fr.

Documents pontificaux de S. S. Pie XII, 1950. Œuvre de Saint-Aug Saint-Maurice, Valais (Suisse), et Labergerie, Paris, 1953; un vol. 700 pp.; 1560 fr.

DOHEN (Dorothy) : *La sainteté des laïcs.* Trad. de l'américain par A.-M GUET, O. P. Le Cerf, Paris, 1953; 300 pp.; 390 fr.

Esdras et Néhémie. Trad. GELIN. Coll. « Bible de Jérusalem ». Le Cerf, 1953; 128 pp.; 390 fr.

L'Évangile et les épîtres de saint Jean. Trad. par D. MOLLAT, S. F.-M. BRAUN, O. P. Coll. « Bible de Jérusalem ». Le Cerf, Paris, 1953; 24 765 fr.

FOREVILLE (Raymonde) et ROUSSET DE PINA (Jean) : *Histoire de l'Église les origines jusqu'à nos jours.* Tome IX : Du premier Concile de Lat l'avènement d'Innocent III, IIe partie. Bloud et Gay, Paris, 1953; 38

GOUBERT (Dr Joseph) : *La terreur en Provence : les trente-deux bienheu martyres d'Orange.* Préface de Louis MADELIN. Éd. du Dauphin, Paris, 132 pp.

GREENE (Graham) : *Essais catholiques.* Trad. de l'anglais par Marcelle Éd. du Seuil, Paris, 1953; 122 pp.

GUEUDRE (G.) : *Écrits spirituels de Mère Catherine de Jésus Ranquet.* G Paris, 1953; 160 pp.; 870 fr.

HAECKER (Th.) : *Métaphysique du sentiment.* Texte français de Armel Gu Coll. « Textes et études philosophiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 76 pp.

HESTON (Edward L., C.S.C.) : *Comment le Pape gouverne l'Église.* Fides, tréal, Paris, 1953; 136 pp.; 900 fr.

HOLSTEIN (H.) et BOULANGE (A.) : *Jésus-Christ Dieu fait homme.* Coll. « Lumière ». De Gigord, Paris, 1953; 160 pp. Directoire VIe : 22 pp.

HOLSTEIN (H.) et BOUMARD (D.) : *L'Église, Corps vivant du Christ.* Coll. de Lumière ». De Gigord, Paris, 1953; 216 pp.

Homélies pascales : II. Trois homélies dans la tradition d'Origène. Étud et trad. par P. NAUTIN. Coll. « Sources chrétiennes ». Le Cerf, Paris, 130 pp.; 585 fr.

Jaarboek van de Katholieke Pers in België 1953. Annuaire de la Presse lique belge, Anvers, 92, avenue Haleëwijn.

JEAN LE SOLITAIRE : *Aux sources de la tradition du Carmel.* Beauchesne, 1953; 270 pp.

KNOX (Mgr Ronald) : *Richesses de l'Ancien Testament.* Desclée de Bro Paris, 1953; 192 pp.; 480 fr.

LACROIX (J.) et ONCIEU (E. D') : *Sacrements du Christ Jésus.* Coll. « Lumière ». De Gigord, Paris, 1953; 200 pp. Directoire IVe; 32 pp.

LATOURELLE (René, S.J.) : *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf,* Éd. de l'Immaculée-Conception, Montréal, 1953; 280 pp.

Licht über dem Abgrund. Aufzeichnungen und Erlebnisse christlicher F Herder, Freiburg I. B., 1953; 236 pp.

MAGNAUD (Chan. P.) : *Ecce homo.* Méditations pour les jeunes sémina Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 150 pp.

Marie et l'Église. I. Bulletin de la Société française d'Études mariales, Lethielleux, Paris, 1953; 160 pp.

MARIEMY (E.) : *Tête de loup.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 58

Moines. « Témoignages ». Cahiers de la Pierre-qui-Vire. Desclée de Bro Paris, 1953; 220 pp. et une carte.

MORE (Thomas) : *Écrits de prison* précédés de *La vie de Sir Thomas Mor*

m ROPER. Trad. de Pierre LEYRIS. Coll. « La vigne du Carmel ». Le
1935; 220 pp.
oão Antònio) : *A vocação à luz da psicologia moderna.* Livraria Tavares
is, Porto, 1953; 220 pp., et *Contribution de la psychologie et de la*
gie à la sélection et l'orientation des vocations sacerdotales (Mémoire
ence). Université catholique de Louvain, 1953.
(André) : *La tour de Babel.* Cahiers d'archéologie biblique, 2. Dela-
et Niestlé, Neuchâtel, 1953; 60 pp.; 320 fr.
L (R. DE) : *Jésus-Christ notre guide.* Coll. « Fils de Lumière ». De
l, Paris, 1953; 204 pp.
(Karl) et NIEL (Henri, S. J.) : *Prières pour être dans la vérité.* Spes,
1953; 96 pp.; 170 fr.
A.) et GERENTET DE SALUNEAUX (A.) : *Jésus-Christ vivant dans l'Église.*
Fils de Lumière ». De Gigord, Paris, 1953; 190 pp. Directoire : 32 pp.
non Edward Charles) : *Spiritual authority in the Church of England.*
quiry. Longmans, London, 1953; un vol. rel., 220 pp.; 21 /—.
Dr Med.) et VAN LUN (Dr. Theol.) : *Die Tiefenpsychologie hilf dem Seel-*
Herder, Wien, 1953; 146 pp.
-B., S. J.) : *Vie et pensée chrétienne* (Directoire). Classe de philoso-
De Gigord, Paris; 66 pp.
udiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen. V. Beyaert, Bruges,
132 pp.
CHI (Nino) : *Sœur Claire.* Trad. de l'italien par Jean DELAIRE-ORSAIRE.
or, Mulhouse, 1953; 244 pp.; 480 fr.
chter. Herder, Freiburg I. B., 1953; 104 pp.
Frithjof) : *Perspectives spirituelles et faits humains.* Cahiers du Sud,
1953; 290 pp.; 850 fr.
Mgr Fulton J.) : *Dépassons-nous !* Traduit de l'américain par l'abbé
EVET. Salvator, Mulhouse, 1953; 320 pp.; 650 fr.
o (Lancelot C.) : *Barbe Acarie, wife and mystic.* Burns Oats, London,
un vol. rel., 210 pp.; 16 /—.
Raphaël, O. P.) : *L'école de l'amour.* Conférences sur la famille. Spes,
1953; 144 pp.
(Carlos Maria, S. J.) : *Josefina Vilaseca, Historia de un martirio.*
« Manresa », Madrid, 1953; 146 pp.
t decade. Ten years' work of the medical missionnaries of Mary,
947. Rosemount, Booterstown, Dublin, 1953; 110 pp.
(Dom Raymond) : *Dom Columba Marmion, abbé de Maredsous.*
éd. entièrement revue. 50e mille. Éd. de Maredsous, 1953.
D'ARGENLIEU (Paul, O. P.) : *La fraternité catholique des malades.*
« Rencontres ». Le Cerf, Paris, 1953; 132 pp.; 255 fr.
ER (Alain, M.E.P.) : *J'ai été condamné à la liberté.* Éd. du Centurion,
1953; 220 pp.; 525 fr.
es valeurs conjugales. Discours de S. S. Pie XII aux sages-femmes.
française avec divisions et commentaires du R. P. DE LESTAPIS, S. J.
Paris, 1953; 110 pp.; 160 fr.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXXVIII

JANVIER-JUIN 1953

APOSTOLUS : L'esprit de corps
— Aimer
— Je veux la miséricorde
— Charité et discrétion
A. P. : Les missions par le cinéma
Sr BATHILDE : La croix et la gloire
P. BLANCHARD : La sainteté selon le P. Libermann
M.-L. BOISMARD : L'Union au Christ par l'action liturgique
F.-M. BRAUN : Le « monde » bon et mauvais de l'Évangile johannique
J. CANTINAT : L'agonie de Jésus
Le Centre Saint-Jacques
Un Congrès national des Prêtres chargés de religieuses
Courrier des lecteurs 196, 303, 4
J. DANEMARIE : Pauline de Nicolay
J. DELAMARE : Les sept paroles de Jésus en croix
P. DUPLOYÉ : Faut-il brûler le P. Régamey ?
H. B. : La vie religieuse aux Pays-Bas
P. -J. HOUYVET : La lampe du sanctuaire : signal ou signe ?
J.-M. HUM : La manifestation de l'amour selon saint Jean
L. JAMBOIS : Adoration et prière
R. LAURENTIN : Lectures mariales
J. LECUYER : Pentecôte et Loi nouvelle
L. LOCHET : Présence du Christ ressuscité
H. LUBIENSKA DE LENVAL : Comment reconnaître les rites liturgiques d'après les gestes
H. MARÉCHAL : La vie chrétienne par le film-fixe
— Le festival international du cinéma à Cannes
Sr MARY-JOAN : Le tricentenaire de l'Institut de l'Adoration Perpétuelle et la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement
D.-M. NOTHOMB : Aux sources d'une spiritualité missionnaire
E. ROCHE : Crucifix et comportement chrétien
S. : Du désert
S. B. : Croyons-nous au Saint-Esprit ?
H. SCHILLEBEECKX : L'amour vient de Dieu
S. J. D'A. : Bulletin biblique
A. VIARD : Jésus lumière du monde
— Le fruit de l'Esprit

LES LIVRES

TI : Quindici misteri cristiani 553
AMBRIÈRES : Le sacerdoce du peuple chrétien 214
r : La Bible apocryphe. Évangiles apocryphes 641
é : Vom Sinnreich des Lebens 662
historiques du Maine, XIII 658
OLI : Spiritualità precristiana 656
NN : De Pulchritudine 218
UNIAS : La vocation universelle à la perfection chrétienne 443
N BALTHASAR : Der Christ und die Angst 436
isabeth von Dijon und ihre geistliche Sendung 445
OTTI : Il Dio di Abramo 219
CQ : Judith, Esther 220
MGARTNER : La morale chrétienne 650
ER : Wahrhaft selige Nacht 558
MANN : L'Évangile selon saint Jean 194
URIN : Les larmes de Notre-Dame 517
ARD : L'Image de Dieu d'après saint Athanase 317
IÉLEMY : Vision chrétienne de l'homme et de l'univers 651
ZU MUNSTER : Der heilige Philipp Neri 445
NAVENTURE : Les six ailes du Séraphin 333
T : O Vierge Marie 515
RVEN : Théologie du Nouveau Testament 190
NTEANO : Les douleurs de la deuxième naissance 107
RASSA : La virginité chrétienne 665
R : Newman 106
OYER : Catéchisme et monde nouveau 648
: La Mère des fidèles 521
S : Bossuet prêtre 110
UCKBERGER : Marie-Madeleine 441
NER : Eine neue Schöpfung 663
NER : Das Miss-verständnis der Kirche 322
O DI QUERFURT : Vita dei cinque fratelli 110
sme 217
L : Les Mille et une Nuits du chrétien 656
LES : Les Nombres 220
ELANO : Vie de saint François d'Assise 442
de Foucauld intime 654
RMOT : La Pédagogie des Jésuites 645
VROT : Les Béatitudes 331
Évangile au foyer 331
de la Réforme 557
isme et liberté 324
VILLE : Les Mystiques espagnols 653
s : En retraite avec sainte Thérèse de Lisieux 110
ion solennelle et profession de foi 557
RDONNIER : Mgr d'Hulst 654
NZA : Dei heilige Joannes Chrysostomus 110
YER : L'Exode 219
AIG : The One Church in the light of the New Testament 321
IS : Un martyr au pays du tigre 446

O. Cullmann : Les sacrements dans l'Évangile johannique 194
J. Danemarie : La cité de la bienfaisance .....
Daniel-Rops : Missa est .....
— Sur le chemin de Compostelle .....
Del Marmol : La Très Sainte Vierge Marie .....
P. Demann : Les Juifs dans la catéchèse chrétienne .....
H.-S. Denifle : Die deutschen Mystiker des 14 Jahrhunderts .....
M.-A. Denis : Théologie bénédictine .....
Chan. Dermine : La dévotion au Cœur de Jésus .....
Dictionnaire de spiritualité, XIV-XV .....
L. Dierickx : Qui est-ce ? L'abbé René Bonpain .....
B. Dobrentei : Christ-Mensch .....
Abbé Ducasse : Le Combat pour la vie .....
Dom Duesberg : Le Psautier des malades .....
J. Dusserre : Marie et la condition humaine .....
Éléments de doctrine spirituelle 3e à 7e séries .....
A. Feuillet : Le Cantique des Cantiques .....
Dom Flicoteaux : Le triomphe de Pâques .....
R. Folz : Études sur le culte liturgique de Charlemagne .....
M.-D. Forestier : Une route de liberté, le scoutisme .....
M. Fraigneux : Le christianisme est révolutionnaire .....
Dom Gai : L'âge d'or du christianisme en Provence .....
J. Gallay : Le prêtre confié à Marie et à ses filles .....
Mgr Garrone : Psaumes et prières .....
G. Gathelier : Guide pratique du travail individualisé dans l'éducatio religieuse .....
G. Gilleman : Le primat de la charité en théologie morale .....
St.-M. Gillet : Lacordaire .....
Chan. Girard : L'Évangile des voyages de Jésus .....
Gloire au Seigneur .....
A.-M. Goichon : La vie contemplative est-elle possible dans le monde ?
M. Goossens : De meditatie in de eerste tijd van de moderne devotie.....
N. Gorodetzky : Saint Tikhon Zadonsky .....
J. Goubert et L. Cristiani : Les Apparitions de la Sainte Vierge .....
J. Goulven : Rayonnement de sainte Colette .....
R. Graber : Marie dans le mystère de la Création .....
Gregorii Nysseni Opera ascetica .....
R. Guardini : De la mélancolie .....
— La prière du Seigneur .....
Dom Guéranger : L'Année liturgique, t. V .....
M.-L. Guérard des Lauriers : Dimensions de la foi .....
Mgr Guerry : Dans le Christ total .....
A. Hackel : Les icones dans l'Église d'Orient .....
J. Halna : La vie très simple de sainte Marie-Dominique Mazzarello...
J.-G. Hamann : Tagebuch eines Christens .....
H. Hatzfeld : La flamme et le vent .....
Ch. Hauret : Les adieux du Seigneur .....
M.-L. Herking : Le P. Leseur .....
I. Herwegen : Der heilige Benedikt .....
O. Hophan : Maria, unsere hohe liebe Frau .....
K. Hormann : Leben in Christus .....
K.-A. Horst : Ich und Gnade .....
E. Hoskyns et F.-N. Davey : L'énigme du Nouveau Testament .....
P. Joatton : En ce temps-ci .....

RNET : Petit catéchisme de la Sainte Vierge 510
s sept Paroles du Christ en croix 430
. : Die Welt als Gleichnis des dreieinigen Gottes 662
EVÊQUE-DUGAY : Épouse et mère avec Marie 514
RELLE : Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf, I..... 334
NTIN : Marie, l'Église et le sacerdoce 550
titre de Corédemptrice 550
AL : Le Rosaire 549
nt Dominique d'après l'œuvre de Fra Angelico 442
RET : Montée humaine 215
LECLERCQ : Valeurs chrétiennes 105
LEDIT : Notre-Dame de toute l'année 512
La Pentecôte continue 331
AND : Der Göttliche Stab des Æsculap 657
: Les femmes universitaires 656
LETOURNEUR : Le chanoine Jean Bazin 108
T : Lettres à un jeune moine 328
es Jahrbuch 222
: Le plaisir sanctifié 659
BAC : Méditation sur l'Église 661
oi 441
. Traduction et explication 520
MADDALENA DE' PAZZI : I quaranta giorni 439
SAINT-DAMIEN : Sainte Claire d'Assise 654
ITON : L'apôtre au cœur de feu 446
S : O monacato de S. Fructuoso de Braga 111
AYAUD : L'indissolubilité du mariage 215
SEMAN : Die Klerikervereine von Karl dem Grossen bis Innonz III 326
: Homoiosis Theos 317
ON : Semences de contemplation 330
..... 223
ONLÉON : Les XII Degrés de l'Humilité 441
u chrétien 223
ER : Unsere liebe Frau von der erfrischenden Quelle 549
Towards Church Union 323
T : Marie et notre sacerdoce 513
NI : Indissolubilità del Matrimonio 215
: La tour de Babel 658
avec la Bible 315
té 326
La Lettera di Dio, presupposti di esegesi biblica 315
La charité envers Dieu 104
IN : La Virginité 330
TIGE : God in Patristic Thought 318
dans la J.O.C. 214
cesse 664
: Saint Joseph, père virginal de Jésus 653
AZIN : Au seuil du Royaume 658
HERME : Mentalité religieuse et perspective pédagogique 646
D : Dernières lettres de Martyrs 109
VET : Les sacrements, signes de vie 643
de la Mère de Dieu 510
Un appel du Christ au monde 443

Sanctoral dominicain 645
M. Scheler : Mort et survie 434
R. Schneider : Rechenschaft 324
A. Silva-Tarouca : Praxis und Theorie des Gottbeweisens 334
J. Simon : Le Prêtre d'après le Vénérable Libermann 110
C. Sonnenschein : Die frohe Botschaft heute 444
C. Spicq : L'Épître aux Hébreux, I 313
— L'Épître aux Hébreux, II 554
F. Stratmann : Die Heiligen und der Staat 321
Mgr Suenens : Une héroïne de l'apostolat. Edel-Mary Quinn 443
Tertullien : Traité du baptême 221
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : Conseils et souvenirs 440
Chan. Thomas : Expériences sur le catéchisme national 649
J.-G. Trevino : L'Eucharistie 332
H. E. W. Turner : The Patristic Doctrine of Redemption 319
S. Undset : Catherine de Sienne 652
F. Valentine : Religious obedience 327
E. Valentini : La pédagogie mariale de Don Bosco 519
Dom Vandeur : Jésus 333
Chan. Varraud : La Famille divine 650
Chan. Varraud et Abbé Souche : La Famille divine 649
A. Vermeersch : Méditations sur la Sainte Vierge 515
Vie des saints et des bienheureux 655
J. Viollet : La Trinité et les lois de l'homme 333
Mgr Weber : La Vierge Marie dans le Nouveau Testament 520
A. E. Welsford : Life in the Early Church A. D. 33 to 313 320
M. Winowska : C'est l'heure des saints 442

LES REVUES

L'Actualité religieuse dans le monde (546). — Aux jeunes (636). — Bible et vie chrétienne (545). — Bulletin des Équipes enseignantes (637). — Bulletin du C.I.C. (210). — Bulletin paroissial de Saint-Sulpice (429). — Bulletin pour les chrétiens orthodoxes des pays de langue française (208). — Collectanea Ordinis cisterciensium reformatorum (422, 637). — Documentation catholique (303). — Documents du C.I.C. (209). — Économie et Humanisme (311). — Esprit (307). — Fiches documentaires (635). — France catholique (206, 428). — La Maison-Dieu (212, 547). — Maroc-Monde (428). — Nouvelle Revue théologique (202, 632). — Paroisse Universitaire (205). — Présence (633). — Questions liturgiques et paroissiales (426). — Revue grégorienne (631). — Revue nouvelle (310). — Revue thomiste (309). — Le Semeur (635). — The American Ecclesiastical Review (308). — La Vie Intellectuelle (211).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1953. — Impr., n° 908.

LA VIE SPIRITUELLE

★

Le mystère de l'Unité

ÉDITIONS DU CERF

JANVIER 1953

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de A. PLÉ et A.-M. HENRY, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an	1100 fr.	1750 fr.	700 fr.
Six mois	600 fr.		
Étranger	1500 fr.	2250 fr.	800 fr.
Belgique, 50, r. Fétinne, Liége.	225 F.B.	335 F.B.	120 F.B.
Suisse	18,75 F.S.	28 F.S.	10 F.S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 135 FR. PLUS LE PORT

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT S'EST TERMINÉ AVEC CE NUMÉRO DE JANVIER (VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI), POUR VOUS ÉVITER LA FORMULE CONTRE-REMBOURSEMENT, VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT. MERCI.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.